

No. 6697.202



Boston Public Library

Do not write in this book or mark it with pen or pencil. Penalties for so doing are imposed by the Revised Laws of the Commonwealth of Massachusetts.

This book was issued to the borrower on the date last stamped below.

HENRIËTTE WALTZ

6697.202

**Ceux
de ma rue**

Roman



3724

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens • PARIS (14°)

STRAW WALKS

CONEX

ONE TWO

THREE

M

ALLEN MICHAEL EDITION
22. TWO HUNDRED - FIVE (11)

CEUX DE MA RUE

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

La vie intérieure (Perrin).
Vers les humbles (Calmann-Lévy).
Le Saint du Ravin (Albin Michel).
Madame Coude (Albin Michel).

POUR LES ENFANTS :

Histoires pour le petit François (Nathan).

HENRIETTE WALTZ

6697 202

CEUX
DE MA RUE

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

Mar. 4, 1932
K

*Droits de traduction, reproduction, représentation
théâtrale et adaptation cinématographique réservés pour
tous pays.*

Copyright 1930, by Albin Michel.

CEUX DE MA RUE

I

LA MUSE D'ISLY

J'ai connu autrefois, à Alger, une très vieille dame que je revois encore : taillée en homme, grande et grise, le verbe haut, d'un sans-gêne digne de nos grand'mères du XVIII^e, et qu'on appelait la Muse d'Isly. Muse, parce qu'elle faisait des vers; d'Isly, parce qu'elle habitait une petite villa, rue Thiers, je crois, ou au Télémy, en tout cas dans ce quartier d'Isly qui domine et prolonge le ravin du même nom. Elle était baronne, c'est-à-dire veuve d'un baron du second Empire. Militaire, administrative ou commerciale, sa noblesse, d'origine récente, suffisait à lui attirer la considération un peu narquoise de ses voisins, demi-bourgeois et demi-Français, fils d'Espagnols pour la plupart, qui venaient tout juste de quitter l'espadrille pour la bottine. Ses vers s'imprimaient peu; ils passaient de main en main. J'ai vu de sa façon des « acrostiches » sur un sujet bien oublié aujourd'hui : le chapelet bénit envoyé

par le pape au fils du président Loubet quand il fit sa première communion. Une mémoire malicieuse m'a joué le tour de retenir les trois premiers vers, qui me reviennent de temps en temps lorsque passent en moi les images de ces années d'Algérie et les scènes de la tragi-comédie humaine sur laquelle mes yeux ne s'ouvraient pas sans étonnement.

*Ce bijou revenant de Rome
Hérétique, un vieux majordome
A dit : « C'est de l'or étranger!... »*

Cætera desiderantur. Ces trois octosyllabes peuvent donner une idée du genre que cultivait la muse d'Isly. Elle était l'arrière-petite-fille de ce classicisme bâtard, déjà démodé sous Louis-Philippe, pour qui la régularité des rimes, une certaine adresse à plier l'expression au mètre, paraissent le dernier mot de la virtuosité et même du talent. Acrostiches, bouts-rimés, épithalames, versiculets fleuris pour une fête, larmoyants pour un deuil, pièces de circonstance que l'on offre dans une boîte de chocolats, embellies comme elle d'images demi-pastorales, demi-antiques, abondaient sous sa plume, sans qu'on y pût jamais deviner le frémissement de l'émotion et de la vie.

De tout près cependant, de ce Ravin d'Isly où fermente le mélange des langues et des races, une

autre poésie aurait pu monter jusqu'à elle : là, dans les maisons de mâchefer qui singent le confort moderne, ou dans des cahutes rapiécées avec des bidons à pétrole, s'agite une humanité plus riche d'imprévu qu'un roman de Cervantès. Les haillons qui sèchent, pendus sur des ficelles, d'un citronnier à l'autre; les roses épanouies contre la face lépreuse des maisons rongées d'humidité; les terrains vagues semés pêle-mêle de vieilles ferrailles, de ricins et d'asphodèles; d'admirables enfants au sein de mères exténuées, les pauvresses et les pécheresses, les hommes robustes et misérables, tout respire je ne sais quoi d'énergique et de sordide à la fois que les mots ne traduisent guère. Le vieux monde arabe achève d'y mourir, accroché à notre civilisation comme le coquillage aux flancs du navire. Les malheureux de France, les aventureux d'Espagne, s'y rencontrent et s'y mêlent; ceux-ci tout faits à la misère parce qu'ils n'ont jamais mangé d'autre pain; ceux-là, tourmentés souvent des images d'un temps meilleur et maudissant une terre qui ne répond pas assez vite à leurs espérances, tous dépayés.

De là vient peut-être la saveur de l'air qu'on y respire. Nulle part les souvenirs et les projets, le regret et l'espérance, ces deux sources éternelles de toute poésie, n'alimentent si généreusement les âmes. La misère d'hier et la richesse

de demain, ou au contraire l'aisance perdue et la détresse imminente; le pays natal, embelli par l'éloignement, de qui chaque nouveau débarqué ravive l'image; le futur voyage en France ou en Espagne, dont on sait bien qu'il ne se fera jamais, dont on s'entretient pourtant, comme pour laisser ouvert l'horizon des possibilités et du rêve, tout cela empêche les plus accablés de se laisser gagner tout à fait par l'avilissante routine. Les vertus bourgeoises n'y trouvent pas le terreau d'habitudes, de décence, de confort, indispensable à leur floraison; mais on y rencontre comme nulle part ailleurs ces caractères antithétiques qui auraient fait le bonheur du père Hugo : vertus de pauvres, capricieuses et inégales, brusques sautes de sentiment, où l'amour se tourne en haine, où vingt ans de dévouement, pour une vétille, finissent d'une minute à l'autre dans l'indifférence, qui vont de la brouille puérile au sacrifice sans mesure, des complaisances plus qu'équivoques à une déconcertante délicatesse.

Quand la muse d'Isly, venant de la ville et regagnant les hauteurs, traversait le ravin pour prendre tout au fond le raide raccourci qui rejoignait son jardin, elle ne manquait pas de tirer son mouchoir et de pester, avec la verdeur de langage que permet la prose, contre les odeurs, la pouillierie, les tessons de bouteille ou les fils de

fer menaçants, dardés par les clôtures disjointes, qui en voulaient aux barbes défraîchies de ses manches en dentelle. Comme tous les anciens habitants du quartier, elle avait connu le temps où les jardins de l'Agha descendaient jusqu'à la mer; le ravin d'Isly était alors vert et humide; les eucalyptus gémissants, les trembles aux feuilles pâles, l'acanthé, l'arum effilé, le lentisque et l'arbousier enfonçaient leurs fortes racines dans la terre rougeâtre. La muse d'Isly regrettait ce temps-là; non qu'elle fût vraiment sensible aux charmes de la nature, qu'elle ne comprenait guère; mais surtout parce qu'elle ne comprenait rien aux hommes qui avaient remplacé les arbres. Le cas n'est pas rare. On nous corne si assidûment aux oreilles les beautés de la nature que le plus prosaïque se voit obligé de considérer un arbre ou un chou avec une manière de respect attendri; mais quant à découvrir ce qu'il y a de poésie dans de pauvres gens sans panache, marchands de poissons, épiciers, laveuses, que l'on coudoie tous les jours, que personne ne vous invite à remarquer et qui n'ont l'air de rien, c'est une autre affaire.

L'histoire que je vais essayer de raconter a tenu presque tout entière dans le voisinage du Ravin; autour de ses héros comiques ou misérables il faudrait faire vivre le menu peuple des comparses, spectateurs ou complices, plus nécessaire à l'in-

telligence des drames de la rue que le chœur à la tragédie antique, enfants cosmopolites du faubourg algérien, riches d'expérience, légers de scrupules, naïfs, rusés, passionnés, insoucians, dociles au destin, qui tendent le dos aux pluies d'hiver et s'épanouissent au soleil d'été. Catherine la boiteuse, attachée à son gredin de Jules par une fatalité d'amour ignoble et tragique à la fois; Euphrasie qui avait eu un enfant à treize ans, qui venait de Ghardaïa et mâchonnait le piment cru comme nous la guimauve; Mohammed qui chaque samedi égorgeait sans discontinuer et plumait tout chauds, devant la porte de son écurie, des poulets par douzaines; le père Schuster le menuisier, rouquin soulard et sentimental, mené à coups de trique par sa mahonnaise de femme; Mme Louis, si pauvre, qui a fini par voler; la petite Fernande, jolie, blonde, douce, mariée à quinze ans, veuve à seize d'un époux assassiné; tant de vies obscures, violentes pourtant, ayant toutes frôlé le drame, plusieurs le crime; souvenirs auprès desquels plus tard, en terre de France, l'existence régulière et bourgeoise paraît fadeur, routine et hypocrisie.

La vieille Muse d'Isly a depuis longtemps rendu à Dieu son âme académique. Pour chanter ceux qu'elle méprisait, pour raconter dans tous ses épisodes, pour faire revivre avec tous ses personnages d'une véridique histoire de là-bas, c'est

d'une autre muse qu'il faudrait implorer l'assistance. Je la vois, cette vraie muse d'Isly encore à naître, pieds nus et avec le châle jaune des Espagnoles, rude à l'ouvrage comme une laveuse valencienne, gorgeant de lait son dernier-né, la chanson aux lèvres, vive, emportée, bonne aussi, avec un cœur de pauvre femme prêt à toutes les pitiés, raillant jusqu'au sang les hypocrites et les satisfaits; tantôt comptant âprement les sous de son maigre salaire, tantôt ouvrant la main en grande dame à des largesses imprévues; positive et bornée, comme ceux qui ne savent pas lire; abandonnée par moments aux chimères comme ceux que leur dénuement même oblige à tout espérer; la mémoire pleine de récits comiques et fabuleux, parfois grossière, parfois hautaine, tendre et robuste, humaine enfin, ce qui dit tout. Elle s'en irait, la mandoline en main, lyre du pauvre, suivie de miocbes pieds nus et de femmes en cheveux, tirant malgré eux du fond de leur boutique le marchand d'espadrilles ou l'épicier, ivres tout à coup de nostalgie; joyeuse de recevoir pour payer ses chansons la soubresade ou les sardines noyées de saumure qui régaleront ses petiots; de Bab-el-Oued à Mustapha, de la Cantère au Pâté, le long de l'hôpital, près de la Cartoucherie, dans les profondeurs du Ravin, partout où peuvent à la fois

l'inspirer et l'entendre des pauvres comme elle, avides d'oubli.

Et ses chants et ses récits monteraient vers le ciel parmi l'odeur de l'huile bouillante et des tomates, interrompus par le nasillement éclatant d'un phonographe ou le gémissement nocturne des sirènes; bercés, au-delà des bruits du faubourg et de la ville, par le soupir immense et sourd de la mer.

II

LE QUARTIER SAINT-JEAN

Un matin du mois de juillet 1907, vers dix heures, une très jeune femme remontait la rue Horace Vernet, au Pâté, portant dans ses bras ce paquet roide, laineux et encombrant où l'on reconnaît tout de suite un nouveau-né. Dès quatre mois, les petiots sont souples, on peut presque les asseoir, ils ouvrent sur le monde des yeux surpris; mais un nouveau-né aveugle et sourd, ficelé dans ses langes, entortillé là-dessus d'un manteau pelucheux de tissu des Pyrénées, c'est le moins gracieux et le plus gênant des fardeaux. La jeune femme portait encore, enfilé à son bras gauche, un autre paquet mais beaucoup plus léger, noué dans un mouchoir à carreaux jaunes. Elle marchait lentement, le dos un peu ployé par cette fatigue insurmontable des jeunes mères; l'enfant, qui pourtant n'était pas lourd, paraissait l'entraîner en avant; ses yeux regardaient à droite et à

gauche avec cette expression hagarde qui est la marque des profonds ébranlements nerveux.

Cette jeune mère avait dix-huit ans, sa fille neuf jours, et elles sortaient ensemble de l'hôpital.

C'était un bien beau matin d'été. Le ciel parfaitement bleu était comblé de lumière. Au-delà des maisons du faubourg, la mer brillait sous le soleil. Un Arabe chassait devant lui, à coups de houssine, un bourricot pelé chargé d'un double couffin d'où s'échappaient à chaque pas des épluchures et des chiffons. La cloche d'une école jeta dans l'air sa sonnerie grêle et pressée; au même moment, le sifflet de l'usine électrique perça le ciel, aigu, vibrant, prolongé, dominant le mugissement d'une sirène dans le port et le fracas d'un camion. En un instant, la rue fut pleine de mioches et d'ouvriers. Les hommes se hâtaient vers le repas et la sieste; les enfants improvisaient une partie de billes au coin des bornes. Entre la gargoulette de terre poreuse et le store de serpillière, les mamans décoiffées passaient la tête, appelant les flâneurs :

— Veux-tu te dépêcher, polisson! Encore au soleil sans chapeau!

Un mioche de plus ou de moins entre les bras d'une femme, dans ce faubourg grouillant de femmes et de mioches, ce n'est pas une affaire;

tout en la bousculant au passage, personne ne faisait attention à Lucie.

Ce quartier Saint Jean était pourtant le pays natal, la patrie, la province de Lucie Jingat. Quartier sans gloire et dédaigné des touristes, parce que rien ne s'y rencontre de cet exotisme, souvent de pacotille, qu'on vient chercher en Alger. On visite la Casbah, fantôme pouilleux d'une ville arabe; le faubourg tout espagnol de la Cantère; mais Saint-Jean et le Pâté paraissent n'offrir que ce qui se voit ailleurs : l'usine à gaz, l'usine électrique, la cartoucherie, les casernes, y élèvent leurs bâtisses dénuées de prestige; l'hôpital ressemble à ceux de partout, sauf le *tour*, percé dans un long mur, mais que personne ne remarque en passant. Parallèlement à la mer court entre les gares et les docks l'unique voie ferrée qui parte d'Alger; les marbreries, teintureries, fabriques de pâtes alimentaires, l'abattoir, les peausseries, se succèdent sans interruption jusqu'aux villages mi-industriels, mi-agricoles de Nouvel-Ambert, Hussein-Dey, Maison-Carrée, banlieue banale qu'il faut avoir dépassée pour se retrouver vraiment en Afrique, dans notre Mitidja, sœur éblouissante de la Huerta valencienne.

Aussi loin que remontassent ses souvenirs, Lucie se revoyait polissonnant pieds nus dans la poussière, autour des fontaines et sous les bellom-

bras du quartier Saint-Jean. La mère Jingat, sa mère, y était fameuse et quasi légendaire. Elle vendait des lacets et des épingles et rempaillait des chaises à ses moments perdus, ce qui n'a rien de remarquable; mais il était impossible de ne pas remarquer et d'oublier ensuite cette espèce de géante infirme, balancée sur ses fortes béquilles; énorme et branlante comme une tour de chair molle. Si la mère Jingat ne faisait pas peur aux enfants, avec son visage hommasse encadré de mèches grises et ses pieds monstrueux, c'est que les petits Algérois accoutumés aux négros, aux vieilles mauresques, aux histoires du *Babaou* — croquemitaine de l'Afrique — ne s'émeuvent pas de grand chose. Peut-être aussi lisaient-ils au fond de ses yeux ternes ce je ne sais quoi qui fait pardonner la laideur.

Cette pauvre femme, morte alors depuis six mois, avait eu aussi ses deuils et sa douleur; mais qui donc soulève le voile de ces existences-là? Elle n'était devenue tout à fait hideuse qu'à plus de quarante ans; une jambe cassée, mal réparée, l'avait laissée infirme; elle s'était mise à engraisser, faute d'exercice. Sans avoir jamais été séduisante, elle avait eu plusieurs enfants, de pères variés. Accidents, misère ou maladie, tous étaient morts, l'aîné à six mois, la seconde à cinq ans, plus une petite fille enlevée tout de suite par un

mal mystérieux, et un second garçon écrasé devant elle, à trois ans, par un camion. Ces séries ne sont pas rares chez les très pauvres gens, négligents et fatalistes. La mère Jingat ne se plaignait pas; seulement, quand elle tendait la main pour recevoir, comme une aumône mal déguisée, le prix d'une paire de lacets; quand elle s'arrêtait sous une porte pour attendre la fin d'un orage de décembre; ou quand elle se retrouvait le soir dans son taudis, des images cruelles et douces passaient entre elle et le monde extérieur. Si peu femme, point amante, elle avait été mère avec passion. Elle ne parlait à personne de ses petits morts, livrés à la fosse commune : le petit Antoine, beau comme un dieu, qui têtait goulûment; Dolores si pâle... Que disent à d'autres qu'à une mère ces ombres qui ne laissent de traces que dans son souvenir? Tous les jours disparaissent ainsi par milliers des petits, tous pareils pour les indifférents, irréparables pour celle qui les a roulés dans le linceul. De pauvres femmes s'obstinent à poursuivre de deuil en deuil l'enfant qui s'obstine à ne pas rester. Celui qui vient ne fait pas oublier les morts, mais il ramène l'espérance, et cet émerveillement des mères fécondes à voir se renouveler et changer comme la face même du monde, toujours pareille, toujours diverse, la vie sortie de leurs flancs.

Lucie lui était venue à quarante ans bien passés, quand elle avait déjà sa mauvaise jambe et ses béquilles. La petite n'avait pas l'air d'être sa fille, avec son teint de lait, ses yeux verts, ses cheveux roux frisottants, seul cadeau d'un père dont on n'entendit plus jamais parler. La mère Jingat l'avait reçue avec une espèce de joie farouche, résignée d'avance à la perdre comme les autres; mais elle voulait encore une fois tenir entre ses mains des petits pieds ronds et les couvrir de baisers. Lucie pourtant dépassa six mois, puis trois ans, puis cinq ans, ces âges auxquels les autres étaient morts. Le jour où elle eut sept ans, la mère Jingat fut sûre qu'elle vivrait.

Elle vécut en effet, gâtée comme ne peuvent l'être que les enfants de pauvres, c'est-à-dire sans ces restrictions que les bienséances ou le souci de l'avenir imposent dans le monde bourgeois aux plus absurdes tendresses; n'allant à l'école que quand ça lui plaisait, pomponnée, lustrée, enrubannée, malgré ses pieds nus et sa chemise en loques. Plus d'une fois, après une journée où elle s'était privée de pain et nourrie d'eau pure, la mère Jingat achetait un demi-quart de beurre, ce beurre de France qui est un luxe en Nord-Afrique, fabriqué exprès pour l'exportation, roulé, serré, qui se coupe en tranches minces et rondes comme

des galettes. Avec une barre de chocolat et un pain mollet, c'était le dîner de la petite.

La mère Jingat n'avait pas voulu que Lucie se plaçât, comme font là-bas les Françaises à treize ans et les Espagnoles à onze, en guise de bonne d'enfants. Elle lui avait appris le rempaillage qui lui laissait plus de temps qu'il n'en faut pour se poudrer, se coiffer, se regarder dans un bout de miroir à domicile et dans les glaces des boutiques rue Michelet. Rempaillage et lacets, l'un dans l'autre, ne les enrichissaient pas. Leur chambre au sol de terre battue, où l'eau suintait pendant la saison pluvieuse, avait été une écurie, fermant par une porte à glissières. Des chaises crevées, des paquets de linge sale, des hardes jamais raccommodées, jetées sur une corde, voisinaient avec le baquet à lessive, à demi rempli d'eau noire, et le petit fourneau arabe en terre poreuse sur lequel, les jours de luxe, on chauffait le café. Mais seuls les pauvres gens peuvent savoir tout ce qui s'échangeait de tendresse, de gaieté même, entre ces femmes seules au monde, quand serrées l'une contre l'autre dans le lit aux draps crasseux elles bavardaient et s'endormaient enfin, avec cette insouciance qui est peut-être la sagesse.

En grandissant Lucie était restée jolie, malgré un nez un peu fort et trop de taches de rous-

seur; on commençait à le lui dire; elle ne le répétait pas toujours à sa mère. Un soir, elle venait d'avoir dix-sept ans, la mère Jingat lui vit aux oreilles des boucles de cuivre et n'eut pas de peine à deviner un cadeau. Elle les arracha avec de telles paroles et une paire de claques si bien conditionnée — la première — que Lucie ne broncha plus.

Seulement la mère Jingat, au mois de décembre, mourut en trois jours d'une pneumonie; et Lucie, au début de juillet suivant, mit au monde une belle petite fille.

Il s'appelait Gabriel; Lucie appela sa fille Gabrielle.

Et Lucie sort de l'hôpital, un matin de juillet, Gabrielle dans les bras.

La petite s'agite et crie. Lucie s'assied au bord du trottoir et dégrafe son corsage. Tout le passé lui revient en images rapides et colorées, si rapides qu'elle n'a pas le temps d'en souffrir. Elle pense à sa mère avec sérénité, à *lui* avec indifférence. Elle n'est pas surprise, encore moins indignée, de n'avoir pas entendu parler de lui depuis des mois. La maternité a effacé jusqu'au souvenir de la tentation et du plaisir. Où couchera-t-elle ce soir? Où sera-t-elle demain? Elle sait bien qu'il a fallu tout vendre, les matelas et les hardes, et que la porte de l'écurie vide est fermée pour elle. Le

paquet noué à son bras gauche contient une chemise à sa taille, trois brassières de toile et une de laine, six couches et un maillot, don de l'œuvre des layettes; plus douze francs soixante-dix, reste de quinze francs octroyés par une dame généreuse en visite à l'hôpital. Mais sa pensée vacillante ne peut même pas se fixer dans l'inquiétude. Avec le lait qu'elle sent monter et qui durcit sa poitrine, avec le sang, circule en elle le flot d'une vie renouvelée. Sous son front bas et étroit, sous ses cheveux frisottants, ses grands yeux verts s'amuse aux spectacles retrouvés de la rue. Elle a cru mourir et elle vit; elle a touché le fond de la torture physique, et elle renaît dans le tout-puissant bien-être de la chaleur et du repos. La même langueur heureuse qui engourdit une jeune mère dans ses draps fins ornés de dentelle, une pauvre fille, Dieu merci! sans gîte et sans le sou, peut l'éprouver au bord du trottoir, au milieu du va-et-vient de la place publique. La lumière, la chaleur, la fatigue et la liberté versent dans sa tête une sorte d'ivresse; et berçant du genou l'enfant rassasiée, elle chantonne à mi-voix, les yeux vagues, oublie et s'endort...

III

CATHERINE

— Chica! hé! Lucie, mais tu dors?

Lucie tressaillit en ouvrant les yeux. Elle remontait du fond du néant.

— Qu'est-ce que c'est? Qui...? Oh! Catherine!

— C'est donc pour ça qu'on ne te voyait plus? reprit Catherine avec un petit rire. On peut dire que tu as bien caché ça. Pourtant je me disais....

Devant Lucie qui refermait son corsage, elle restait plantée, l'œil aigu de curiosité, décidée à tout savoir.

Catherine Lopez, dite la Bossue, dite Bel-Œil, dite Lamour, célébrité un peu spéciale du quartier Saint-Jean, était une petite femme noire et ridée, pas plus haute qu'une enfant de douze ans, bien qu'elle touchât à la quarantaine. Elle n'était pas précisément bossue, mais déformée par un postérieur énorme qui lui donnait le profil de

ces femmes « à tournure » qui furent à la mode vers 1880, joint à un déhanchement qui la faisait chavirer du côté gauche. Dans sa figure d'infirme aux traits tirés, sous ses cheveux rares et son front plissé, brillaient des yeux noirs, malicieux et ardents, à qui rien n'échappait. Elle avait été repasseuse dans son jeune temps; mais depuis plusieurs années elle trouvait plus avantageux de se mettre en service, trois mois dans une place, six dans une autre, ne finissant jamais l'année chez la même patronne, malgré son talent de cuisinière et son habileté aux plus durs travaux.

Hélas! c'est que la vie de Catherine était dominée par une de ces fatalités qui conduisent au poison les princesses de tragédie et mettent sur la paille les bonnes à tout faire. L'infortunée patronne qui, après une série de gourgandines éhontées, tombait enfin sur Catherine, rassurée par une difformité qui lui semblait un garant de vertu, se voyait bientôt détrompée. Autour de la villa qui donnait asile à Catherine, les ordonnances oubliaient leurs devoirs, les cochers délaissaient leurs chevaux, les mariages se rompaient et les petites bonnes pleuraient avec des larmes amères l'infidélité de leur volage *novio*... Et puis, l'ami de cœur en personne ne tardait pas à faire son apparition. Un beau soir, la voix impérieuse

de « son frère » arrachait Catherine à ses fourneaux; l'ombre de « son frère » rôdait derrière la haie de géraniums; les moustaches de « son frère » l'attendaient, le travail fini, pour la reconduire chez « sa mère ». Dans les moments de brouille, et par bonheur ils étaient nombreux, Catherine soignait les plats sucrés, réussissait les sauces comme pas une; au lendemain des réconciliations, les ragoûts brûlaient, les crèmes tournaient, le sel abondait dans les sauces immangeables. Malgré ses quarante-cinq francs de gages — une richesse dans ce temps-là, — elle était toujours sordidement vêtue, devant payer de sa poche la location d'une chambre rue Edgar-Quinet, nid de leurs intermittentes amours, ruinée d'ailleurs par la passion de Jules pour le tabac caporal et le pernod. On était sûr de la trouver partout où il était question d'amour, prête à toutes les complaisances, ménageant des raccommodements sur lesquels elle prélevait sa part, favorisant les rencontres entre ceux que le sort s'obstine à ne pas rapprocher.

— C'est Alfred, hé? reprit Catherine, lançant un prénom au hasard, sur un ton plus affirmatif qu'interrogateur.

Lucie secoua la tête.

— Tu ne veux pas le dire? A ton aise. Ça m'est égal, tu sais; un garçon? une fille?

— Une fille.

— Comment l'appelles-tu, la nini?

— Gabrielle.

Mais en lâchant ce nom, qui était un aveu, Lucie rougit de sa maladresse.

— Gabrielle... Gabriel! C'est bien ce que je voulais dire. Oh bien! quand je le verrai...

— On ne vous demande rien.

— Comme tu voudras, fit Catherine, vexée par ce manque de confiance. Du reste, ça ne serait pas pour tout de suite. On dit qu'il s'est mis coiffeur à Blida. Tu savais?

— Non.

— Tu y es restée longtemps, à l'hôpital?

— Trois semaines avant, neuf jours après.

— Ça fait un mois. Il faut bien ça. Elle lui ressemble?

Lucie se leva.

— On verra plus tard. Vous descendez, Catherine?

— Je vais rue Michelet, chez une dame que j'y entre demain. Et toi?

Lucie haussa les épaules.

— Ici ou là ou nulle part. Je ne suis pas pressée. Personne ne m'attend.

— Tu peux bien me faire un bout de conduite.

— Ça va.

Elles partirent, Lucie essayant de régler son

pas sur la démarche inégale de Catherine. A côté de cette naine boitillante, elle rayonnait de jeunesse attrayante et saine, malgré ses vêtements misérables et ses joues creuses.

— Sais-tu que tu vas faire une belle nourrice? dit enfin Catherine en jetant sur elle un regard connaisseur.

— Savoir...

— Si tu veux placer la petite?...

— Ça ne serait pas mon idée.

— Ils t'ont fait des rentes, à l'hôpital?

Lucie balança le paquet qu'elle tenait, si facilement, de la main gauche.

— Tout est là-dedans, dit-elle.

— Au moins, tu ne te fais pas de bile, observa Catherine avec philosophie. Tu as du travail?

— Non.

— Bah! tu as bien raison. Sûr et certain qu'il ne te laissera manquer de rien.

— S'il n'y a que moi pour courir après... Vous ne connaîtrez pas des ménages?

— Des ménages! Qu'est-ce que tu feras de la petite pendant ce temps-là?

— On a les voisines.

— Tu as une chambre?

— Ma foi non.

Elles firent quelques pas en silence. Près du marché Meissonier, les Arabes achevaient de ran-

ger et d'emporter leurs corbeilles. Les vendeurs de cartes postales, de mercerie, de ferblanterie à cinq sous, le long du trottoir, pliaient bagage. Les mendiants, aveugles ou infirmes plus ou moins authentiques, se dispersaient avant de gagner leurs postes de l'après-midi, au seuil des églises ou sur le chemin en lacets de Notre-Dame d'Afrique. C'était l'heure joyeuse et grave du déjeuner. Deux maçons, le buste à demi nu, mangeaient gloutonnement, attablés à la terrasse d'un café peint en bleu.

— C'est égal, reprit Catherine, je me demande comment tu vas faire ?

— Comme maman ! dit Lucie. Ses yeux se remplirent de larmes, elle détourna la tête.

Catherine sentit une petite émotion. Elle avait une mère, elle aussi, une mère point tendre qui lui avait toujours préféré ses trois sœurs, robustes et bien plantées, une mère à qui elle disait *voste*, *vous* en français, à la mode espagnole, avec cette nuance de respect qui subsiste dans les plus misérables familles, la *madre* en qui les enfants vénèrent le souvenir des peines autrefois souffertes par eux, avec eux.

— Ne va donc pas si vite, dit-elle ; tu marches, on croirait que tu cours.

Lucie s'arrêta. Catherine, essoufflée, tenait

son équilibre, une main sur la hanche, la pointe du pied gauche posant à terre.

— Ecoute, reprit-elle, c'est une idée qui me vient. Faut qu'on s'aide ! Tu seras bien propre, n'est-ce pas, bien soigneuse ?

Lucie ouvrait de grands yeux. Catherine releva sa jupe sur un jupon en loques, plongea la main droite dans sa poche, en tira un mouchoir sale, un porte-monnaie crevé, une moitié de chapelet, un paquet de tabac, enfin une clef. Lucie continuait à ne pas comprendre.

— La clef... Enfin, pour le moment, Jules est en voyage... Si tu veux — je ne lui dirai pas — je peux te prêter la chambre...

Lucie rougit. Elle n'avait pas le moindre scrupule à profiter de cet abri ; mais la surprise et une vague méfiance l'empêchaient d'éprouver autant de reconnaissance qu'il eût fallu ; le « voyage » de Jules et les soupirs de Catherine lui donnaient envie de rire. Elle balbutia un remerciement.

— Non, ne me remercie pas, ça n'est pas la peine, puisqu'elle ne sert à rien... Tiens, voilà la clef, tu peux la prendre. Rue Edgar-Quinet, n° 15, tu retiendras ? La chambre du rez-de-chaussée, à gauche. Du reste, il y a le nom sur la porte.

Lucie tendit la main.

— Seulement, dit Catherine avant de lâcher la

clef, seulement, bien entendu, sitôt qu'il reviendra, il faut me la rendre. Peut-être dans huit jours, peut-être demain, on ne peut pas savoir. Tu la rendras tout de suite? Allez, adieu, je vais chez cette dame.

Et pendant que Lucie, sans trouver une parole, tournait et retournait la clef entre ses doigts, Catherine cria en s'éloignant, avec un accent d'inquiétude, peut-être de regret :

— Dès qu'il en aura besoin, n'est-ce pas? Tu la rendras tout de suite? C'est bien entendu?

Lucie promit, de la tête et des yeux.

— Allez, adieu! Bonne chance!

IV

CONSEIL DES LAVEUSES

Au numéro 77 de la rue Michelet, Lucie pénétra dans le vestibule obscur. C'était, c'est probablement encore, une grande maison-caserne, composée de quatre corps de bâtiment de cinq étages chacun, ce qui représente quatre escaliers à laver, cinquante ménages à faire. Dans la loge de la concierge, en contre-bas, le gaz était allumé. Une vieille femme aux yeux malades, éblouie comme une chouette par la lumière du jour, répondit à l'appel de Lucie.

— Du travail? Dieu merci, ce n'était pas ça qui manquait! Pas les escaliers : depuis dix ans, la même Mauresque les lavait tous les matins, pour 15 francs par mois. Mais pour ce qui était des ménages... justement, tenez, la dame du quatrième...

Lucie, le cœur battant, pâle d'espérance, attendait.

La concierge s'avança lentement jusqu'au pied de l'escalier, tendit le cou, et cria d'une voix perçante :

— Assompcion! hé! Assompcion!

La petite sursauta et se mit à pleurer. Lucie lui couvrait la bouche du coin de son châle, mais la concierge se retourna, la main posée en abat-jour sur ses yeux malades, pour examiner ce paquet dont elle ne s'était pas méfiée. La petite ne voulait pas se taire.

— C'est à vous? dit-elle enfin.

Lucie répliqua :

— Probable!

— Qui êtes-vous? Comment vous appelez-vous? Qui est-ce qui vous envoie? Je ne peux pas laisser monter n'importe qui chez mes locataires.

Appuyée sur son balai, au seuil de son antre, elle était vraiment la gardienne de la paix bourgeoise et de la respectabilité des locataires commis à ses soins. Cette mère trop jeune, l'enfant trop petite, ne lui disaient rien de bon.

— Cette petite?... reprit-elle en hochant le menton.

Lucie lui tourna le dos.

Cinq maisons plus bas, elle poussa la porte vitrée de la « blanchisserie de l'Ardèche ». Des blouses gonflées d'amidon se balançaient à leur fil de fer. A terre, deux corbeilles de linge

humide. N'y aurait-il rien pour elle, dans tout ce travail qui s'offrait? Elle raffermir sa voix.

— Vous dites? Ce que vous savez faire? Le linge plat? L'empesé? les blouses?

— Le linge plat, surtout...

La patronne, une Ardéchoise plantureuse, brune comme une Andalouse, haussa ses vastes épaules.

— Naturellement, le linge plat... Elles disent toutes la même chose : le linge plat! Vous sauriez repasser des mouchoirs de poche, pas vrai? Ma petite, si vous étiez forte sur la blouse, on pourrait voir. Mais pour le linge plat, j'en ai à revendre, des ouvrières.

Les trois apprenties, jetant un regard hostile sur l'intruse qui venait leur disputer l'ouvrage, ébranlaient à grands coups de fer la table massive couverte d'un drap blanc.

— Et cette petite, qu'est-ce que vous en feriez? Vous la coucheriez sur le fourneau, hé?

A ce trait d'esprit, les trois apprenties éclatèrent de rire. Lucie referma bruyamment la porte.

— Elles en ont, un toupet! ces créatures... grommelait la patronne.

Lucie se retrouva dans la rue. La petite pesait comme du plomb et lui tirait les épaules. Elle se faisait l'effet d'un chien qu'on noie, qui lève la

tête au-dessus de l'eau, et qu'on renfonce d'un coup de rame. C'est une chose qu'elle avait vue, dans le temps, sur la plage du Jardin d'Essai, et qui l'avait fait rire. Personne n'avait l'hypocrisie de lui reprocher ce que les dames prudes appellent une faute; avoir un enfant, rien n'est plus naturel et c'était son affaire; seulement, pour la mère de cet enfant, malgré l'enfant, ou à cause de l'enfant, il n'y avait pas de travail.

Pour la centième fois, elle essayait de compter. Il lui restait en poche trois francs et deux sous. Repasseuse à vingt-cinq sous la demi-journée, femme de ménage à trente francs par mois pour six heures par jour — c'étaient les prix à ce moment-là — porteuse de journaux, laveuse d'escaliers, il faudrait payer une chambre, manger, coucher et habiller son enfant, puisqu'elle ne possédait au monde que cette layette nouée dans un mouchoir et les vêtements qu'elle portait sur le dos. Peut-être recevrait-elle un secours de la mairie, dix francs, quinze francs au plus, du lait gratuit pour la petite quand la petite pourrait prendre du lait : pas avant la fin de l'été, en octobre. En octobre!... L'idée de tous ces jours à passer, avant d'atteindre octobre, la fit presque rire. Est-ce que ça existe, octobre, pour ceux qui meurent de faim le 25 juillet?

Passer devant les boutiques bien garnies et se

dire que rien de ce qu'elles contiennent n'est ni ne sera jamais pour vous, c'est une épreuve que subissent journellement les pauvres gens avec une indifférence stoïque et simple que beaucoup de dames pourraient leur envier. Mais traverser sans y trouver sa place l'armée de ceux qui travaillent, se sentir rejetée hors du monde de la peine et du salaire, c'est là le supplice des malheureux. Des plombiers en blouse bleue réparaient une conduite de gaz. Les copeaux de cèdre, blonds et parfumés, volaient autour de l'établi du menuisier. Sur le seuil de son échoppe, la charbonnière espagnole, une rousse aux yeux clairs, saupoudrée de coke, allaitait un poupon noirci. Lucie n'avait pas un regard pour les bourgeois, les gens riches qu'elle ne songeait pas alors à jalouser. Mais ceux-là, ses semblables, ses frères, avaient tous leur emploi, la besogne qui fait vivre. Plus d'un avait dû connaître aussi les mauvais moments. Elle aurait voulu savoir quand et comment ils étaient sortis de peine, quels mots il faut dire pour que le travail et le pain ne fussent pas devant vous. Et les petits en route pour l'école, les plus petits qui chancellent d'un ficus à l'autre en poussant des cris de joie, nu-tête, ficelés dans un vieux châle, avaient-ils, comme la sienne, bu le lait encore abondant d'une mère affamée? A deux ans, trois ans, solides sur leurs jambes, ils sont

lancés dans le monde et tirés d'affaire. Qu'avait été le drame de leurs premiers mois? Tout cela se pressait au fond d'elle-même en questions confuses auxquelles manquent les mots. Le sentiment de sa misère la remplissait d'une sorte de patience farouche. Elle haussait jusqu'à ses lèvres l'enfant endormie, lui donnait un baiser plus rude que tendre, et elle repartait. Epiciers, blanchisseuses, bouchers, concierges, charbonniers même entendaient sa requête :

— Vous n'auriez pas besoin de quelqu'un?

Mais personne n'avait besoin d'elle.

— Ça suffira pour aujourd'hui! dit-elle enfin.

Elle releva la tête, comme quelqu'un qui dépose un fardeau; l'air du large gonfla sa poitrine, elle éprouva tout à coup cette espèce d'indifférence salutaire à l'heure qui vient et au lendemain que savent se donner les pauvres au milieu de leurs pires soucis. Elle gagna par un chemin de traverse le quartier bas, dont les masures et les boutiques minables lui étaient plus familières et lui seraient peut-être un jour plus accueillantes que les beaux magasins et les maisons pleines de morgue de la rue Michelet.

Autour d'une auge de pierre, les ménagères du Pâté rinçaient leur linge; non pas agenouillées, comme les paysannes de France ou d'Espagne, au bord des rivières, mais debout devant le bassin

qui leur offre l'eau à hauteur d'appui. Les hail-
lons multicolores s'entassaient sur la margelle;
d'autres dansaient au soleil, suspendus entre deux
bellombras. Lucie ôta son tablier, roula dedans
la petite fille, la posa par terre à l'ombre. Deux
femmes s'écartèrent pour lui faire place et elle
entreprit de nettoyer, avec le moins de savon pos-
sible, les couches souillées de la petite et sa che-
mise de rechange personnelle. Un Arabe, en face
d'elle, savonnait sa gandoura de cotonnade
bleue; et puis il la jeta sur le sol dallé et se mit
à la pétrir avec ses pieds nus; la mousse savon-
neuse jaillissait sous ses talons et coulait entre
ses orteils.

Que de fois Lucie, en sortant de l'école ou mê-
me au lieu d'y aller, était venue rôder autour du
lavoir, toujours prête à faire glisser par terre, d'un
geste furtif, le linge fraîchement blanchi d'une
mère de famille qui vous montre le poing en criant
des injures; ou bien lançant une grosse pierre au
milieu du bassin, par-dessus les têtes, de sorte que
les éclaboussures inondaient les faces rougeaudes
et courroucées des laveuses! C'était son tour à
présent d'être là, les épaules brûlées par le soleil
à peine oblique, les bras frissonnants dans l'eau
fraîche, et surveillant du coin de l'œil, autour de
ce paquet qui était son enfant, les ébats aventu-

reux de deux ou trois mioches qui avaient voulu suivre leurs mères... Ainsi va le monde!

Les propos, avec les coups de battoir, marchaient bon train. On était à la veille des vacances. Les mamans gémissaient d'avoir sur les bras, du matin au soir, la marmaille désœuvrée, excitée par le siroco. Les garçons ne savaient qu'inventer : batailles à coups de pierres, baignades sur la perfide plage de sable au Jardin d'Essai, promenades en mer sur des barques volées, toutes les calottes du monde — *castanas* en Alger — n'y pouvaient rien. Quant aux filles, sournoises et trop précoces...

— Au moins, celle-là ne vous donnera pas de mal à garder!

Lucie n'avait pas envie de répondre. Mais sa voisine la dévorait des yeux, — des yeux gris, étonnamment vifs, au-dessus d'un nez maigre et busqué.

— Vous êtes bien de par ici? La fille à la mère Jingat?

Lucie fit signe que oui.

— Vous me remettez bien, moi? Mme Albert? Non... C'est drôle! Vous voilà mariée à présent? Non? Oh! pauvre, quelle misère!

Et comme Lucie baissait la tête sur son savonnage :

— Il n'y a pas de honte, ma petite, on sait ce que c'est.

Les commères approuvèrent. Le cas de Lucie, trop banal pour éveiller un vif intérêt, inspirait néanmoins de la sympathie; on se mit à lui citer, par manière d'encouragement, toutes les filles du quartier à qui pareil accident était arrivé. — Ascension, qui avait l'air si fière, la sœur de Thérèse, la petite Fernande, et la demoiselle au pharmacien.

— Les bourgeoises comme les autres, allez!

— Pire que les autres!

Sans compter tout ce qui ne se sait pas, toutes celles qu'on avait vues, ou cru voir, se glisser dans l'ombre au coin des casernes et de la rue Margueritte... Sûr que si le tour pouvait parler...

Le tour... Lucie regarda sa petite.

Le tour! ce mot qui pour nous sent le moyen âge, le drame romantique et le feuilleton, est pour le petit peuple d'Alger une réalité actuelle et précise. En pleine vie civilisée, au seuil de la grande ville fière de s'accroître tous les jours, il subsiste, survivance de mœurs partout ailleurs disparues. On avait essayé de le supprimer, il y a quelques années, espérant que les progrès de la moralité publique auraient enfin rendu inutile cette institution d'un autre âge; le nombre des infanticides augmenta, dans l'année, d'une façon tellement

significative, qu'on n'hésita pas à le rétablir. Dans cette boîte aveugle et muette des femmes viennent journellement déposer leur secret. Petites bonnes espagnoles qui, avant de regagner le pays natal et d'affronter leurs austères familles, laissent à l'Afrique un rejeton de la race nouvelle; femmes arabes dont l'époux crédule ne voudrait pas accepter une paternité à trop longue échéance (1); et celles qui viennent exprès de l'intérieur, du Sud lointain ou de France, de l'étranger même! Le roman des mères voilées et des pères inconnus est vécu au naturel par les habitants du quartier Saint-Jean, dont la brillante imagination trouve là une matière digne d'elle.

Naturellement, Lucie avait entendu parler du tour, peut-être l'avait-elle aperçu de loin; mais ce n'était qu'un mot. Sous ce mot elle entrevoyait aujourd'hui de fortes réalités.

— Non, dit-elle, ça n'est pas possible!

Mme Albert ne devina pas à quelle pensée elle répondait.

— Pas possible? Eh bien, si vous croyez qu'elles s'en privent!...

La naïveté de Lucie l'amusait. Est-ce qu'elle

(1) Bien que la volonté d'Allah puisse, au dire de certains croyants, retenir l'enfant cinq ans entiers dans le ventre de sa mère...

n'avait pas connu, comme tout le Pâté, ces deux mystérieuses Anglaises, mère et fille, aux mains si blanches, sous leur déguisement de pauvresses, qui étaient venues se cacher dans une petite chambre derrière la cité Françon? Elles avaient vécu là, pendant six mois, ne recevant personne, pas même une laveuse. Mais un beau soir il avait bien fallu aller chercher la sage-femme, et les voisines avaient entendu crier. Ce qui n'empêche pas que trois mois plus tard la jeune personne, couronnée de toutes les fleurs d'oranger de l'Algérie, épousait en pleine cathédrale un des plus riches hiverneurs de Mustapha.

— Le petit, hé? on l'avait bien mis quelque part, pas vrai?

Et Séraphie, qui venait de Ghardaïa avec sa mère? Seulement, celle-là, c'était une pauvre. Quand les riches font ça, on devrait leur tordre le cou; mais de malheureuses filles perdues de misère, c'est autre chose. *Après*, elle avait pu se placer; elle était bonne d'enfants chez le pasteur protestant, elle avait un bon gage, elle aidait sa mère. Est-ce que ça ne vaut pas mieux que de mourir de faim avec son mioche?

Une grosse femme à la figure aplatie, avec des yeux de veau, dit mollement :

— Vous direz ce que vous voudrez... C'est mal tout de même!

Mme Albert protesta.

— Pas si mal ! On les soigne bien, on les place. J'en ai nourri un, moi, de petit de l'Assistance, en même temps que Ferdinand. Ça devait être des gens bien, vous savez ! On m'a envoyé du linge, des petits gâteaux, du savon. Un jour que je sortais de la mairie avec le petit, une grande dame en noir, oh ! mais, bien plus grande que moi... est venue pour l'embrasser. Il criait, il ne voulait pas.

Les commères, prodigieusement intéressées, restaient le battoir en l'air.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ? demanda Lucie.

— Il a pris une mauvaise rougeole. Il est mort, vers les cinq ans. Ça ne fait rien, c'était un beau petit tout de même.

— La petite qui était chez la charbonnière, à côté de chez nous ? Ça n'était pas de l'Assistance ? Que pas une fois je n'ai vu venir ni père ni mère ? Allez, va ! il y avait bien aussi du louche là-dessous !

— Quel âge a-t-elle ? fit Lucie.

La femme qui venait de parler répondit avec indifférence :

— Elle est morte.

Lucie tordit son linge et se redressa.

— C'est rincé ? Attendez, on va vous faire de

la place sur la corde. Seulement, il ne sèchera plus guère à cette heure-ci.

L'obligeante Mme Albert aida Lucie à épingle la chemise et les trois couches qui s'agitèrent à la brise du soir, devant le ciel enflammé. Sur une pierre, à côté de la petite qui dormait toujours, Lucie alla s'asseoir, les coudes aux genoux, les poings au menton, plongée dans ses pensées qui n'étaient pas gaies. Un Arabe passa, offrant sur une corbeille plate ces dattes sèches et dures dont les croyants font provision à pleins sacs, au départ pour La Mecque. Elle en acheta pour deux sous.

Une à une les laveuses s'en allaient, leur linge encore humide jeté sur l'épaule. Mme Albert resta la dernière. A en juger par la quantité de chemises rapiécées, de tout âge et de tout sexe, qu'elle décrochait et pliait lestement, une nombreuse famille devait l'attendre pour le repas du soir. Enfin, son ballot noué, elle s'approcha de Lucie qui crachait ses noyaux de dattes dans la poussière. Elle pencha vers elle son grand nez maigre, ses yeux gris d'acier qui vous pénétraient jusqu'à l'âme.

— Vous n'avez pas d'ouvrage, dit-elle à demi-voix; hé? J'ai bien vu ça tout de suite.

Lucie ne répondit pas.

Mme Albert hésita un instant. C'était proba-

blement une de ces mères de famille qui poussent les hauts cris à chaque nouvelle grossesse, préférèrent le petit dernier à tous les autres et pleurent amèrement celui qui s'en va.

— C'est toujours comme ça, reprit-elle. C'est quand on a besoin qu'on ne trouve rien. Avec la petite, ma pauvre ! mais on ne voudra de vous nulle part !

— Je commence à le savoir, répliqua Lucie sans aménité. On me l'a assez dit depuis trois jours.

— A votre place, continua la petite femme, si j'étais vous... — Son geste et son regard osaient à peine compléter sa pensée.

Lucie se pencha vivement. Elle enleva de terre cet humble paquet poussiéreux qui était son enfant, la cala d'un mouvement brusque dans le creux de ses genoux écartés.

— Ça va bien, dit-elle. S'il faut crever, on crèvera ensemble.

V

UN VIEUX MÉNAGE

La maison de M. Raimon, ancien pilote, s'était pendant longtemps dressée comme un phare en haut de la rue d'El-Biar qui est la plus rocheuse et l'une des plus roides de toutes les rues de Mustapha. Vers le bas, du boulevard Bon-Accueil à la rue Daguerre, elle est encore à peu près carrossable; mais la seconde moitié, au-dessus de la rue Daguerre, défie les voitures et décourage le piéton. Le père Raimon, en y plantant sa tente, s'était bien cru garanti à jamais contre tout voisinage. Une armée de bourricots, sous la conduite de négros simiesques, avait hissé couffin par couffin les briques, les traverses de fer, les portes et les châssis qui suffisent à édifier en un tour de main ces maisons coloniales, sœurs du gourbi, qui procurent à peu de frais les joies de la propriété. L'extrême légèreté de la construction n'offre pas toujours une garantie très sûre contre les pluies

torrentielles de l'hiver ou les vents déchaînés venus du large; au moins a-t-elle cet avantage qu'elle permet les transformations : on ajoute une aile, un balcon, un étage, avec la même facilité qu'en Europe on perce une porte ou on abat une cloison. Le père Raimon ignorait les lois du développement urbain, qui veulent qu'une ville s'étende toujours vers le sud; sans quoi il eût édifié son perchoir à l'autre extrémité d'Alger, vers Saint-Eugène et le Front-de-Mer, avec moins de risques d'être dérangé. Quand il avait acheté son terrain, pour pas cher, rien n'était encore bâti dans le quartier; les chèvres broutaient aux pentes du ravin d'Isly et batifolaient dans le terrain vague qui est devenu la rue Daguerre. Mais il avait vu bientôt avec surprise, puis avec inquiétude, puis avec colère, les entrepreneurs suivre son exemple. Des villas, même une maison de rapport, avaient peu à peu dessiné sur le rocher une vraie rue avec des trottoirs; le Ravin s'était rempli de ces bâtisses à sept étages dont la terrasse arrive presque au niveau du Télemly. Il avait fallu, pour continuer à voir la mer, élever un peu plus, de dix en dix ans, l'étroite petite maison perchée. Elle figurait à présent une espèce de tour carrée, à trois étages, d'une architecture paradoxale et d'un équilibre peu rassurant. Peut-être fût-elle montée davantage encore si un voi-

sin opulent n'avait fait bâtir juste en face une caserne si massive et si haute que toute lutte devenait impossible. Alors le père Raimon s'était résigné. La goutte, qui le tenait plus serré d'année en année, l'empêchait de monter comme sœur Anne jusqu'à la terrasse; il avait adopté le seuil de la cuisine. De là, obliquement, par un intervalle entre deux maisons, on la voyait encore : un triangle gris ou bleu dans le champ duquel, par moments, passait une voile. Ce morceau d'horizon, pour le vieux pilote, c'était la mer sans limites, autrefois parcourue dans tous les sens, du Pacifique à la Méditerranée; c'était le golfe où l'avait ensuite retenu son métier de pilote, si beau avec la courbe molle de sa plage de sable, ses montagnes noyées de lumière. Une couleur changée, une ride légère, suffisait à lui faire imaginer l'immensité des flots hérissés par la tempête prochaine ou tranquilles sous le ciel pâle; le sifflet aigu des sirènes, dans les nuits d'hiver, le tenait éveillé jusqu'au matin. Dès l'aube il était là, devant la porte ouverte, pesant sur son bâton et parlant peu; le soir l'y retrouvait, les yeux froncés pour distinguer dans la nuit tombante le passage des dernières voiles. Une fois par mois il descendait en ville toucher « la caillasse » du gouvernement.

La mère Raimon, Espagnole d'origine, avait tenu pendant vingt-cinq ans une mercerie minus-

cule au fond de Bab-el-Oued. Elle ne savait ni lire ni écrire, ce qui ne l'avait pas empêchée de faire presque fortune grâce au principe simpliste, rigoureusement appliqué : vendre cher ce qu'on vient d'acheter bon marché. Leurs enfants, montés d'un cran dans l'échelle sociale, étaient à présent mariés et établis ; un fils à Mostaganem, une fille à Mouzaïa, les derniers en France. Ces deux vieux vieillissaient ensemble, sans disputes, restés économes et même un peu avares, de cette avarice des pauvres qui a été si longtemps une vertu qu'on lui pardonne d'être devenue une habitude. Tout le quartier avait pour eux ce qu'on appelle de la considération. Bien souvent des dames cosues, femmes d'officiers ou de fonctionnaires, nouvellement débarquées, les oreilles mal faites au sabir, et déroutées non sans raison par l'aimable imprévu des mœurs africaines, avaient recours aux lumières et à l'autorité de Mme Raimon pour trouver une bonne, dompter une laveuse, parler avec le marchand de « charbon arabe », l'homme aux patates douces ou le revendeur de poisson.

Mais ce que ces dames enviaient par-dessus tout à la mère Raimon, plus que sa science du marchandage, plus que sa connaissance approfondie de tous les trucs de tous les mercantis, c'était sa domestique, la petite Marie, une gamine

de dix-huit ans aux yeux de braise et les cheveux en broussaille, dure à l'ouvrage et propre comme savent l'être les Espagnoles quand elles s'y mettent. La mère Raimon l'avait prise à douze ans, élevée à la brochette et formée à toutes ses manies. On n'entrait guère dans le corridor humide qui servait d'antichambre sans voir la petite Marie diligemment occupée à laver le carrelage, étendre le linge, astiquer les cuivres, frotter les vitres. Le tout pour vingt francs par mois, alors que pour quarante et cinquante tant de gens n'arrivent qu'à se faire filouter par des drôlesses. On ne se représentait pas la mère Raimon sans la petite Marie, ni la petite Marie sans la mère Raimon; ce qui n'empêche pas qu'un samedi soir la petite Marie avait déclaré tranquillement à Mme Raimon, comme ça, qu'elle se mariait le samedi suivant et qu'il fallait chercher une remplaçante. La mère Raimon n'avait pas toujours été riche, mais elle ne comprenait plus du tout comment les pauvres pouvaient être assez fous pour se marier. Elle fit à la petite Marie les justes observations; mais quoi! la petite Marie était amoureuse; elle envoya promener sa patronne et renonçant à « ses huit jours » quitta incontinent la maison Raimon. Ainsi finissent souvent en Nord-Afrique, où on a la tête près du bonnet, les plus solides associations.

La question domestique a toujours été sans comparaison plus ardue en Alger que dans la mère patrie; on n'y a pas attendu l'après-guerre pour connaître la crise. Mme Raimon n'ignorait rien des difficultés du problème. Dès le lendemain, elle se mit en quête. Mais la petite Marie n'avait pas quitté le quartier sans semer au bon endroit des bruits perfides : l'avarice de la mère Raimon, les accès d'humeur du vieux pilote quand sa goutte le tracassait, leurs manies culinaires; tout cela, légèrement embelli, glissé en manière de confidence à la Crèmerie des Alpes, chez Bellogeot l'épicier et jusque chez le pharmacien, étendit en moins de rien une zone de solitude et de méfiance autour de la maison Raimon. La petite Marie n'eut pas de remplaçante. Les dames du quartier, tout en la plaignant pour la forme, ne voyaient pas sans une satisfaction secrète la mère Raimon déchuée de son prestige, en proie aux mêmes embarras qui avaient si souvent empoisonné leur existence. Huit jours, quinze jours, trois semaines, la mère Raimon connut l'humiliation de s'entendre dire avec une pitié narquoise :

— Hé bien, Madame Raimon, toujours personne?

— Personne...

Pas une femme de ménage, pas une Mauresque, ce qui est tout dire, n'avait risqué l'ascension

pour offrir ses services. Sur le seuil de sa maison excommuniée, le vieux pilote fumait sa pipe à grandes bouffées rageuses, maudissant l'amour qui leur enlevait la petite Marie, la paresse qui au jour d'aujourd'hui empêche les filles de chercher ou d'accepter du travail, et surtout les soixante-dix-sept ans de sa femme qui rendaient tous ses mouvements gauches et lents, sa vue basse, et faisait craquer ses vieux os comme le siroco fait craquer les meubles quand elle se jetait à genoux, serpillière en main, pour laver le carrelage.

Comment il se fit que ce 31 juillet, à cinq heures de l'après-midi, Mme Raimon entra chez la mère Schuster, la repasseuse, juste en même temps que Lucie; qu'elle entendit Lucie demander de l'ouvrage; qu'elle lut, peut-être, car elle n'était pas méchante, la détresse au fond de ses yeux, Allah le sait, qui mêle, sépare, embrouille et dirige sur la terre les sentiers des hommes.

Le matin de ce même jour, un peu avant six heures, Lucie avait entendu frapper violemment à sa porte : c'était Catherine. A l'expression de son visage, à son air de sorcière amoureuse, Lucie avait compris que Jules, « revenu de voyage », jetait à la rue les abandonnées. Lucie n'avait pas protesté plus que le condamné à mort qui se respecte quand on vient lui annoncer que c'est le

moment d'avoir du courage. Catherine n'était pas femme à remettre au lendemain les douceurs de la réconciliation. Lucie avait passé le seuil, sa fille sur les bras, six sous dans sa poche.

Jusqu'à cinq heures moins deux, elle avait été parfaitement convaincue qu'elles dormiraient ensemble, cette nuit-là, au fond de l'eau salée. Le réchaud est un luxe, il faut pouvoir s'offrir une chambre, un petit fourneau et du charbon. La mer, au bout du môle, reçoit gratis les désespérés. Cette idée-là ne lui paraissait pas particulièrement douloureuse; le monde, tel qu'elle venait d'achever de le découvrir en huit jours de course inutile, n'est pas si attrayant qu'il vaille la peine de s'y cramponner. C'est quelque chose que le repos assuré, la certitude de ne pas reprendre le lendemain les sollicitations humiliantes, de ne pas entendre Gabrielle crier bientôt devant le sein tari. Seulement, avant d'aller là-bas, on pouvait encore essayer... Plus tard, en se rappelant cette journée suprême, elle ne put jamais retrouver le détail de son itinéraire et de ses arrêts. Elle avait exploré le boulevard Bon-Accueil et les petites villas autour de la rue Mercuri; et puis elle s'était trouvée tout à coup sur la hauteur du côté d'El-Biar; elle avait dû redescendre par les lacets du chemin Laperlier, sonnant de porte en porte, et prendre ensuite le haut de la rue Daguerre. Il

faut croire que les gens ne voient pas sur la figure d'une femme qu'elle va se jeter à l'eau, ou bien que, s'ils s'en doutent, ils estiment discret de la laisser faire; car pas une main, pas une, ne s'était tendue vers elle; pas une porte ne s'était fermée avec un peu moins d'agressive méfiance; pas un regard ne l'avait suivie dans sa fuite. Elle était entrée chez la mère Schuster.

— Non, il n'y a rien à faire chez moi. Toutes mes clientes sont parties pour France. L'été, on mange ses sous de l'hiver... Mais tenez, Madame Raimon, ça pourrait peut-être faire votre affaire?

— Voulez-vous placer? demanda Mme Raimon. Il faut dire que, ne parlant plus l'espagnol et croyant parler le français depuis tantôt soixante et dix ans, sa syntaxe personnelle supprimait tous les pronoms sujets. On n'y faisait plus attention quand on y était habitué.

— Savez le service?

Lucie mentit sans hésiter.

— J'ai déjà servi.

— Voulez garder la petite?

Lucie fit signe que oui.

— Voulez gagner?...

Lucie ne savait pas. Une jeune bonne se paie d'ordinaire vingt-cinq francs. Mais avec la petite...

— Voulez quinze francs et le savon?

— Je te conseille d'accepter, dit aigrement la

mère Schuster. Sa petite belle-fille, l'année précédente, avait eu le même accident que Lucie, mais moins chanceuse ou plus hardie, elle n'avait pu se tirer d'affaire qu'en tournant mal, tout à fait.

Lucie n'avait pas envie de refuser, pas même de discuter. A peine craignait-elle de marquer trop d'empressement.

— Pouvez entrer ce soir? Irez chercher vos affaires?

— Tout est là, dit Lucie en secouant son paquet.

— Ah! pauvre! fit Mme Raimon. Lucie se mit à pleurer. Cette parole de pitié inattendue touchait en elle quelque chose que n'avaient pas atteint les rebuffades et l'injure. Elle crut trouver près de cette vieille femme un refuge, les bras ouverts de l'Evangile; Mme Raimon qui, au fond, hésitait encore, se trouva comme engagée par ces larmes qu'elle faisait couler.

— Serons bonnes amies, dit-elle doucement; prenez la petite. Tout de suite, alors...

Elles grimpèrent ensemble la rue d'El-Biar, Lucie marchait comme une hallucinée, croyant à peine à la réalité de ce qui venait de se passer; Mme Raimon un peu inquiète de la façon dont le père Raimon allait prendre la chose. Elle ferait valoir le gage modique : quinze francs et le

savon. Ils n'auraient pas remplacé la petite Marie à moins de trente. Le savon ne représentait pas la différence. La mère Raimon elle-même eût été bien en peine de débrouiller le mélange de compassion et de calcul qui lui avait fait conclure si vite l'affaire.

— Direz comme lui, souffla-t-elle à Lucie en passant le seuil. Est un brave homme, très brave homme; a seulement ses petites idées...

Mais le père Raimon n'avait pas protesté; et tout le reste avait paru à Lucie naturel et surprenant à la fois, comme les rêves : les quatre bouillottes de cuivre jaune, sur la planche au-dessus du fourneau, l'odeur de la soupe de poisson, l'installation de Gabrielle dans une corbeille à linge, avec un oreiller en guise de matelas, la paire de draps tirée de l'armoire par Mme Raimon, et l'ascension des trois étages, interminables pour ses pieds meurtris et son dos douloureux, jusqu'à la terrasse, jusqu'au petit réduit crépi à la chaux, appartenant à la buanderie, qui allait être son asile.

— Serez bien? dit la mère Raimon. Arrangerons mieux demain. Allez bien dormir!

Mais Lucie ne peut pas dormir. Elle étend les pieds, elle ouvre les mains, pour sentir la fraîcheur de la toile. Par la porte grande ouverte elle n'entend plus, comme rue Edgar-Quinet, les bruits équivoques du faubourg; elle entend la respira-

tion puissante des grandes vagues qui montent et descendent sous la lune. Tout repose dans la petite maison perchée qui domine de si haut la ville. C'est le royaume de la paix, des vents du ciel et des étoiles. Il y a de ces heures faites pour l'espérance...

Tout à coup la petite, sur son oreiller, s'agita et se mit à pleurer.

— Elle va les réveiller! pensa Lucie avec terreur. Elle était trop lasse pour se lever et la prendre. Elle étendit le bras, saisit le bord de la corbeille, la soulevant et la secouant doucement, à coups réguliers, pour bercer. Mais la petite ne se taisait pas. Ses cris, d'instant en instant plus aigus, déchiraient le silence.

— Mauvais petit singe! dit Lucie avec rancune. Elle s'arracha à l'engourdissement du lit, posa sur le carrelage ses pieds nus, enleva l'enfant, la prit contre elle.

— Tette! tais-toi! dors!

La petite, le nez dans le sein, ne bougeait plus. Lucie sentait le lait circuler en elle avec le sang, gonfler sa poitrine, couler dans ce corps chaud d'enfant pendu à elle comme un fruit. Mais avant de plonger à son tour dans le repos, sous ce toit qui les protégeait, dans cette maison qui venait de les accueillir, elle fut déchirée soudain par le sen-

timent, plus cruel que jamais, de la solitude, de l'abandon, de l'irréparable misère.

Elle s'essuya les yeux après le drap.

VI

RUE D'EL-BIAR

C'est alors que commença le drame, lentement, lentement, venu de loin; comme presque toujours, il commença en comédie. Il eut ses acteurs et ses figurants, sa longue préparation et aussi sa morale, qui est que si le bon Dieu arrive quelquefois à faire sortir le bien du mal, l'homme arrive beaucoup plus souvent à faire sortir le mal du bien, ou du moins de ce qu'il a pris pour le bien.

La moitié supérieure de la rue d'El-Biar, dans le voisinage immédiat de la maison Raimon, se composait de quatre petites villas, plus une maison à un étage dont le propriétaire occupait le rez-de-chaussée. Les habitants, peu nombreux, de la maison et des villas, n'étaient pas les uns pour les autres cette foule anonyme et sans visage qu'on rencontre dans les rues populeuses des grandes villes ou simplement dans une maison à cinq étages. De fenêtre à fenêtre, de jardin à jardin, sur

le seuil où l'on descend pour marchander aux Arabes ambulants du poisson ou des mandarines, tout le monde se connaît, se salue, s'interpelle, dans l'aimable familiarité du déshabillé matinal. Comme je la revois, cette petite rue d'Afrique, si changée aujourd'hui paraît-il, où sans doute je ne retrouverais que des ombres ! Au pied de leur tour carrée, les Raimon avaient fait construire un rez-de-chaussée assez vaste, loué à l'ex-pharmacien Barrail et à sa « gouvernante », la pointue, la couperosée, la prude, la détestée Mlle Gertrude. De l'autre côté de la rue, un peu plus haut à main gauche, habitait un officier, riz-pain-sel plus exactement, avec sa femme et deux petits enfants. L'ordonnance faisait la cour aux bonnes dans la cuisine, qui donnait sur la rue ; de sorte que les gens d'en face avaient la comédie aussi bien qu'au théâtre, voyant Monsieur et Madame dans leur salle à manger, et suivant en même temps les sounoiseries de l'office. Juste au-dessous, Mme Bertanchoux, veuve d'un fonctionnaire de l'enregistrement, dont le jardin surplombait le coin de la rue d'El-Biar et de la rue Daguerre, et qui vivait accoudée à la balustrade de son jardin. Sous la tonnelle fleurie de liserons violets et de plumbagos d'un bleu délicat, sa figure rougeaude, ses formes libérées du corset et sa robe de pilou en toute saison veillaient sur le quartier,

à l'affût des histoires, voyant tout, questionnant sur tout, sachant tout et inventant le reste. Plus haut que chez les Raimon, du même côté, un confrère du père Raimon, pilote aussi, avait fait bâtir. Lui était un assez brave homme, vaste et couleur de brique, qu'on ne voyait d'ailleurs pas souvent, retenu qu'il était par ses fonctions au pilotage, boulevard Amiral-Pierre. Sa femme beaucoup plus jeune que lui, qu'il avait épousée en secondes noces, était le type parfait de la propriétaire, entendez : de la propriétaire nord-africaine, variété du genre tout à fait digne d'être classée et cataloguée. L'aisance est là-bas si neuve et si éphémère, l'instabilité sociale si déconcertante, que ni le riche n'a le temps de se faire à sa richesse ni le pauvre à sa pauvreté, de sorte que souvent le ruiné reste grand seigneur, tandis que l'enrichi n'a pas su oublier une avarice qui sent la crasse. Leur fille était habillée comme une princesse, avec de jolies façons et un vocabulaire panaché. Mme Gomez avait, par gloire, des petites bonnes qu'elle nourrissait mal et ne gardait pas longtemps. Les locataires de l'unique étage sous la terrasse — chaud l'été, froid l'hiver — étaient un jeune ménage universitaire dont j'aime mieux ne pas parler, arrivant de France, et pour qui l'Afrique était encore pleine de surprises.

Et comment ne pas franchir la rue Daguerre

pour saluer la mère Schuster, déjà nommée; sa voisine, Mme Poulard, respectable veuve qui louait en meublé des chambres et au besoin des jeunes personnes; le colonel Bardonèche, vieux militaire sorti d'une image d'Epinal, dont la redingote et la barbiche second Empire apparaissaient dans le cadre d'une glycine mauve tendre, débordante de grappes et de parfums; et Madame Berton, immobilisée à soixante-dix ans par une jambe cassée, qui dévorait les livres et les nouvelles, de la race de Mme du Deffand par l'esprit, la pétulance, le goût de la société, et cette espèce de jugement acerbe et désenchanté sur la vie qui mêlait un sel si âpre à sa bonté! De tous les points du monde moral et social étaient vraiment venus les uns vers les autres, pour être dispersés aux prochains souffles, ces habitants de la rue d'El-Biar. On entendait le matin la cloche grêle de l'école, dans le silence de l'après-midi les tirs claquants du Fort l'Empereur, renvoyés par l'écho, qui semblaient venir de la plage; vers quatre heures l'appel du marchand de patates douces; à toute heure, un clairon, proche ou lointain, aux lèvres d'un petit Algérien... — Fantômes, retournez à votre cendre!

Quand on sut dans le quartier que Mme Raimon venait de prendre « cette fille-là » à son service, ce fut, dès le soir même, du boulevard

Bon-Accueil à l'extrémité de la rue d'El-Biar, un concert mêlé d'éloges attendris, de critiques austères, et un succès général de curiosité. Nulle part le chœur de l'opinion publique n'élève plus librement la voix que dans cet heureux Midi aux portes ouvertes. La première renseignée fut, bien entendu, Mme Bertanchoux; elle avait vu dès le lundi soir la mère Raimon, Lucie et la petite sortir de chez la blanchisseuse et monter la rue, sans oser tout de même les arrêter au passage. Elle avait dû se contenter des quelques explications, insuffisantes, qu'elle avait obtenues de la mère Schuster. Le mardi matin, quand Mme Raimon, suivie de Lucie, le couffin au bras, descendit sur le coup de sept heures pour aller au marché et présenter sa nouvelle domestique à ses fournisseurs attitrés, Mme Bertanchoux, en sentinelle, les interpella.

— Vous allez au marché?

Lucie eut envie de répondre que ça n'était pas difficile à voir.

— Vous partez de bien bon matin!

— Voulons nous dépêcher, répondit la mère Raimon avec un bon sourire. Voulons nous dépêcher à cause de la petite.

— Elle dort, dit Mme Bertanchoux, elle est tranquille. Quel âge a-t-elle?

Mme Raimon, d'un coup d'œil, repassa la question à Lucie.

— Quinze jours.

— Quinze jours! exclama Mme Bertanchoux. Ce n'est guère.

— Vieillira, dit la mère Raimon d'un ton conciliant, fera comme les autres.

— En attendant, fit Mme Bertanchoux, il va vous en falloir de la patience!

Résolue à tout savoir, brutalement indiscrete, elle ajouta :

— Le papa...

— Pas de papa! répliqua Mme Raimon tout bas et précipitamment.

— Marchez trop vite! cria-t-elle à Lucie qui descendait la rue.

Mais Lucie n'avait pas l'air d'entendre. Madame Raimon rompit l'entretien et la rattrapa en courant presque.

— N'êtes pas polie, ma fille!

Lucie tourna vers elle un visage si rouge, des yeux si sombres, qu'elle jugea prudent de remettre les reproches à plus tard. Elles atteignirent en silence le boulevard Bon-Accueil.

— De quoi se mêle-t-elle, cette vieille? dit Lucie brusquement. Ça ne regarde que moi. Vous aussi, bien sûr... Ça ne regarde que vous et moi. S'il faut encore...

Elle renifla.

— Pleurez pas, pauvre petite, fit la mère Raimon.

— Je ne pleure pas, répliqua Lucie. D'abord, qu'est-ce que ça peut me faire ! Je m'en moque bien.

Mais des larmes rondes et pressées, des larmes d'enfant, dégringolaient le long de ses joues. Un sentiment affreux d'humiliation, jamais éprouvé dans la pire misère, lui serrait le cœur.

Le marché, pour Mme Raimon, n'était pas une petite affaire. Elle commençait par faire le tour des marchands tant arabes qu'espagnols, pour se rendre compte des cours du jour. Après quoi, solidement documentée, elle revenait à ses fournisseurs habituels, marchandant sou à sou, quittant la place d'un air offensé, tournant la tête aux appels conciliants.

— Viens ! je ti dis : pour toi ce sera seize sous !

Elle présentait Lucie :

— Voilà Lucie. Ira faire le marché toute seule. La reconnaîtras bien ? Ne la voleras pas ?

— Comme pour mon père, comme pour ma mère, moi je ti jure je lui ferai bon poids !

— Lui passeras pas tes ravachols (1) ?

(1) Nom expressif des pièces fausses ou démonétisées.

— O Madame Raimon ! chez moi ti me connais, jamais ti trouves un ravachol !

Mme Raimon essayait d'intéresser Lucie aux mérites comparés des tomates :

— Etaient plus jolies chez l'Espagnol... Ne trouvez pas ? Allons les acheter chez l'Espagnol.

Lucie la suivait, regardant sans dissimuler son impatience le vieux cadran qui donne, au-dessus des marchands de poissons, une heure fantaisiste.

Les emplettes terminées, elles remontèrent par la rue de la Liberté, depuis rue Richelieu, tout en parlant cuisine et recettes ; ou plutôt, Mme Raimon monologuait :

— Les coupez en quatre..., les passez dans l'huile. Un peu de persil, du citron... Avez compris ?

— ... Non, dit Lucie.

Mme Raimon la considéra avec une surprise scandalisée : la recette des petits artichauts au jus de citron est pourtant classique et facile à saisir.

— Vous montrerai. Quand aurez vu, comprendrez tout de suite.

Au moment où elles venaient de tourner le coin du boulevard Bon-Accueil et où la rue d'El-Biar dressait devant elles sa pente peu encourageante, elles entendirent des cris d'enfant, perçants, plaintifs, des hurlements comme seuls savent en pousser les petits, qui crient de toute leur personne.

— A une bonne voix! fit la mère Raimon, sans se demander à quel mioche connu ou inconnu allait son éloge.

Lucie tendait l'oreille.

— C'est ma petite! dit-elle. Elle aurait voulu presser le pas; mais ses genoux tremblaient, son cœur sautait, les cris de son enfant l'ébranlaient tout entière.

Mme Bertanchoux se chargea de les renseigner au passage.

— Elle a un bon coffre. Elle crie comme ça depuis une demi-heure.

— Une demi-heure!

Cette fois Lucie gagna la porte en trois enjambées, l'ouvrit d'un coup de genou. La petite, au fond de son panier à linge, hurlait à corps perdu. A demi accroupi devant elle, le vieux pilote, de ses doigts rhumatisants, essayait « les marionnettes ». Lucie planta par terre le couffin d'où s'échappèrent des tomates.

— Ça ne sert à rien, ces singeries, dit-elle. Viens, mon pauvre petit.

Elle s'assit sur une caisse vide, ouvrit son corsage. La petite s'étouffait de lait. Le père Raimon se releva péniblement.

— Bien sûr que je ne pouvais pas lui donner ça! dit-il en reprenant son équilibre. Appuyé sur sa canne, courbé en avant, il regardait la belle

jeune femme aux yeux brillants, rouge de sa course, les cheveux mouillés de sueur. La mère Raimon, un peu en arrière, ses longues mains jaunes croisées sur son ventre, contemplait le nourrisson goulou. De vieilles émotions maternelles se rappelaient faiblement à son corps momifié.

Au milieu de cette scène de famille, la porte du corridor s'ouvrit sans avertissement; le nez de Mlle Gertrude, puis le reste de Mlle Gertrude parurent dans l'entre-bâillement.

— Vous êtes occupés? Je m'en vais... dit-elle en avançant dans le corridor.

— Ne nous gênez pas, Mademoiselle Gertrude, fit Mme Raimon en se retournant avec l'empressement qu'on doit à une locataire qui paie bien. Ne nous gênez jamais. Avez besoin de quelque chose?

Mlle Gertrude, au lieu de répondre, leva le menton dans la direction de Lucie.

— C'est?...

— Oui, répondit Mme Raimon avec un rien d'embarras.

Lucie releva brusquement la tête. La vieille pécheresse, bigote, prudente et respectée, et la fille misérable, paré de sa maternité, échangèrent un regard sans douceur.

— Je vois que je viens trop tard, dit Mlle Gertrude en désignant le couffin. J'aurais voulu vous

demander une commission pour le marché. Mais je vois que je viens trop tard. Vous avez de jolies tomates. Pas trop chères?

— Cinq sous le kilo, bien belles, répondit Madame Raimon.

— C'est justement des tomates que j'aurais voulu, dit Mlle Gertrude.

— Ahmed va passer, monte tous les matins vers neuf heures, insinua Mme Raimon.

— Les tomates d'Arabe ne sont jamais aussi jolies que les tomates du marché, affirma péremptoirement Mlle Gertrude. C'est des tomates comme vous que j'aurais voulu. Mais je viens trop tard, acheva-t-elle en feignant de faire demi-tour.

— Enverrons Lucie! Sait le chemin à présent, pourra descendre! Lui fera une petite promenade! s'écria Mme Raimon.

— Elle est occupée, fit Mlle Gertrude avec un petit rire sec.

— Aura bientôt fini. Aurez vos tomates. Soyez tranquille. Un kilo?

— Une livre, dit Mlle Gertrude. Mais...

— Ne demandera pas mieux, assura la mère Raimon, un peu gênée du silence de Lucie.

— Alors j'accepte, répondit Mlle Gertrude. C'est vrai que...

Elle n'acheva pas; mais le ton fait la chanson, et le ton signifiait clairement :

— C'est vrai qu'elle peut bien y mettre de la complaisance, c'est vrai qu'on n'a pas à se gêner avec elle...

Mme Raimon la reconduisit jusqu'à la porte. Toutes deux tournaient le dos à Lucie. Mlle Gertrude osa formuler sa pensée :

— C'est vrai, chuchota-t-elle, qu'elle peut bien faire ça...

A quoi Mme Raimon répondit par un clignement d'yeux, un bon sourire et un doigt sur les lèvres.

La petite s'était endormie en tétant : Lucie la posa sur l'oreiller.

— Pouvez y aller tout de suite?

Lucie ne répondit pas. Elle prit le couffin qui était resté par terre, l'empoigna par le fond et le retourna avec précision. Tomates, prunes, poissons et le reste roulèrent sur les dalles du corridor.

— Pas faire ça, ma fille! s'écria Mme Raimon sur un ton de reproche.

— Puisqu'on me dit de me presser!... répliqua Lucie; et elle disparut avant que Mme Raimon eût bien démêlé si elle devait rire ou se fâcher.

Lucie redescendit la rue d'un bon pas. C'est étonnant comme on voit mieux les choses quand on est tout seul. Le ciel était d'un bleu divin. La brise de mer commençait à souffler. Les faux poi-vriers du boulevard Bon Accueil agitaient leurs

grappes de grains roses, leurs feuilles légères qui font sur la poussière une ombre si douce. Lucie entendit derrière elle un pas d'homme, une voix :

— Vous êtes bien pressée !

Elle ne changea pas d'allure, ne tourna pas la tête. L'homme la rattrapa.

— Vous retournez au marché ? Je vous ai vue descendre tout à l'heure. Moi, j'y vais. On est voisins. On ne veut pas vous manger ; il faut bien faire connaissance. C'est moi l'ordonnance du capiston. En face, à droite... Vous ne voyez pas ?

— Non.

— Alors votre vieille a un caprice, qu'elle vous renvoie au marché ?

— Ça n'est même pas pour elle, dit Lucie, c'est pour Mlle Gertrude.

L'ordonnance s'arrêta, leva l'index, et dit gravement :

— Se méfier !

— De quoi ?

— Pas de vos patrons. Braves gens, un peu serrés, maniaques, mais ça va. L'autre, une rosse.

— J'ai vu ça, dit Lucie.

— Je vous demande si elle n'aurait pas pu y aller, au marché, au lieu de faire courir une gentille petite comme vous !

— Merci.

— C'est vrai qu'on ne se serait pas rencontrés.

Ça serait dommage. Je vous porterai le couffin pour remonter.

Lucie ne put pas s'empêcher de rire.

— Une livre de tomates!

L'ordonnance dit galamment :

— J'aimerais mieux douze kilos...

— Des boniments!

— Vrai de vrai!

Lucie haussa les épaules, tourna la tête. L'autre la regardait, des cheveux à l'espadrille, jugeant sa jeunesse, sa misère, tout ce qui livre la femme à l'homme. Ils arrivaient rue Drouillet, sous l'espèce de pont que forme le boulevard Bon-Accueil. L'homme explora d'un rapide coup d'œil les alentours. Le passage était désert. Il bouscula Lucie, la poussa contre le mur, lui maintint les poignets écartés, l'embrassa à pleine bouche. Elle lui lança un coup de pied dans le tibia.

— Crapule! dit-elle.

L'homme recula. Le brusque désir, la douleur, la colère, lui faisaient un visage ignoble.

— Tu me revaudras ça, ma petite! fit-il. Voyez-vous cette mijaurée! On n'est pourtant pas le premier, hein? et l'autre ne sera pas le dernier. Je voudras savoir comment il a le museau fait, le monsieur à qui tu permets de t'embrasser! Sans adieu...

Lucie ne répondit pas, ne bougea pas. Adossée

au mur, elle tremblait de tout son corps. Elle vit l'homme s'éloigner, marcher, se retourner encore, lui montrer le poing, disparaître... Alors seulement elle ramassa le couffin à ses pieds, rajusta ses cheveux froissés contre le crépi du mur, poudrés de plâtras.

Une demi-heure plus tard, elle ouvrait la porte de la maison Raimon. Mme Raimon, ceinte d'un tablier bleu, l'écumoire dans la main droite, s'avança au-devant d'elle.

— Avez été bien longtemps, ma fille ! dit-elle avec douceur.

Lucie ne chercha pas à se justifier.

— Les voilà, tenez, vos tomates, les voilà répliqua-t-elle violemment.

— Hé mais.... Hé mais... reprit la vieille dame.

Elle commençait à penser confusément qu'il y a dans la vie des situations, des caractères, des circonstances, qui ne sont peut-être pas aussi simples qu'on pourrait le croire au premier abord.

VII

SUR LA TERRASSE

Deux jours plus tard, comme Lucie était en train d'étendre du linge sur la terrasse, elle entendit des « hé! », des « pst... », et une toux évidemment volontaire qui paraissaient vouloir l'appeler. Il faut savoir qu'en Alger les chambres à lessive ne sont pas enfouies dans les sous-sols ni même dans les cours, mais perchées sur les toits. Tant qu'on ne voit la ville que d'en bas, en suivant les rues, on ne se doute rien; une autre ville, une autre vie se révèlent à ceux qui, montés sur une terrasse, découvrent au loin, entre le carrelage rouge et le ciel bleu, le linge éclatant de blancheur, qui claque au vent, et le peuple actif des laveuses, entre ciel et terre. Au-dessous de la terrasse Raimon s'étagaient les terrasses de la rue Daguerre et du Ravin, chacune portant sa lessive. Lucie, un journal sur la tête en guise de

chapeau, un tablier rempli de pinces en bois, fixait des serviettes sur une corde.

Elle tourna la tête, ne vit personne; elle s'approcha du petit mur bas qui borde les terrasses comme une rampe de balcon, se pencha.

— Pas en bas... non, mademoiselle! Regardez en haut.

Lucie leva la tête. Au bord de la terrasse Gomez, dominant la terrasse Raimon d'environ un demi-étage, apparaissaient un buste et un visage.

— C'est vous qui appelez? dit Lucie.

— Oui c'est moi. Ne parlez trop fort. Venez un peu par ici.

Lucie lâcha les serviettes, qui avaient le temps d'attendre, et s'approcha. Entre les deux terrasses, entre les deux maisons, s'ouvrait une espèce de fente assez large dont on n'avait pu faire ni un passage, ni une cour, ni un poulailler, et qui était devenue le refuge naturel des vaisselles cassées, plumes de poulet, ferrailles et rebuts qu'y précipitaient d'en haut, ou par-dessus le mur, les ménagères, entre les visites intermittentes du chiffonnier arabe. Au-dessus de ce Barâthre, sur le fond cru du ciel, se détachaient des cheveux bruns légers, autour d'un visage pâle aux grands yeux noirs : une toute jeune fille, presque une enfant,

le visage souffreteux, se pencha vers Lucie avec une expression charmante de curiosité timide.

— C'est bien vous qui êtes chez Mme Raimon?

— Oui, dit Lucie.

— Moi, je suis chez Mme Gomez.

Un silence.

— Je m'appelle Thérèse. Et vous?

— Lucie.

— C'est un joli nom.

— Thérèse aussi...

Elles échangèrent un sourire. Elles se plaisaient, comme leurs noms. L'une et l'autre sentaient que la connaissance n'en resterait pas là et que le destin, qui les mettait en présence comme deux oiseaux au bord d'un toit, les lierait de plus près.

— Elle en a du linge, votre patronne! continua Thérèse d'un ton admiratif. Je voyais les lessives de la petite Marie. Il y en avait des pleines terrasses.

— Qui est-ce, la petite Marie?

— Celle qui était avant vous. Vous ne la connaissez pas?

— Je ne suis pas d'ici, dit Lucie.

— D'où ça?

Lucie répondit :

— Du Pâté!... — comme elle aurait dit : de Marseille! — car entre le Ravin et le Pâté, à

dix minutes de distance, il y a la rue Michelet et tout un monde.

Thérèse reprit :

— Vous ne lui ressemblez pas du tout. J'aime mieux ça.

— Pourquoi?

— Elle était trop fière, on ne pouvait pas lui causer.

— Elle n'était pas bavarde.

— Oh non! Ce n'est pas ça. Seulement, elle ne tenait pas à causer, parce que...

Thérèse se pencha un peu plus, Lucie s'éleva sur la pointe des pieds; Thérèse dit très bas, mais distinctement, des lèvres plutôt que de la voix :

— Parce que je suis une enfant de l'Assistance...

Elle prit pour une marque de surprise, peut-être d'incrédulité, le tressaillement de Lucie. Elle hocha la tête en fermant les yeux pour affirmer :

— Mais si... C'est la vérité.

— Pauvre gosse! dit Lucie.

Thérèse répliqua simplement :

— On peut le dire!

Elles restèrent un moment silencieuses, à présent tout à fait confiantes. Lucie reprit la parole la première, questionnant à son tour.

— Il y a longtemps que vous êtes chez eux?

— Trois mois. C'est ma première place en

ville. Jusque-là, j'étais chez des gens de la campagne, à El-Achour.

— Ils ne voulaient plus de vous?

— Oh non! C'est moi qui ai voulu venir en ville.

— Pourquoi ça?

— Une idée. On est bête. On ne sait pas.

— Comment est-elle, votre patronne?

— Pas la peine de vous le dire. Vous verrez bien toute seule.

— Beaucoup d'ouvrage?

— Si on l'écoutait... Tantôt, je suis tranquille, parce qu'ils ont déjeuné à Saint-Eugène. C'est vrai...

Thérèse resta un moment la bouche ouverte, sans rien dire, comme ceux qui ont une question à poser, et qui n'osent pas.

— C'est vrai que vous avez une petite fille?

— Très vrai.

— Et que votre maman est morte? Oui... ils parlaient de ça hier soir à table. Ecoutez...

Lucie fit signe qu'elle écoutait.

— Ecoutez : moi, je me demande ce qui est le plus mauvais, de voir mourir ses parents ou de ne pas en avoir du tout, comme moi? Peut-être que ça vaut mieux? Peut-être qu'on s'habitue... Vous ne croyez pas?

— ... Je n'en sais rien, dit Lucie.

Sa vieille maman, si pauvre et si tendre, sa petite fille si exactement dénuée de tout, cette enfant sans mère... Non, on ne peut pas savoir. Misère ici, misère là, qui oserait choisir?

— On gagne plus en ville, reprit Thérèse, revenant à une autre idée. A El-Achour, j'avais cinq francs, ici elle m'en donne dix. Et vous?

— Quinze.

— Ce n'est pas beaucoup.

— A cause de la petite et du savon.

— Et couchée..., c'est juste. Quand on couche chez soi, c'est vingt-cinq, trente. Mais voilà!... Où est-ce qu'ils vous couchent?

Lucie montra du geste la cellule à côté de la buanderie.

— Là. Il y a bien une chambre au second, mais c'est pour les enfants quand ils viennent.

— Vous êtes plus tranquille.

— Peut-être bien.

— Moi, je couche sur un canapé, dans la salle à manger.

Mais ce mot de « manger » parut éveiller ou préciser d'autres images. Thérèse se redressa, se frotta l'estomac, et dit :

— J'ai faim.

— C'est bientôt quatre heures. On va goûter.

— Ils vous donnent le goûter?

— Je le prends.

— Et le casse-croûte?... Vous avez de la chance. Elle dit toujours que je mange trop. Ce matin, comme ils ne déjeunaient pas, elle m'a laissé ma part. Ça n'était pas gras.

— Prenez du pain.

— Elle le remontera de chez le boulanger, en rentrant. Il n'en reste plus.

Lucie fouilla dans sa poche gauche, tira la moitié d'un croûton.

— Un peu sec..., dit-elle. A votre service.

— Merci. Attendez. Je l'attraperai. Visez bien!

Elles s'écartèrent toutes les deux pour prendre du champ; Lucie balança son bras, le croûton vola comme une balle, deux mains agiles le reçurent. Elles éclatèrent de rire comme deux écolières qui ont réussi un joli coup au volant ou aux grâces; et puis, d'un même mouvement, elles se rapprochèrent du bord de leurs terrasses respectives pour continuer la conversation, un peu ralentie par la mastication laborieuse de Thérèse.

— Dommage qu'on ne puisse pas faire comme lui, dit Lucie. J'irais bien vous voir.

Thérèse, la bouche pleine, fit un signe de la main comme pour dire :

— Attendez... — Puis elle articula :

— On peut s'arranger. Il y a l'échelle.

— On tombera dans le trou.

— Si ça vous fait peur, c'est moi qui descendrai. Qu'est-ce qu'on voit, de votre terrasse?

Lucie se retourna, parcourut l'horizon d'un coup d'œil.

— Pas grand chose. Des terrasses et puis des terrasses. Un petit bout de mer vers Cap Matifou. Le haut des montagnes.

— Vous ne voyez pas ce bateau qui passe?

— Où ça?

— Vers Fort de l'Eau.

— Non.

— On voit mieux de chez nous. On ne croirait pas, ça fait une grande différence.

Elle se tut un instant et dit sérieusement :

— Ça repose...

Mettant dans ce mot, le seul qu'elle sût dire, toute la douceur que la mer immense, le ciel, la paix souveraine de l'univers ont pu, depuis que le monde est monde, verser au cœur des misérables.

— Allons, reprit Lucie, il faut tout de même que je m'y mette. Sans ça, elle va me crier.

Elle attacha mollement quelques serviettes, des chemises. Thérèse la rappela.

— Dites... c'est à vous?

— Quoi?

— Les chemises?

— Celles-ci? Non, c'est à la vieille.

Thérèse dit très vite, comme on lâche une question qui brûle les lèvres :

— Combien en avez-vous, de chemises?

— Deux, répliqua Lucie sans fausse honte.

— Moi, une.

— Et pour la laver?

— Elle sèche la nuit, je couche toute nue.

Mais sa misère, ainsi crûment dévoilée, lui parut tout à coup humiliante et insupportable. Elle rougit, les larmes lui vinrent aux yeux, plus amères que si Lucie l'avait plainte.

— Oui, mais ce ne sera pas toujours comme ça! dit-elle. N'est-ce pas, il faudra bien que ça change. Si je voulais, d'abord...

Lucie comprit parfaitement.

— Quel âge avez-vous?

— Quinze ans bientôt.

— Ça ne presse pas.

La petite ouvrit les bras, élargit sa poitrine d'enfant bientôt femme, et dit, avec un intraduisible accent de vantardise et d'importance :

— On me cause déjà. Quand je voudrai, je n'aurai qu'à dire.

— Qui ça?

De l'œil et du geste, Thérèse désigna la villa de l'officier.

— Joseph, dit-elle, le soldat.

Lucie se pencha brusquement sur la corbeille où elle pêchait le linge humide.

— Ne fais pas ça.

— Pourquoi?

— Parce que... Ne fais pas ça, crois-moi.

A cet instant précis la longue figure jaune de la mère Raimon se montra à la porte de la buanderie. Thérèse plongeait derrière le petit mur, plus rapide qu'une marionnette.

— La petite... fit la mère Raimon tout essouffée, la petite pleure. Ne l'avez pas entendue?

— Probable que non! répliqua Lucie.

Elle dégringola les trois étages, suivie à distance par les genoux rhumatisants de Mme Raimon. Un semblant de chanson lui venait aux lèvres. Elle se sentait moins seule. Plus jeune qu'elle, plus pauvre si c'est possible, plus inexpérimentée, plus perdue, elle avait une amie.

VIII

LA LAVETTE D'ALFA

Bien des gens s'imaginent que pour être ce qu'on appelle un nomade il est indispensable de dormir sous une tente en poil de chameau, de pousser devant soi, de pâturage en pâturage, le troupeau des enfants, des moutons et des femmes; de se nourrir d'agneau rôti et de couscous autour d'un feu flambant; de marcher pieds nus sur la terre brûlante, drapé dans le burnous à trous, appuyé sur le bâton rugueux du berger. Quelle erreur! Dans nos villes de pierre, enchaîné aux besognes monotones de la civilisation, les pieds chaussés de box-calf ou de chevreau, le nomade subsiste et tant que durera le monde y promènera sa curiosité et sa nostalgie. Le nomade, qu'Allah bénisse! c'est celui qui garde les yeux ouverts sur l'inépuisable nouveauté, pour qui le ciel change tous les jours de couleur et le vent de parfums, celui qui oublie la veille et ne pense pas

à demain, pour qui chacun des jours se lève avec tout l'imprévu d'une aventure. Libre, il irait au-devant de l'univers et de ses spectacles ; prisonnier, c'est eux qui viennent à lui. Autour de lui font la ronde les saisons au ciel et sur la terre ; devant lui convergent et passent les routes des hommes et les hommes eux-mêmes avec leurs amours, leurs colères et la tragique défaillance finale. Sa vie s'achève : il meurt où il était né ; pourtant le vaste monde a passé sous ses yeux, son esprit a fait le grand Voyage. Et sous la tente même et sur le pont des navires il y a des sédentaires : ceux que l'habitude tout de suite contente et engourdit, le Monsieur des premières qui continue à accomplir en plein océan les rites de la vie mondaine, la gitane lasse de toujours marcher qui pose avec amour, sur les braises du foyer nomade, les mêmes petits pots de terre, familiers, rassurants, humbles compagnons de sa vie errante, fixes au milieu du changement perpétuel qui la déçoit et qui l'accable.

Les pauvres sont des nomades, surtout les pauvres du Sud, que la rigueur de nos hivers n'écrase pas sous de trop pressants besoins. Ici ou là, gagnant un jour, dénués demain, sûrs seulement d'arriver au terme et de trouver un linceul même s'ils ont dormi sans draps, l'existence est pour eux ce qu'elle est en effet : plus instable et chan-

geante qu'un décor de théâtre, rêve et fumée, qui ne trompe que ceux qui ont la naïveté de croire en elle. Rien ne les attache, rien ne les étonne. Une pauvre femme qui va de maison en maison, lavant le linge et quêtant son pain, en sait plus long et plus vrai sur la vie que la bourgeoise prudente qui élève autour de son foyer le mur protecteur des piles de linge et des piles d'assiettes, livrée tout entière à la tâche décevante de conserver ce qui passe et de fixer ce qui périt. Sédentaires et nomades ! Là est le nœud de tant d'incompatibilités, le secret de tant de drames, non seulement de ceux qui mettent deux êtres aux prises, mais de ceux qui soulèvent contre nous-même une partie de nous-même. Tantôt nous sommes ce voyageur pour qui rien ne compte que le voyage, ce pauvre détaché de tout, libre dans son imprévoyance, indifférent à ce qui n'est pas la minute présente et ce qu'elle apporte ; tantôt repris par le désir, humain aussi, de lier l'avenir au passé, de préparer, de prévoir, de laisser. Tantôt nous appelons le nomade un sage et tantôt un paresseux, et tantôt nous avons tort et tantôt nous avons raison ; car s'il en est qui méprisent les choses de ce monde parce que leurs yeux regardent plus loin, jusqu'à l'heure où tout doit mourir sinon jusqu'à celle qui fait tout revivre, il en est aussi qui traînent jour après jour les pieds dans la pous-

sière, indolents de corps et d'âme, prêts à trouver partout une excuse à leur paresse, l'un d'ailleurs n'empêchant pas l'autre. Mais remerciez-les, ces paresseux même, de ce qu'ils nous forcent à nous rappeler de temps en temps ce qu'il y a d'irrémédiable vanité dans les travaux que nous prenons le plus au sérieux, l'inutilité radicale de la richesse, la risible illusion du rang social, et que pour être en pierre, chauffage central, ascenseur et électricité, nos maisons les plus cossues ne sont jamais que des tentes, posées sans racines aux portes des cimetières.

Même pendant les voyages où il restait des quatre mois sans toucher au port, pas un jour ne s'était passé sans que le père Raimon songeât à l'époque où il aurait sa maison, sa retraite, le bien-être terrien acheté par des années de dur vagabondage. Même pauvre, la mère Raimon s'était toujours sentie propriétaire, aimant les sous qu'on amasse pile à pile, couvant des yeux sa première douzaine de torchons, nouée d'une ficelle rose, présage de la prospérité future. Elle avait le respect des casseroles, des meubles et du linge : respect légitime quand meubles, linge et casseroles représentent en effet le travail et le prix du travail, mais qui paraît le plus tyrannique des fétichismes à ceux qui n'ont pas été élevés dans la même religion. Quant à Lucie, son entrée dans

la maison Raimon était le premier contact avec l'existence dite bourgeoise et ce premier contact n'allait pas sans heurts et sans surprises. Si on les prend toutes gamines, les petites bonnes hispano-françaises se font assez facilement aux différences qui séparent l'appartement des patrons du taudis où elles rentrent chaque jour. Elles trouvent naturel qu'ici on change de couvert à tous les plats, et que là on mange son fromage sur le fond de l'assiette à soupe retournée; qu'ici on étale sur la cheminée des bibelots qui ne servent qu'à prendre la poussière, et que là les murs s'ornent de hardes pendues à un clou. Mais devant les casseroles alignées par rang de taille dans leur cadre de bois blanc, devant la belle petite dentelle de toile cirée qui garnissait la planche au-dessus du fourneau; devant les torchons en trois piles — neufs, demi-neufs, vieux, — Lucie pensait à une écurie sale et sombre, à des vaisselles ébréchées, à des guenilles, à des repas de tomate crue et de pain sec, partagés avec la vieille maman qui l'aimait, du temps de son insouciance et de sa liberté. Elle n'enviait rien; elle supportait seulement avec impatience les contraintes d'économie ou de propreté imposées par la mère Raimon, ne concevant pas quel intérêt il peut y avoir à nettoyer une poêle dans laquelle on va remettre de la graisse, à payer un sou de moins, après des dis-

cussions épiques, les prunes d'été ou les poivrons.

Quand elle descendait le matin, gonflée de sommeil, le premier rite de la journée consistait à astiquer les quatre bouillottes de cuivre qui lui avaient tiré l'œil, le soir de son arrivée, au-dessus du fourneau. Les pieds de plusieurs générations de Raimon s'étaient chauffés sous l'édredon, durant les hivers de France, contre ces bouillottes pansues, d'ailleurs percées et hors d'usage; elles n'avaient plus dans cette cuisine d'Afrique qu'une valeur symbolique et de souvenir. La mère Raimon y tenait comme à ses yeux, contemplait avec délectation leur quadruple tache brillante, vite ternie par l'air de la mer. Si Lucie faisait mine de les oublier, elle levait son doigt noueux :

— Faut faire briller!

Lucie faisait briller, en haussant les épaules, avec un sentiment amer de travail inutile et d'esclavage. La mère Raimon, de son côté, était choquée de ses bas en tire-bouchon dans des espadrilles béantes, de sa poitrine abandonnée sous le caraco, de sa jupe longue derrière, courte devant; mais quelles observations faire à une fille qui peut vous répondre :

— Je n'ai rien d'autre à me mettre?

Sur ces guenilles débraillées, le tablier bleu à domicile, le tablier blanc pour sortir, mettaient

une façade suffisante de respectabilité. Le reste viendrait petit à petit.

Au bout de quatre ou cinq jours, des ébauches d'habitudes commençaient à se dessiner entre ces trois êtres si bizarrement rapprochés par le destin. On déposait la corbeille près du père Raimon, sur la porte de cette salle à manger d'où il regardait du matin au soir son triangle de mer. Si le tabac chasse les miasmes, comme l'assurait Mme Raimon, Gabrielle n'avait rien à craindre des miasmes ; la fumée du brûle-gueule faisait un nuage odorant au-dessus de sa tête, imprégnant de la façon la plus hygiénique son maillot de laine, sa brassière et jusqu'à sa chemise. Quand la petite criait, Lucie accourait, plantant là sa besogne quelle qu'elle fût, pommes de terre en pleine friture ou lait à surveiller. Elle s'asseyait par terre, d'un geste d'ailleurs admirable de souplesse ; elle empoignait l'enfant, la nourrissait, le dos appuyé au mur, les yeux vagues. Le père Raimon tournait sur elle d'un air bonasse ses gros favoris et ses petits yeux, ni choqué, ni tenté, bien aise d'avoir un peu de compagnie. La petite Marie, naguère, était toujours trop pressée pour faire la causette. Assise par terre et sa fille sur les genoux, Lucie était bien forcée de l'entendre. Il défilait des souvenirs ; elle ne l'écoutait pas, vaincue par ce besoin de dormir qui épuise les jeunes nourrices. Ga-

brielle se détachait du sein remplie et apaisée, Lucie somnolait à demi, les mains dénouées, jusqu'au moment où la mère Raimon venait voir ce qui se passait, partagée entre le désir sincère de laisser la petite boire son saoul et la préoccupation légitime de recevoir, pour ses cinquante centimes par jour (quinze francs par mois), la part de travail qui lui était due.

Plusieurs jours se passèrent sans que Lucie revît sa nouvelle amie. Sauf le marché, un matin sur deux, elle ne sortait pas. La maison Raimon n'était pas de ces villas entourées d'une haie à jour de géraniums ou de rosiers qui fournissent des bouquets aux passants et communiquent généreusement avec l'extérieur : un mur la bornait du côté Gomez, un mur du côté Barrail ; elle ouvrait sur la rue d'El-Biar par une espèce de corridor dallé terminé par une porte en bois plein. Cet emprisonnement au fond d'une cave, quand on a sur sa tête le ciel d'Afrique et à sa porte la rue si gaie, paraissait odieux à Lucie. Elle saisisait avec empressement tous les prétextes d'ouvrir la porte, appelée par le « charbeûn ! charbeûn » du charbonnier arabe ou par le cri du marchand de poisson ; avant de la refermer, elle regardait à droite et à gauche, apercevait Mme Bertanchoux à son poste, l'ordonnance du capitaine à la fenêtre, mais point de Thérèse.

Le dimanche matin, elle venait de nettoyer à l'esprit de sel (*fumant*, pour les ménagères), la pierre du seuil souvent offensée par les chiens. L'opération faite, elle jeta devant elle dans la rue la lavette d'alfa (un sou les quatre) dont elle venait de se servir. Redressée, les poings aux hanches, elle regarda un instant l'éblouissant matin. Le haut de la rue, à sa droite, entre la maison Gomez et la villa du capitaine, s'arrêtait net, comme en plein ciel; par là, c'était le bout du monde, espace et rêve; le bas, à gauche, descendait vers la grille, par des maisons de plus en plus hautes, de plus en plus serrées. De là venait peut-être, de ce passage de la ville à la brousse, des bâtisses aux terrains vagues, de la civilisation à la sauvagerie, l'inexprimable poésie de cette petite rue que j'ai tant aimée.

Une dame en robe blanche, sous une ombrelle mauve, suivie d'une jeune fille bleu-ciel, remontait lentement la rue, un livre de messe à la main. La dame s'arrêta, poussa du pied quelque chose, ôta son gant, se baissa, ramassa délicatement la lavette entre le pouce et l'index, la secoua pour faire tomber le sable. Elle se tourna vers sa fille, comme pour lui donner une leçon et lui montrer, sur un exemple bien choisi, jusqu'où peut aller le gaspillage des domestiques.

— Elle est, dit-elle, encore bien bonne.

A ce trait, Lucie reconnut sans hésitation la patronne de Thérèse, Mme Gomez. C'était Mme Gomez, en effet, qui franchit majestueusement le seuil de sa maison, l'ombrelle d'une main, sa lavette de l'autre.

Vers trois heures, comme Lucie et les deux vieux se morfondaient dans l'ennui du dimanche, on sonna. Lucie alla ouvrir. C'était Thérèse. Elles se regardèrent d'abord sans rien dire, avec une sorte de timidité, comme si elles eussent craint de ne pas retrouver, de niveau et au rez-de-chaussée, leurs impressions de plein ciel. Lucie, en effet, de près paraissait moins fine, et Thérèse plus enfant encore, avec sa robe trop courte. Dès le premier regard, Lucie fut certaine qu'elle s'était vantée, par une espèce de bravade impudente et naïve, en parlant de Joseph et de ses offres de service; la visible innocence du corps et presque de la pensée, malgré les enseignements immondes qu'inflige la misère, rayonnait dans cette enfant. Elles se donnèrent la main.

— Qui est là? cria le père Raimon.

Lucie répondit avec une intraduisible fierté :

— C'est pour moi!

Ce qui ne laissa pas d'inquiéter d'abord Mme Raimon, qui craignait un retour offensif du passé. Mais quand elle vit que c'était Thérèse, elle se rassura.

— Avez une bonne idée, dit-elle gentiment. Lui ferez une petite visite. Sera bien aise de causer un peu.

Thérèse dit :

— Je peux voir la petite?... — en regardant Lucie, avec la crainte vague que sa demande pût paraître indiscrete.

— Viens.

— Se fait bien belle, profite tous les jours, affirma la mère Raimon.

Elles traversèrent l'étroite salle à manger carrelée de rouge, presque fraîche à force de propreté, toute baignée d'ombre à l'abri de ses volets fermés. Gabrielle dormait près de son garde du corps. Thérèse se pencha.

— Qu'elle est jolie ! dit-elle. Quelles jolies petites mains ! Comme elle est tranquille !

— Est bien gentille quand veut dormir, aprouva la mère Raimon.

— Tu la trouves jolie ?

— Je comprends !

Lucie rougit de plaisir. Jusqu'ici, tous ceux qui lui avaient parlé de sa petite en parlaient avec une commisération à peine déguisée : un fardeau, qu'elle avait raison d'accepter, mais enfin un fardeau. Thérèse admirait, enviait presque, et d'un mot lui faisait confusément sentir ce qu'a de précieux un petit enfant, fût-il nu comme le Jésus des

crèches, fût-il pour sa mère le plus cruel souci.

Thérèse inclinée, les mains aux genoux, contemplait avec une curiosité passionnée le pur petit visage détendu par le repos, les poings minuscules fermés et ramenés sous le menton.

— Je voudrais la voir quand elle est réveillée, reprit-elle. De quelle couleur sont ses yeux?

— Noirs.

Thérèse regarda les yeux verts de Lucie... L'image du père passa entre elles avec précision, un peu gênante.

— A quel âge est-ce que ça marche, un petit bébé? demanda-t-elle.

— Avons le temps, dit la mère Raimon. Notre aîné...

Elle se lança dans l'indication des âges auxquels ses quatre enfants avaient marché, cinquante-deux, quarante-huit, quarante-cinq et trente-neuf ans plus tôt. Personne n'écoutait.

— Viens voir ma chambre, dit Lucie.

Elles grimpèrent, sûres que Mme Raimon ne les suivrait pas. Les deux vieux les virent disparaître avec regret.

— Elles auraient bien pu nous tenir compagnie! grommela le père Raimon.

— Aiment mieux la jeunesse, dit sa femme avec indulgence, avons été comme elles.

Mais ces mots-là, ni pour elle, ni pour lui,

n'éveillaient plus rien d'un passé aboli. Elle lissa sur ses genoux, en le caressant de la main, son tablier de lustrine, il reprit sa pipe; elle s'appuya sur le dossier de sa chaise. A côté de l'enfant qui dormait ils continuèrent tous les deux ce demi-sommeil des très vieux pour qui la mort est peut-être un réveil.

Cependant Thérèse et Lucie, assises l'une à côté de l'autre sur le lit, faute de chaises, poussaient plus avant la connaissance et l'amitié. Elles ne se faisaient pas ce qu'on appelle des confidences. De quoi eussent-elles parlé? Pour Thérèse, le passé n'existait pour ainsi dire pas. Les souvenirs d'enfance sont peu de chose pour l'enfant qui n'a pas eu autour de lui les conversations de la famille, ce vivant poème domestique, fiction et vérité, où revivent par les récits des aïeules et des mères les aventures et les bons mots du premier âge, la figure des morts trop tôt disparus, toute cette humble et riche tradition du foyer, nourriture première des âmes. A cette enfant sans mère, Lucie ne voulait pas parler de sa mère. Une pudeur délicate et forte l'empêchait aussi de faire appel à son expérience de femme. La naissance de Gabrielle, l'entrée dans la maison Raimon, la rencontre de Thérèse, marquaient d'ailleurs pour elle le début d'une vie entièrement neuve. Et puis le détachement total, la faculté

d'aller de l'avant sans porter l'écrasant fardeau du passé, c'est la faiblesse ou le privilège du misérable qui ne peut trouver que dans l'oubli la force de vivre, c'est-à-dire d'espérer. Dès le premier moment, leur amitié fut toute de projets et d'avenir.

Thérèse dit :

— Montrez-moi les affaires de la petite.

Lucie dénoua sur le lit le mouchoir à carreaux.

— Tout n'est pas là, dit-elle, il y en a au sale.

Thérèse prit l'une après l'autre les brassières, le petit bonnet de piqué, le fichu. Elle dit sérieusement :

— Ça ne peut pas rester comme ça. Il faut demander au père Raimon de clouer une planche au mur. On rangera tout dessus, bien repassé, avec un mouchoir pour couvrir.

Elle ajouta :

— Il faudra lui faire une petite robe.

— Avec quoi ?

— Quand on aura des sous.

— Tu sais coudre ?

— On s'apprendra.

Dans cette cellule plus que nue, ses regards qui mesuraient au mur la place de l'étagère, ses paroles d'enfant soigneuse faisaient naître le mirage d'un peu d'ordre et de bien-être, d'une humble layette amassée pièce à pièce. Aucune

parole d'encouragement direct n'aurait pu toucher Lucie davantage.

— Sous la planche, on pourra mettre des clous pour pendre vos jupes.

— Je n'en ai qu'une.

— Plus tard...

Thérèse dit en hésitant :

— J'ai déjà vingt-deux francs...

Lucie comprit parfaitement qu'elle les lui offrait.

— Achète-toi des souliers, dit-elle.

— Avant les pluies. On a le temps.

Elles se turent, mais les imaginations étaient lancées. Lucie reprit, achevant tout haut une pensée confuse :

— ... et puis, n'est-ce pas, si jamais on nous donnait quelque chose ?

— Ça peut arriver.

— On t'a déjà donné des choses ?

— Pas souvent.

Lucie regarda Thérèse, ou plutôt ses vêtements : reprisés, ravaudés, usés jusqu'à la corde, ils étaient propres.

— Sais-tu, dit-elle, on dirait que c'est toi l'aînée.

Thérèse rougit un peu, secoua la tête d'un geste charmant.

— L'âge n'y fait rien.

Elles finirent l'après-midi en bas, assises l'une à côté de l'autre sur la pierre du seuil, au bord du trottoir. Gabrielle, éveillée, vagissait sur les genoux de sa mère.

— Donnez-la-moi un peu, demanda Thérèse.

Lucie la lui mit entre les bras. La petite cessa de gémir.

— Tout de même, ce que c'est beau, un petit ! dit Thérèse. Elle se pencha doucement, embrassa le front duveteux.

— Petite princesse !

— Pauvresse, oui ! dit rudement Lucie. Thérèse la regarda avec une sorte de surprise et de reproche.

— Mais plus tard ?

Lucie ne répondit pas.

Le beau dimanche s'achevait dans une gaieté tranquille. La rue d'El-Biar, déserte en semaine, s'animait le dimanche parce que des promeneurs venus de la ville, qui connaissaient mal le faubourg, s'imaginaient d'en bas qu'elle aboutissait en pleine campagne. Ils montaient péniblement la côte, pensant gagner par le plus court les ombrages de Télémy, et ne trouvaient au bout qu'une grille et le ravin. Ils redescendaient plus ou moins déçus, exprimant surtout leur déception en termes plu ou moins vifs, suivant le tempérament ou l'éducation ; les souliers les plus blancs,

les robes les plus légères n'étaient pas toujours le partage des dames les mieux embouchées.

— Lucie, dit enfin la mère Raimon, ferez bien de rentrer. Va être l'heure de préparer le souper.

Thérèse et Lucie se levèrent docilement.

— Reviendrez dimanche prochain, continua Mme Raimon. Pourrez sortir avec la petite.

Lucie apprécia d'un coup d'œil ses savates, son caraco de pilou, sa jupe effrangée, auprès des belles toilettes qu'elle venait de voir passer.

— Pas comme on est, toujours ! fit-elle.

Thérèse lui jeta un regard admirable de confiance vaillante et gaie.

— Bientôt, dit-elle. Ça viendra !

IX

LE FLACON

Si vous rencontrez un jour, de par le monde, un des anciens habitants de la rue d'El-Biar, demandez-lui l'histoire du flacon. Au cas où vous n'en rencontreriez pas, trouvez ici cette histoire, d'une authenticité indiscutable, épisode par rapport à Lucie, mais hautement caractéristique des mœurs et coutumes du lieu.

Le lendemain matin, à la distribution de dix heures, le facteur sonna à la porte des Raimon. Lucie lavait les vitres. La mère Raimon alla ouvrir.

— Lucie Jingat, dit le facteur ; c'est bien chez vous ?

Mme Raimon répondit affirmativement.

— Recommandée, il faut signer.

Mme Raimon, intriguée, reçut le carnet et les instructions nécessaires.

— Ici, à droite, sous Mme Bertanchoux. Tenez, voilà l'objet.

Ce n'était pas une lettre, mais une petite boîte rectangulaire, à peine plus longue que le doigt, épaisse de trois ou quatre centimètres.

Mme Raimon rejoignit Lucie.

— Un paquet pour vous. Savez signer?

— Signer? un paquet? demanda Lucie stupéfaite. Qu'est-ce que ça peut être?

Le facteur s'impatiait :

— Si c'est pour demain, il faut le dire. On signe d'abord, on regarde après.

Lucie s'essuya les mains à son tablier de grosse toile, descendit de l'escabeau pendant que la mère Raimon courait chercher l'encrier; elle essaya la plume sur son ongle. Enfin elle réussit à tracer ses initiales, ne sachant pas mieux faire, alla rendre le carnet au facteur et revint à la salle à manger où le père et la mère Raimon, sans dissimuler leur curiosité et même un peu d'inquiétude, regardaient la boîte mystérieuse. Des histoires d'amants trahis, de bonbons empoisonnés, de colis explosifs, se racontaient de temps en temps dans le quartier.

Lucie déchiffra :

— Echantillon recommandé...

M. Raimon ajouta :

— Ça vient de Blida.

— De Blida! fit Lucie. Elle se rappelait la

phrase de Catherine : « On dit qu'il s'est mis coiffeur à Blida. »

— Connaissez quelqu'un à Blida? demanda la mère Raimon.

— Personne...

Alors, pour ne pas avoir l'air de se méfier ou de vouloir faire les choses en cachette, elle coupa les ficelles, fit sauter la cire, déplia le papier, ouvrit la petite boîte et en tira un minuscule flacon qui portait l'étiquette : « Lotion des Mauresques ». Un prospectus roulé autour du flacon offrait l'image d'une Mauresque dont la chevelure dénouée descendait jusqu'aux mollets. Lucie, gênée devant ce flacon évocateur, le tournait entre ses doigts.

— En voilà un cadeau! dit le père Raimon..

Mais Mme Raimon soudain se frappa le front.

— Comprends! comprends tout! me rappelle à présent! Vais vous dire... : Mme Gomez...

Lucie n'eut pas le temps de demander ce que Mme Gomez venait faire là-dedans, car Mme Gomez entra, à l'instant même; la porte sur la rue était restée entr'ouverte, elle n'avait pas eu besoin de sonner. Elle n'était plus en robe blanche et ombrelle mauve, comme la veille, mais en petit déshabillé du matin, les cheveux tournés par mèches dans des épingles à onduler qui rayonnaient autour de sa tête.

— Le facteur m'a dit qu'il venait de passer chez vous, commença-t-elle avec aisance : je viens chercher mon flacon.

Lucie ferma les doigts sur le flacon et répliqua :

— Il y avait mon nom sur l'adresse.

— Je sais bien, reprit Mme Gomez, puisque c'est moi qui l'ai commandé.

— Vais vous expliquer..., s'écria Mme Raimon, tandis que Mme Gomez, un quart de ton plus haut, affirmait :

— C'est pourtant bien facile à comprendre !

Au bout d'un quart d'heure, Lucie avait en effet compris. Voici : la *Dépêche algérienne* publiait depuis quatre mois des réclames pour la lotion capillaire des Mauresques, préparée par la pharmacie Scottiglio de Blida. La pharmacie Scottiglio offrait d'envoyer un échantillon gratis à toute personne qui lui en ferait la demande, accompagnée du coupon détaché du journal. Mme Gomez avait demandé des flacons échantillons au nom de tout le voisinage : les bonnes du capitaine, Mme Bertanchoux et sa femme de ménage arabe, les apprenties de la mère Schuster, les pensionnaires de Mme Poulard, toute la rue avait reçu des flacons. D'habitude, elle s'assurait d'avance le consentement de la destinataire, qui ne faisait ensuite aucune difficulté de lui remettre le flacon. Cette fois-ci, elle avait oublié de prévenir

ou jugé peut-être qu'on n'avait pas à se gêner avec Lucie. De là le malentendu.

— Avez-vous compris?

— Mais oui, dit Lucie; je n'aurais pas pensé à ça toute seule.

Mme Gomez sourit et confia à Mme Raimon :

— Ça fait le treizième.

— Mauvais nombre, dit Lucie. Vaut mieux que je le garde.

Mme Gomez sourit encore en haussant un peu les épaules, ce qui voulait dire que la jeunesse aime à plaisanter, et tendit la main. Mais Lucie fourra le flacon dans sa poche, remonta sur l'escabeau et se remit à frotter les vitres avec ardeur.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? dit sèchement Mme Gomez.

Lucie répondit :

— Pas du tout. Il y avait mon nom, tout le monde l'a vu. J'ai signé. Je ne connais que ça.

Mme Gomez pâlit. Elle commençait à comprendre que c'était sérieux.

— Si je n'avais pas écrit, il n'y aurait pas de flacon.

— Je ne vous ai pas demandé d'écrire, dit Lucie.

— On pourrait, fit Mme Gomez d'un ton aigre, on pourrait être plus complaisant quand les gens sont si bons pour vous.

Lucie tira le flacon de sa poche.

— Si c'est que Mme Raimon le demande, le voilà.

— Etes raisonnable, fit la mère Raimon avec soulagement, pourrons nous arranger.

— Mais si c'est pour vous le repasser, il n'y a rien de fait.

— J'ai mis deux sous sur la lettre, s'écria Mme Gomez hors d'elle, sans compter le papier et l'enveloppe.

Lucie jeta :

— Vous vous paierez sur la lavette.

— Quelle lavette? interrogea la mère Raimon.

— Demandez....

Mais Mme Gomez, subitement calmée, battait en retraite; tandis que Lucie, d'un air d'indifférence superbe, poursuivait le cours des besognes domestiques.

La porte franchie, Mme Gomez lança involontairement un coup d'œil du côté du jardin Bertanchoux. Mme Bertanchoux était à la balustrade, le regard si directement fixé sur la porte des Raimon que Mme Gomez ne put pas se dispenser de lui faire un signe de tête amical, auquel Mme Bertanchoux répondit par un geste d'appel. Mme Gomez traversa la rue par devoir et sans enthousiasme.

— Vous venez de faire une visite aux Raimon? interrogea Mme Bertanchoux, si on peut appeler interrogations ces préambules artificieux qui consistent à énoncer, sur un ton dubitatif, un fait impossible à nier.

— Ce sont de si bons voisins! répliqua Mme Gomez.

— Mme Raimon a fait œuvre pie en recueillant cette pauvre fille, reprit Mme Bertanchoux d'un ton pénétré. Espérons qu'elle leur en sera reconnaissante.

Mme Gomez l'espéra. Quoique avec ces filles-là...

— On ne sait jamais, vous avez raison, acheva Mme Bertanchoux.

Mme Gomez esquissait un « au revoir », espérant faiblement que Mme Bertanchoux n'aurait, contre toute vraisemblance, rien aperçu des scènes de la veille et du matin.

Mais Mme Bertanchoux continua :

— Elle a l'air assez bonne fille, du reste. Peut-être un peu gaspilleuse... On ne jette pas comme ça une lavette qui peut encore servir.

Les épingles à onduler de Mme Gomez branlèrent en manière d'approbation autour d'un visage rouge comme braise.

— J'ai peur aussi qu'elle n'aime trop les par-

fums... Ce n'est pas très bon signe, hé? Qu'en pensez-vous?

Mme Gomez rassembla toutes les forces que lui laissait la honte pour murmurer que ce n'était pas bon signe.

— Allons, au revoir, dit Mme Bertanchoux avec bonhomie, ce qui était sa façon d'indiquer à ses interlocuteurs ou à ses victimes que l'audience était levée et l'enquête provisoirement close. Mme Gomez remonta la rue d'un pas tranquille et même un peu traînant qui contrastait avec l'agitation de son âme.

— Pie-grièche! pensait-elle, espèce d'espionne! En voilà une rue où on ne peut seulement pas être chez soi! Autant coucher sur le boulevard!

Cependant la mère Raimon essayait de ramener Lucie à un sentiment plus juste des convenances.

— Auriez bien pu lui donner. Ne voulez pas vous en servir? N'allez pas vous parfumer? Est bon pour les dames!

— Vous appelez ça une dame? dit Lucie avec véhémence. Une dame qui ramasse dans la rue une lavette pleine de fumant qui a lavé de l'urine de chien! Une dame qui fait endurer la faim à se frotter toute la peau à l'odeur, si elle veut! la petite Thérèse! Quand elle a des sous, de quoi

Moi, je n'appelle pas ça une dame. Ce que j'appelle une dame, phu-u-u ! C'est bien autre chose que ça !

Mme Raimon ne trouva rien à répondre. Ce qui la déconcertait, devant ces brusques sorties de Lucie, c'est justement qu'elle ne trouvait rien à répondre. Après trois quarts de siècle d'acceptation docile de l'ordre établi, de respect des puissances, les révoltes de cette pauvre femme la laissaient surprise et désarmée.

Ainsi Lucie resta en possession de la lotion des Mauresques. Après déjeuner, comme elle était assise aux pieds du père Raimon, à sa place habituelle, berçant la petite sur ses genoux, elle tira le flacon de sa poche.

— Le bouchon est trop bien mis, je n'ai pas pu l'ouvrir, dit-elle.

M. Raimon offrit ses services. Il ouvrit avec lenteur les cinq lames de son canif, choisit la plus pointue, souleva le bouchon. Lucie suivait l'opération avec intérêt :

— Ça y est, dit-il ; ça n'était pas malin. Mazette, que ça sent bon !

Un mélange de géranium et de benjoin, noyés dans le relent fadasse d'une eau de Cologne à bon marché, s'échappait du flacon merveilleux.

— Ça sent trop fort, dit Lucie, rebouchez-le.

— On peut bien le sentir pour sa peine, répli-

qua le vieux pilote en étendant la main pour empêcher Lucie d'attraper le flacon. Il le passait d'une narine à l'autre, comme on promène des sels sous le nez d'une femme qui s'évanouit. Les larges narines velues, saturées de tabac, d'eau salée et de goudron, palpitaient de plaisir.

— Je vous taquine, hé? dit-il en regardant Lucie, d'un air d'écolier qui fait une niche.

Mais il la vit si pâle qu'il s'arrêta.

— Quel cœur sensible! dit-il. Ça tourne sur l'estomac?

Lucie fit signe que oui, posa Gabrielle, boucha le flacon, le mit dans sa poche et se leva. Elle monta d'un trait à la terrasse et se jeta sur son lit.

Oui, elle avait le cœur sensible; mais ça ne venait pas de l'estomac. Musique, poésie, romans, puissances évocatrices, que vous êtes peu de chose auprès d'un parfum! Était-ce celui-là exactement dont Gabriel arrosait sa chevelure? Peu importe... Lucie reprit le flacon, se frotta le creux de la main avec le bouchon, flaira ses paumes. L'odeur atténuée, moins brutale et plus pénétrante, la faisait frémir jusqu'aux larmes. Les premières rencontres de l'hiver, dans l'écurie sans feu, pendant que la mère Jingat mendiait au dehors; puis les nuits de printemps, après la mort de sa mère, ce court roman plus sensuel que tendre, tout se réveillait, tout revivait, moins pour le

regret que pour le désir. Et puis les longues après-midi hébétées, les soirées plus longues qu'elle avait passées à l'attendre, quand il ne revenait plus; d'autres couples, parfumés aussi, qui s'enfonçaient dans la nuit sans la voir, allant à leur tour vers les courtes joies; tout un monde trouble et violent qu'on oubliait presque, dans cette maison de vieux qui ont fini de vivre!

Où était-il? Que faisait-il? Reverrait-elle un jour ses cheveux noirs lustrés, ses yeux noirs de bellâtre? Prendrait-il encore cette main rugueuse dans sa main trop soignée de demi-oisif? Tendrait-il vers son visage et ses lèvres ses moustaches courtes sur une bouche humide et rouge? Était-ce lui qu'elle souhaitait revoir, ou seulement ce qu'il lui avait apporté? Elle éclata en sanglots. Mais tous les pleurs ne viennent pas de l'âme.

Le soleil baissait quand elle reprit une pleine conscience d'elle-même. Les deux vieux devaient la croire malade et respecter son repos. Elle était décoiffée, les vêtements en désordre sur son lit ravagé. Elle se redressa, rattacha ses mèches rousses, alla dans la chambre à lessive pour se mouiller la figure au robinet.

A ce moment, sur la terrasse Gomez, elle entendit des pas et un chant léger, fredonné à peine. Sûrement c'était Thérèse, contente de son beau dimanche, chantant leur amitié nouvelle, leurs

projets, son espérance. Lucie l'écouta. C'était le rossignol après l'orage. Aucun combat, au sens classique du mot, ne se livrait en elle : soulagée et rafraîchie elle passait seulement, avec ingénuité, d'un sentiment à l'autre.

Sans réfléchir davantage, elle jeta le flacon par-dessus le petit mur bas de la terrasse. Comme elle n'avait pas pris le temps de s'orienter, au lieu d'aller rejoindre dans le terrain vague les marmites percées, vieux bidons à pétrole, paniers crevés, nattes à moitié pourries, et le reste, ce qui eût été sa vraie place, il alla s'écraser dans le corridor d'entrée juste aux pieds de la mère Raimon, qui arrosait son basilic.

Elle poussa un cri, pensant qu'une pierre lui tombait sur la tête ; mais elle reconnut aussitôt le flacon, au fracas et à l'odeur. Elle eut peur, non du flacon désormais inoffensif, mais d'autre chose...

— Est complètement folle ! se dit-elle avec consternation.

Mais elle jugea mieux de garder pour elle cette opinion et de ne pas la communiquer à son père Raimon, crainte de l'inquiéter.

X

LES CHEMISES

Lucie ne sut jamais exactement d'où avait pu venir l'intérêt que la rue d'El-Biar, vers le milieu de la semaine suivante, parut prendre à son sort. Par quel miracle cette rue ultra-bourgeoise s'avisait-elle qu'il y avait là, faisant tache, une femme et un enfant en détresse et qu'on pourrait faire quelque chose pour eux ? Il est juste d'ajouter que, cette crise passée, chacun retourna à son indifférence ou à sa discrétion et laissa dans la suite des temps se dérouler le reste de l'histoire sans risquer une intervention déplacée.

Le jeudi matin la mère Raimon reçut pour le remettre à Lucie un paquet anonyme et collectif qui contenait quatre chemises, deux paires de bas, un jupon, une jupe noire, une robe de finette rayée pour Gabrielle et une paire de souliers. Rien de tout cela à sa taille, naturellement, sauf par chance les souliers ; mais comme le disait Mme Raimon :

— Pourrez l'arranger...

Il faut dire que Mme Raimon possédait moitié par don de nature, moitié par habitude des combinaisons et de l'ingéniosité domestiques, une tournure d'esprit très spéciale. Elle ne pouvait pas voir un jupon sans dire :

— Ferait une bonne camisole!

Ni une chemise sans déclarer :

— Sera très bien pour un jupon!

Les laissant d'ailleurs, la plupart du temps, à leur destination première, mais après s'être donné le plaisir de transformer et de multiplier en idée les objets offerts par une réalité toujours trop parcimonieuse. Il n'y a pas d'âme si positive qu'elle n'ait son grain de fantaisie : c'était le sien. Touché par la baguette magique, l'humble baluchon devenait tout un vestiaire.

— Avez de bons voisins. Voyez qu'ils sont bien gentils pour vous. Devez être reconnaissante, ajouta-t-elle.

Lucie profita de cette minute d'attendrissement pour demander la planche, comme Thérèse le lui avait conseillé. La mère Raimon lui abandonna sans difficulté le couvercle d'une vieille caisse, quatre pitons et six clous, et prêta le marteau. Mais le père Raimon était incapable de se hisser jusqu'au troisième et surtout de se tenir en équilibre

sans canne, les bras en l'air, pour enfoncer les clous.

— Thérèse m'aidera, dit Lucie.

En attendant, elle monta le tout dans sa chambre, répétant le long de l'escalier ces mots qu'elle n'avait jamais dits :

— C'est à moi !

Sur le lit, pièce à pièce, elle étala ses richesses. Les quatre chemises surtout l'encharmaient. Elles étaient presque neuves, de formes variées. Deux très simples, de cotonnade écrue, montées à fronces sur un poignet uni ; une autre de forme Empire, garnie d'un solide entre-deux en dentelle de fil ; la quatrième festonnée tout autour, de ce feston serré, bourré, consciencieux, où on reconnaît la façon des ouvriers de province, avec une guirlande de marguerites à jour. Lucie les caressa, les replia soigneusement dans les plis, les considéra d'un air pensif, surprise par les images qu'elles faisaient naître. Les chemises écrues représentaient, comme si un livre se fût ouvert devant elle, une paysanne en jupon, pieds nus dans ses sabots, un mioche sur le bras, les seins ballants, en train de donner à manger aux poules de la basse-cour. Autour de leur honnête tissu se groupaient les épisodes d'une existence campagnarde, Gabrielle grandissait, on habitait une ferme, on amassait sou à sou, mois par mois, ces pièces blanches qui de-

viennent des pièces jaunes et qui donnent à ceux qui les possèdent tant de satisfaction et de sécurité. La chemise brodée n'offrait rien de particulièrement suggestif, il est même probable que sa propriétaire n'y avait charitablement renoncé qu'à cause d'une ampleur excessive et d'une coupe surannée; mais avec cette broderie ne pouvaient s'accorder, dans l'idée de Lucie, qu'un corset rose, des bas fins terminés par des souliers blancs, une blouse transparente, un chapeau de paille, les mains douces d'une dame qui ne travaille pas. Deux déesses daignèrent se déranger pour montrer à Hercule les chemins divergents de la mollesse et de la vertu; deux chemises faisaient sentir fortement à une pauvre fille quelles possibilités s'offraient à elle et qu'il faudrait choisir, en pensée d'abord, puis en action.

Le soir même, après dîner, la vaisselle faite, Thérèse vint offrir ses services.

— Réveillerez la petite, objecta Mme Raimon. Ne verrez pas clair. Pourriez bien attendre dimanche.

Non, elles ne pouvaient pas attendre dimanche. Elles montèrent comme en escapade, le cœur battant. Pour que Gabrielle entendît moins les coups de marteau, Lucie sortit la corbeille au milieu de la terrasse.

— La lune va lui manger les yeux, dit Thérèse.

— Tu crois?

— On dit comme ça.

Alors, au moyen de quatre brins de fagot empruntés à la buanderie et d'une serviette, elles dressèrent sur la corbeille une espèce de tente.

— Elle est même mieux comme ça que dans la chambre, affirma Thérèse.

— On dirait un bateau sur l'eau, remarqua Lucie. Le fait est qu'au milieu de la terrasse blanche de lune, pareille à un lac de lumière, Gabrielle paraissait flotter comme un Moïse sur des eaux fantastiques; avec elle, Thérèse et Lucie glissaient sur un fleuve de rêve et de joie.

— Il faudrait tout de même s'y mettre?

— Allons-y!

Thérèse était adroite, la planche pas trop dure, la muraille se laissait faire. En moins d'un quart d'heure, grâce à la combinaison savante des pions et des clous, la planche fut fixée à la muraille, bien assez solide pour ce qu'elle avait à porter. Thérèse, en y déposant d'un geste soigneux les pièces de linge, comptait comme une bonne lingère :

— Quatre drapeaux, un sur elle, un au sale, ça fait bien les six. Où est la troisième brassière? Voilà vos deux paires de bas. Une, deux, trois,

quatre chemises. Elles ne sont pas pliées pareil. Ça ne peut pas faire la pile.

— Otes-en deux, dit Lucie.

Thérèse ne comprenait pas.

— Tu ne crois pas, dit Lucie, que je vais les garder toutes les quatre? Il y en a deux pour toi.

La petite la regarda.

— Pour moi? dit-elle. On ne les a pas données pour moi.

— On me les a données. Je t'en donne deux. Qui est-ce que ça regarde?

Pas une minute, dans la journée, Lucie ne s'était dit qu'elle donnerait deux chemises à Thérèse; cette pensée-là lui était venue à l'instant même; mais à présent elle sentait qu'il lui serait impossible de faire autrement. Thérèse murmura :

— Ce que vous êtes bonne!

— Ne dis pas de bêtises. Attends, on va choisir.

Les deux écrues, ça allait tout seul, chacune une. Mais les deux autres? Lucie voulut se montrer généreuse jusqu'au bout.

— Choisis, dit-elle.

— Choisissez vous-même.

— Non, c'est toi qu'il faut que tu choisisses.

— Ça m'est égal.

— Ça n'est pas vrai.

Thérèse n'osa pas protester. A elle aussi, la chemise brodée tirait l'œil; malgré toute sa discrétion,

tion d'enfant sage, elle n'avait pas le courage de « choisir » l'autre.

— Je suis sûre que tu aimes mieux celle-ci, reprit Lucie en montrant les marguerites.

— Oh! non!

— Je suis sûre que si.

— C'est vous qui l'aimez mieux. Gardez-la.

— Prends-la.

— Oh! non!

La discussion aurait pu s'éterniser. Lucie l'acheva résolument.

— On va tirer au sort.

— On n'est que nous deux, on ne peut pas.

— Si. Tu vas voir. Attends. Je pense un doigt. Si tu touches le doigt que j'ai pensé, tu prendras les marguerites. C'est comme au doigt mouillé, seulement je ne mouille pas parce que tu verrais. Tu as compris?

Thérèse fit signe que oui. Lucie se recueillit un moment, *pensa* l'annulaire, et tendit à Thérèse sa main droite, les doigts en éventail.

— Lequel?

Thérèse considéra les doigts écartés, partagée entre le désir de gagner et celui de laisser la belle chemise à son amie. Elle hésita, avança la main, la retira.

— Décide-toi!

Au hasard, sans choisir, Thérèse toucha l'an-

nulaire. Une hésitation d'un millièmè de seconde...

— Tu as gagné, dit Lucie, tu vois que j'avais raison. Et puis c'est mieux comme ça, va, vraiment ça vaut mieux.

Thérèse n'avait plus de mots pour remercier. Elle roula les deux chemises, les mit sous son bras.

— Tout de même, fit-elle, qui est-ce qui m'aurait dit ça il y a quinze jours?

— Il y a quinze jours! murmura Lucie. Seulement quinze jours!

Cette fois, elle ne se défendait plus contre l'impétueuse espérance.

Au bas de l'escalier, Thérèse tomba sur la mère Raimon.

— Avez fini votre affaire? Avez pu poser la planche?

— Madame Raimon, répondit Thérèse, Lucie est un ange. Regardez ce qu'elle m'a donné.

— Oh!... fit Mme Raimon.

Mais il était difficile de savoir si c'était un *oh!* d'approbation ou de surprise. Il lui fallut un bon moment pour ajouter :

— A bien fait, a très bien fait; est une bonne fille!

Quoique au fond cette libéralité de pauvresse lui parût vaguement choquante. Mais on a beau pratiquer avec zèle la charité bien ordonnée qu'im-

pose la loi du monde, on ne peut pas oublier toujours, tout à fait, qu'un Autre a béni la charité sans calcul des pauvres gens et leur divine imprévoyance.

XI

LE CORSAGE ROUGE

Ce que fut, dans les semaines qui suivirent, l'existence de ces deux enfants, leur effort pour s'élever du fond de la misère au niveau d'une pauvreté décente, entrevue comme un idéal; leurs projets, leurs calculs, les soirées de couture et les rêves des nuits, il faudrait pour le dire, il faut pour le comprendre, l'âme soigneuse et simple des ménagères, capables à la fois de marchander les tomates au centime près, et d'en aimer la couleur vernie; âprement économes, sensibles pourtant à la poésie des choses familières, pareilles à nos jardins potagers où voisinent les grands lis, élancés et purs comme une prière, et le chou prosaïque, ami du lard et du saindoux.

Thérèse, son ouvrage fini, venait presque chaque soir rejoindre Lucie. A cette heure-là Gabrielle dormait. Elles restaient dans la salle à manger, près des deux vieux, pour n'allumer qu'une

lampe. Comme presque toutes les filles pauvres, aux mains déformées par le gros ouvrage, elles cousaient très mal, surtout Lucie. L'adresse des doigts, le geste fin qui plie l'ourlet, les points perlés, les nœuds délicats sont une élégance comme toutes les élégances fille du loisir. Thérèse avait acheté, sur les vingt-deux francs, quelques mètres de shirting qui, dans ce temps-là, ne coûtait pas cher, et un peu de cette dentelle à deux sous que vendent les gitanes à la porte du marché : c'était son premier cadeau à Gabrielle, pour des chemises. Elle disait gravement :

— Il en faudrait une douzaine...

Ce mot de douzaine éveillait une idée confortable qui les faisait sourire. La mère Raimon, enchantée de voir sa sauvage Lucie s'attacher aux travaux qui disciplinent et moralisent, donnait des conseils :

— Devriez le savonner d'abord. Savonner, sans rincer : la mettez en savon, et puis la faites sécher. Sera bien plus doux à coudre.

Ce qui fut fait. Dans la pièce blanche étalée sur la table, elles voyaient découpées de petites chemises, et dans ces chemises une Gabrielle ronde et rose, assise, jouant, marchant... Mais ni l'une ni l'autre, pas même la mère Raimon, ne savait tailler. Une des bonnes du capitaine prêta en cachette, pour servir de modèle, une chemise de

Mlle Simone; la fine lingerie de linon, garnie de valenciennes, fut copiée en cotonnade grossière et dentelle mécanique. Mais on n'y regardait pas de si près.

La mère Raimon, un beau jour, entraînée et surprise de l'être par une contagion de générosité, retrouva sous le poivre une pelote de laine grise et entreprit de tricoter des bas pour Gabrielle. Ça n'allait pas tout seul. Les cinq aiguilles rouillées par une longue inaction, malgré le nettoyage au sable et au papier de verre, arrachaient la laine; les vieilles mains, les yeux plus vieux, laissaient échapper des mailles; enfin le poivre n'avait pas asphyxié toutes les mites, la laine mangée cédaît, les nœuds s'ajoutaient aux nœuds; de temps en temps un petit nuage de poivre, à un mouvement imprévu du peloton, faisait éternuer tout le monde, combiné avec la fumée du tabac; on riait. Le père Raimon, à cette heure-là, ne regardait plus la mer, sauf par les nuits de pleine lune. Il s'accoudait auprès des trois femmes, sur la toile cirée marron, chapeau en tête, pipe en main. On disait un mot, on se taisait, Lucie demandait le fil, Thérèse passait les ciseaux, Mme Raimon gémissait de sa vue basse et de ses doigts noueux, rappelant d'anciennes prouesses de tricoteuse :

— Autrefois, faisais un grand bas en deux jours!

Regardez, en passant dans la rue, ces lampes qui brillent derrière la vitre, sous leur abat-jour de carton; et dites-vous que chacune d'elles est ainsi un soleil qui éclaire un monde.

Si elles n'avaient travaillé que pour elles, Thérèse et Lucie y auraient mis probablement moins d'ardeur; mais la petite était ce but à la fois précis et désintéressé dont nous avons tous besoin pour soutenir notre effort. Phrase à phrase, avec des lacunes, des invraisemblances, laissant dans le vague plus d'une péripétie essentielle, se bâtissait dans leur esprit un roman très doux, dans lequel la petite tenait la première place. On aurait des sous. On aurait de la chance. On trouverait une place ensemble, à El-Achour ou ailleurs. Lucie ne connaissait absolument pas la banlieue d'Alger, n'ayant pris le tram qu'une fois jusqu'à la Colonne. Thérèse regrettait le tranquille petit village, perdu dans un pli des collines, où les narcisses jaunes en grappe odorante fleurissent dès janvier, entre les ceps tordus des vignes.

— Elle poussera comme un champignon.

Entre elles et le bonheur elles voyaient sans épouvante des mois de travail et d'épargne, abrégés par l'imagination, adoucis par l'amitié.

Presque tous les soirs, sous la table, Lucie passait à Thérèse un bon morceau de pain qu'elle emportait et dévorait pendant la nuit. La mère

Raimon trouvait que Lucie mangeait beaucoup de pain; mais elle tenait, quoique avare, pour ce fort principe du droit populaire : qu'on ne refuse pas le pain; elle aurait rougi de le lui reprocher. Si elle avait su que ce pain allait à Thérèse, c'eût été autre chose; mais ses mauvais yeux et le caraco flottant de Lucie favorisaient le recel et la fraude.

Lucie nourrissait Thérèse; Thérèse apaisait Lucie, sans paroles, par sa seule présence, sa gaieté sérieuse et son sourire. Le don divin d'embellir la vie n'appartient qu'à un petit nombre de créatures privilégiées; il n'a pas d'effet sur les âmes trop grossières. Mme Gomez n'y voyait rien; la mère Raimon, plus fine, et son mari n'y étaient pas entièrement insensibles. Peut-être Thérèse avait-elle ignoré cette puissance d'encourager et de consoler qui était en elle, jusqu'au jour où le sort l'avait mise en présence de Lucie; alors, ayant en qui s'épancher, son âme raisonnable et tendre s'était connue tout entière. Lucie l'avait bien dit : elle était l'aînée par l'autorité douce, par la sagesse, par sa façon de dire :

— Votre ourlet n'est guère droit...

Lucie aurait volontiers répondu qu'il était assez droit comme ça; mais Thérèse prenait les ciseaux, décousait, et Lucie recommençait, encouragée par l'éloge :

— A présent, il est tout à fait bien.

Près de Thérèse et par elle, Lucie se convertissait au respect des choses ménagères, maniant les assiettes avec plus de douceur, épargnant les blessures aux torchons. Même les radotages de la mère Raimon l'ennuyaient moins, quand elle se laissait aller à conter l'origine et l'histoire de son linge, de sa vaisselle ou de ses meubles. Dans les maisons très modestes, il n'y a guère d'objet qui n'ait ainsi sa chronique : héritage, cadeau imprévu, rêve longuement caressé, réalisé à force d'économie, aubaine ou conquête, de la marmite au matelas tout vit et tout pourrait parler. C'est le matin surtout que la mère Raimon aimait à dérouler l'épopée domestique, durant le loisir que lui laissait l'allumage du charbon de bois dans « le potager ». Depuis trois ans la colonne du gaz montait jusqu'au haut de la rue d'El-Biar, dans la maison Gomez et dans la villa du capitaine; mais Mme Raimon avait refusé le branchement, elle se méfiait des inventions nouvelles. Elle allumait encore son feu à l'espagnole, en agitant devant le trou du fourneau, pour faire courant d'air, un petit éventail rond de paille tressée. Pareil aux forces de la nature, qui sont des âmes, le charbon tantôt voulait, tantôt ne voulait pas prendre; Mme Raimon l'éventait avec la même constance que nos grand'mères, au fond des forêts.

soufflant jadis de toute leur haleine sur l'étincelle fragile du foyer presque éteint.

Tout ce qu'elle avait trouvé, les premiers jours, grotesque ou tyrannique, tout ce qui l'avait surprise ou exaspérée, se faisait pour Lucie habituel et presque doux, même l'astiquage des bouillottes. Avec les chemises qu'on lui avait données, avec celles que Thérèse venait de tailler pour la petite, peu à peu lui devenait sensible l'attrait de la vie régulière et bourgeoise, où l'on possède, où l'on ménage, où l'on économise. Ses pieds de pauvre, faits pour la grand route et les aventures, s'attachaient lentement aux carreaux rouges d'une cuisine bien lavée.

Du fond du Ravin, pourtant, par les nuits chaudes, d'autres appels que ceux de la sagesse auraient pu monter jusqu'à sa terrasse. Elle quittait vers neuf heures Thérèse qui allait dormir sur son canapé de paille tressée, et les deux vieux, résignés à cette demi-insomnie qui est le seul repos des très vieilles gens. Quand Gabrielle pleurait, elle l'endormait en lui donnant le sein et s'endormait contre elle. Mais si la petite était sage, elle ne se couchait pas tout de suite. Nuits d'Afrique, nuits populaires ! Nuits de faubourg, sous les étoiles éternelles, romances, phonographes, mandolines, gaieté de pauvres, amours brutales et tendres : tout cela chantait, chauffait et fumait.

dans cette grande cuve du Ravin, au bord de la mer brillante. Elle avait connu ces danses du soir, les pieds dans la poussière, le retour joyeux des petites boniches au logis paternel, les amoureux qui se disent longuement adieu sous les porches, les disputes, les raccommodements en plein air avec leurs commentaires, toute la vie triviale et forte dont le murmure, le souffle et le parfum remplissent les soirs d'été. Quelquefois elle soupirait, non pas tentée précisément, mais regrettant de ne pas pouvoir, pour une heure, aller s'asseoir au seuil d'une des plus misérables maisons de la rue de Mulhouse ou de la rue Valentin. D'en haut, les terrasses échelonnées formaient comme une espèce d'escalier gigantesque, que l'imagination ne pouvait s'empêcher de suivre et de descendre; mais pour gagner le Ravin par une voie moins aérienne, il aurait fallu passer devant la chambre des vieux, ouvrir deux portes, braver l'œil toujours ouvert de Mme Bertanchoux... Une série d'impossibilités tellement insurmontables que la pensée ne s'y arrêta même pas.

Le mois d'août s'acheva sans notables incidents. Lucie commençait à s'intéresser aux potins du quartier. La dame du capitaine venait de mettre une de ses bonnes à la porte et en cherchait une autre avec d'autant plus de hâte qu'elle attendait sous peu un troisième bébé. La belle-fille de la

mère Schuster s'était fait enlever par l'instituteur, qui lui payait le voyage de France, laissant son petit garçon en gage chez sa belle-mère. M. Bar-rail, l'ex-pharmacien, montait la rue d'un pas chaque jour plus pesant, exténué par le siroco et par un mal encore inconnu, qui partageait Mlle Gertrude entre la crainte de voir se dénouer une liaison vieille de trente années, et l'espérance de se trouver en bonne place sur le testament, etc.

Le 31 août, ponctuellement et non sans quelque solennité, Mme Raimon remit à Lucie trois douros.

— Si les gardez bien, affirma-t-elle, les autres viendront tout seuls.

Lucie remercia, vaguement gagnée par le respect de l'argent.

Le lendemain matin, la rue Michelet et les alentours du marché prirent à ses yeux un aspect nouveau. Jusque-là, elle n'avait jamais beaucoup regardé les boutiques. A présent qu'elle se savait trois douros bien à elle, dans une corne de mouchoir sous son traversin, elle était de ceux qui ont le droit de choisir. Aux abords du marché, comme sur les places d'Espagne et d'Italie, le petit peuple des revendeurs offrait sous la tente des cottonades, des corsages de confection, des chaussettes aux couleurs vives, des souliers, ni meilleurs, ni moins chers que ce qu'on vend dans les

magasins à devanture, mais moins intimidants pour les ménagères qui croient avoir tout gagné quand elles ont eu la liberté de marchander.

— Une blouse blanche?... Quitter ce caraco de pilou qui sentait la sueur? Oui; mais après elle n'aurait plus qu'un seul douro. Rapporter pour Gabrielle ce bonnet, ce manteau blanc, ces petits chaussons de piqué? Oui. Mais après elle n'aurait plus rien du tout. La mère Raimon devinait ses désirs et l'exhortait à la modération.

— Si pouvez passer tout le mois sans les dépenser, serez bien contente après. Aurez trente francs le mois prochain...

Ce qui, en somme, était exact.

Après déjeuner, Lucie rêvait encore à l'emploi de son argent, tout en lavant à grande eau le corridor d'entrée. On sonna. Elle se releva, ouvrit, et reconnut sans plaisir Mme Gomez. Mais Madame Gomez paraissait avoir oublié l'histoire du flacon. Elle portait sous le bras un paquet roulé dans un journal, et souriait.

— Ils sont dans la salle à manger, dit Lucie.

Mme Gomez accentua son sourire.

— C'est vous que je viens voir, dit-elle gracieusement.

— Ne marchez pas dans le mouillé, répliqua Lucie. Après, ça me fait des pieds dans ma salle à manger.

— Nous n'avons pas besoin d'aller dans la salle à manger, dit Mme Gomez. Attendez... Là nous serons très bien.

Elle posa le paquet sur la caisse retournée qui servait de banc, de table et d'estrade à pots de fleurs; elle dénoua la ficelle, ouvrit le papier, et en sortit un corsage de mousseline de laine écarlate.

— Voilà..., dit-elle.

Lucie était parfaitement sûre que Mme Gomez n'avait pas l'intention de lui faire un cadeau, mais elle ne comprenait pas encore.

— Il est joli, n'est-ce pas? interrogea Mme Gomez en épiaut sur le visage de Lucie l'effet produit par cette *muleta* d'un nouveau genre.

— C'est une jolie couleur, accorda Lucie.

— Et un beau tissu, on peut le dire. Essayez-vous les mains, tâtez. Du reste, ça ne tache pas à l'eau, c'est lavable. Mais si, tâtez, ça ne craint rien...

Mme Gomez saisit la blouse entre le pouce et l'index, des deux mains, l'éleva dans la lumière, la montrant à l'endroit, puis du côté des coutures.

— Les coutures sont bordées, c'est tout ce qu'il y a de mieux conditionné...

Elle le posa sur le papier, fit mine de l'envelopper, poussa un soupir.

— C'est dommage qu'il faille le faire teindre...

Nous venons de tomber en deuil : une tante de mon mari. Ça n'est pas le grand deuil ; mais je le connais, il ne voudra pas que je le porte comme ça. Si c'était une tante de mon côté, on s'arrangerait. Mais de son côté, il n'y a pas moyen. Je vais le faire teindre en noir. N'est-ce pas que c'est dommage ?

Lucie reconnut que c'était dommage, mais elle ne soupçonnait toujours pas où voulait en venir Mme Gomez.

— A moins, reprit lentement Mme Gomez, à moins que quelqu'un ne veuille me l'acheter comme il est. Il m'a coûté quinze francs. Vous trouvez que c'est cher ? Moi je dis que ce n'est pas cher quand on regarde la qualité et aussi la façon. C'est ça qu'il faut remarquer. Ce n'est pas comme ce qui sort des magasins. C'est tout fait à la maison par l'ouvrière. Quinze francs, ce n'était pas cher. Hé bien... je le laisserais à cinq. Pas à tout le monde, bien entendu. Quelqu'un à qui je voudrais rendre service...

Elle dit négligemment :

— Comme à vous, par exemple...

Mme Raimon, intriguée par le murmure d'une conversation dont elle ne distinguait pas les paroles, sortit de la salle à manger. Mme Gomez s'écria d'un ton jovial :

— Tout de suite ! Tout de suite ! Nous réglons une petite affaire, une affaire entre nous deux.

Mme Raimon vit tout de suite de quoi il s'agissait. La crainte de désobliger Mme Gomez en intervenant la réduisit au rôle de personnage muet ; elle dut se contenter de suivre, un peu gênée, les phases du marchandage.

— Qu'est-ce que j'en ferais ? dit Lucie.

— Ce que vous en feriez ! s'écria Mme Gomez. Avez-vous un corsage du dimanche ? Non... ? Vous en feriez un corsage du dimanche. Naturellement c'est bien trop beau pour aller au marché et le mettre tous les jours : le dimanche.

— Ça doit être large, dit Lucie.

— On va voir ça tout de suite, répliqua Mme Gomez avec empressement. Ça se mesure d'une épaule à l'autre. Tenez-vous droite... Voyez, c'est pareil, exactement pareil, on dirait que c'est fait pour vous.

— Il y a le devant.

— Le devant, c'est vague. On le tire comme on veut dans la jupe.

— Il faut que je voie, dit Lucie.

— Regardez...

Lucie mania le corsage, hésitante ; elle jeta un coup d'œil à Mme Raimon, pour demander conseil. Mme Raimon regardait ailleurs.

— Jamais je ne pourrai mettre un col agrafé comme ça, dit-elle enfin.

— Il n'y a qu'à le découdre. Avec une dentelle, ça fait collerette.

— Il faudrait en avoir, de la dentelle!

— Ecoutez, dit Mme Gomez, si c'est vous qui le prenez, je vous donnerai en plus un morceau de dentelle que j'ai et qui fera une jolie collerette.

— Avec la collerette... murmura Lucie...

La collerette achevait de la tenter.

— Au lieu d'acheter, reprit Mme Gomez, ces choses qui font envie dans les magasins et qu'on s'en repent le lendemain, vous avez là un corsage solide, qui vous fera plus de plaisir tous les jours.

Lucie prit le corsage. La porte vitrée de la salle à manger, sur fond sombre, faisait miroir. Elle éleva jusqu'à son visage l'étoffe rouge, pour voir l'effet. Ses cheveux roux, son teint hâlé, brillaient là dedans d'un éclat insolent. Elle sourit à son image.

— Ça fait tout de même mieux que du gris...

Mme Gomez la sentit conquise.

— Thérèse vous apportera ce soir la dentelle, si vous êtes décidée.

— Je vais le monter chez moi, je vous descendrai les cent sous.

— Ça ne presse pas.

En montant les premières marches de l'esca-

lier, Lucie entendit Mme Gomez dire à la mère Raimon :

— Elle fait une bonne affaire!

Mais elle n'entendit pas la réponse de Madame Raimon.

C'est ainsi que Lucie dépensa son premier douro.

XII

LA PROMENADE

— Maintenant, dit Thérèse, on pourrait peut-être aller se promener, un dimanche?

« Maintenant » voulait dire :

— Maintenant qu'on est un peu moins pauvres, un peu moins nues; maintenant qu'on a des chemises et que vous avez un corsage rouge...

— Où est-ce qu'on irait?

— Pouvez aller, dit la mère Raimon, au Télémy, à Laperlier, au palais du gouverneur...

Elles échangeaient ces propos le soir du dimanche 10 septembre, que Lucie et Thérèse venaient de passer comme d'ordinaire, moitié à la terrasse, moitié sur le seuil de la porte.

— Dimanche prochain? proposa Thérèse.

— Si tu veux.

— Il faudra penser à tout ce qu'on a besoin. Lucie dit :

— Gabrielle n'a pas de bonnet.

— On vous trouvera ça.

Deux soirs plus tard, en effet, Thérèse arrivait, un petit bonnet rose à la main.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas acheté, on me l'a donné.

— Qui ça ?

— Une dame du marché. Pour la petite, on n'a pas honte de demander un peu.

C'était un bonnet rose à trois pièces, d'une forme déjà démodée, garni de ruchés de mousseline et d'un ruban ultra-léger.

— Est bien joli, dit la mère Raimon. Mais trop chiffonné.

— Il devait être serré dans une boîte. Il va se défroisser à l'air.

Mais il fallut reconnaître, le jeudi, que le bonnet ne se défroissait pas à l'air et que les ruchés demeuraient tristement aplatis.

— N'avez qu'une chose à faire, déclara Madame Raimon, allez découdre toutes ces petites machines, les repasserez et les remettrez après.

— C'est trop difficile, dit Lucie.

Thérèse se sentait plus de courage.

— Mme Raimon nous aidera. N'est-ce pas, Madame Raimon ? Allons-y !

Les ruchés furent décousus. Une fois séparés du bonnet, une fois repassés surtout, ils étaient aériens, impalpables. Les doigts rugueux de Thé-

rèse s'accrochaient aux fils et faisaient grimacer la mousseline.

— Il faut des mains de savon pour coudre ça ! dit-elle en riant.

La mère Raimon énonça avec simplicité, comme un fait dont la constatation ne peut gêner ou surprendre personne :

— Sont des affaires de riches...

— Savoir si on lui mettra une chemise neuve ? demanda Thérèse.

Mais les chemises neuves, taillées « à l'avantage », étaient vraiment trop larges. Mme Raimon conseilla de coudre simplement une dentelle à une des chemises rapportées de l'hôpital.

— Pourquoi faire ? dit Lucie. Ça ne se verra pas.

Thérèse lui jeta un regard scandalisé.

— Qu'est-ce que ça fait ? Pour sortir, il faut tout se mettre au propre.

Le petit bonnet, reconstitué, avait été posé délicatement sur un des flambeaux de la cheminée qu'il orna jusqu'au dimanche ; la chemise garnie de sa dentelle, repassée, fut mise à l'abri dans un mouchoir.

Jamais jeune fille préparant son premier bal n'apporta à sa toilette une attention aussi émue que Thérèse et Lucie ce fameux dimanche. Prendre dans l'armoire bien garnie une chemise entre

d'autres chemises, une paire de bas entre d'autres paires de bas, ou mettre la chemise qu'on a préparée, vérifiée, repassée, la paire de bas ravaudée pour la circonstance, c'est aussi différent que de croquer du bout des dents, chez le pâtissier à la mode, des petits fours et des éclairs, ou manger d'un robuste appétit, à la fin de la journée de travail, le morceau de lard et l'oignon sur le pain du laboureur. En mettant pièce à pièce, sur son corps savonné de frais, la chemise empire, des bas sans trous et le corsage rouge, Lucie éprouvait des impressions neuves de bien-être et de respectabilité.

Gabrielle se laissa insérer sans protestations dans la chemise à dentelle et la robe de finette. Si les bas gris avaient été finis, on lui aurait laissé les jambes à l'air; mais les bas gris n'étaient pas finis; elles empaquetèrent la petite dans le maillet de laine qui ne dépassait pas trop sous la robe. Les difficultés commencèrent au bonnet. Gabrielle vivait tête nue. Ce premier sacrifice à la coquetterie lui parut odieux; le ruban rose, soie et coton, lui irritait le menton, les ruchés lui chatouillaient les oreilles. A partir du moment où elle eut le bonnet sur la tête, déposée au fond de la corbeille pendant que Lucie se chaussait, elle ne fit, comme on dit, qu'un cri. Thérèse était consternée.

— Eh bien! Ça va être gai!

Mme Raimon la rassura :

— Se calmera dehors, dit-elle. Etes bien prêtes? N'oubliez rien?

Thérèse et Lucie s'entre-regardèrent. Oui, elles étaient prêtes. Thérèse avait, et pour cause, sa robe de tous les jours, mais avec un tablier à fleurs mauves, cadeau de sa patronne d'El-Achour. Dans le corsage rouge à collerette blanche, les cheveux roux de Lucie faisaient un effet violent. Avec ça, la petite en bonnet rose dans sa robe de finette, et le maillot qui passe...

— Fait beaucoup de soleil, dit la mère Raimon, vais vous prêter une ombrelle.

L'ombrelle, qui ressemblait plutôt à un parapluie de campagne, compléta le tableau. Mais vraiment, à cette minute du départ, elles avaient toutes deux l'émouvante innocence des enfants qui s'ignorent, qui ne se sont jamais demandé s'ils étaient beaux ou laids, riches ou pauvres. Elles étaient contentes de sortir. L'éblouissant dimanche leur offrait ses joies comme aux autres.

La mère Raimon avait eu raison : aussitôt qu'elle sentit le balancement de la marche, Gabrielle se tut. Thérèse avait voulu la porter. Lucie tenait l'ombrelle et, dans un journal, du pain et des linges propres.

Il n'y avait pas encore, à cette heure-là, beaucoup de monde dehors; mais Mme Bertanchoux était à sa balustrade.

— Voilà un joli temps pour se promener, dit-elle en leur faisant signe d'approcher. Il y a longtemps que je n'ai pas vu la petite Gabrielle. Oh ! comme elle a grossi !

Thérèse, avec un orgueil de nourrice, s'arrêta. Gabrielle se mit à hurler.

— On voit, dit Mme Bertanchoux, que l'air est bon rue d'El-Biar, ça profite à la maman et au nourrisson.

— Mais qu'elle est méchante ! Veux-tu te taire ! faisait Thérèse en se balançant d'un pied sur l'autre.

— Quand elle sera plus grande, continua Madame Bertanchoux, il faudra me l'amener dans mon jardin. Vous prendrez garde seulement au petit bassin, c'est dangereux avec les enfants, mais on peut le couvrir, ou bien on leur défend de s'en approcher. Si vous êtes encore ici naturellement. Peut-être que vous n'êtes pas pour y rester longtemps ?... Quoi ? On ne s'entend pas... Qu'est-ce que vous dites ?... Oui... Bien sûr, je comprends, vous ne pouvez pas savoir...

Comme on change, tout de même, selon les circonstances ! Quand Lucie descendait au marché aux côtés de sa patronne, les boniments de Mme Bertanchoux lui étaient insupportables ; maintenant, libre comme une jeune dame qui promène son poupon, elle aurait sans déplaisir pro-

longé la conversation. Mais les cris suraigus de Gabrielle dominaient tout. Elles se remirent en marche. La petite se tut.

Sur le seuil de sa boutique, la mère Schuster, immobile et renfrognée, surveillait les jeux du petit bâtard. Le menuisier, à califourchon sur une chaise, avec l'air sombre des lendemains de bombe, n'attendait qu'un moment d'inattention de sa terrible épouse pour filer vers les cafés accueillants du Ravin. Thérèse et Lucie s'arrêtèrent; Gabrielle se remit à crier.

— Vous ne venez pas faire un tour avec nous, Madame Schuster? demanda poliment Thérèse.

La blanchisseuse, d'un seul geste, montra l'homme et l'enfant dont elle avait la garde.

— Tu crois qu'on est libre, avec ces engeances? fit-elle. Fais voir un peu la petite.

— Je ne sais pas ce qu'elle a, de crier comme ça, dit Lucie humiliée. D'ordinaire qu'elle est si sage!

— C'est le grand air, ça ne fait rien. Elle profite bien. Dis un peu, tu en as eu de la chance, le jour que tu es venue chez moi! On peut le dire!

Lucie acquiesça. Ce souvenir ne lui était pas particulièrement agréable.

La boutique de la mère Schuster faisait l'angle de la rue d'El-Biar et de la rue Daguerre. Lucie

se retourna : sur le seuil, la main protégeant les yeux, Mme Raimon les suivait encore du regard et leur adressa un signe amical ; Lucie répondit en agitant l'ombrelle, et puis elles tournèrent le coin.

Pourquoi va-t-on chercher si loin le dépaysement et la nouveauté ? Un mur franchi, un pli de terrain, le coin d'une rue, et les images familières s'effacent, l'âme s'allège, l'esprit vagabonde. Cinquante mètres plus loin, on deviendrait une autre, on mènerait une autre vie. Il n'y avait pas de boutiques rue d'El-Biar ; il y avait quelques boutiques rue Daguerre : l'épicerie mozabite du Moutchou Abdallah ; un peu plus loin, en contraste, l'épicerie ariégeoise de Mme Lacube. On coupait la rue du Quatorze-Juin, encore plus raide que la rue d'El-Biar, sous l'ombre mouvante de ses pins. On longeait le jardin en terrasse, dominant la rue, de l'institution Dumolleix, internat qui recueillait surtout pendant les vacances les laissés pour compte du bachot et des écoles d'agriculture. Du haut de la terrasse, deux ou trois compliments narquois tombèrent sur les promeneuses, sans les émouvoir. Elles traversèrent la rue Desfontaines, toute en petites villas élégantes, et gagnèrent le Télemly, c'est-à-dire cette longue promenade sinueuse et ombragée, à flanc de coteau, qui va des fortifications à Mustapha-Supérieur. La montée

fatiguait Thérèse. Dès qu'elles s'arrêtaient, ne fût-ce qu'un instant, Gabrielle poussait des clameurs sauvages; aussitôt qu'elles se remettaient en marche, la petite se taisait. Alors elles s'amusaient, pour voir, à la faire ainsi se taire ou crier, comme un joujou. Elles riaient aux larmes.

— Elle en a du vice! dit Lucie.

Thérèse répondit :

— Peut-être qu'on était comme ça... — sans se demander quels bras avaient pu bercer ses larmes d'orpheline.

Sur le Télémy, on rencontre du monde. Elles regardaient sans envie les familles élégantes et joyeuses et ne remarquèrent pas tout de suite les coups d'œil amusés que plus d'un passant jetait sur leur groupe haut en couleur. Quand elles s'en aperçurent, elles n'osèrent pas se le dire l'une à l'autre, chacune craignant d'affliger sa compagne. Seulement Lucie proposa :

— On va tourner à droite. On ira à Laperlier.

— Laperlier?...

— Tu vas voir.

Thérèse suivit de confiance.

La propriété Laperlier, depuis peu ouverte au public et morcelée par une entreprise de lotissements populaires, était à cette époque-là une des images inoubliables des environs immédiats d'Alger. Ç'avait été, c'était la veille encore un parc

immense au revers de la colline, d'El-Biar au Télemly, avec de larges allées sinueuses, de l'herbe, des quinconces de mûriers, ailleurs des pins, des eucalyptus, des lianes, tout le mystère, toute la splendeur aussi des parcs africains. Il appartenait à une femme qui venait d'y achever sa vie. Il y a ainsi autour d'Alger comme autour de Florence des jardins admirables, où ceux qui ont beaucoup vécu, voyagé, regretté, trouvent assez de paix pour mourir, assez de ciel pour rêver. Madame Laperlier avait obtenu de ne pas quitter, même après sa mort, ce parc dessiné pour elle. Sa tombe doit y être encore, enfouie sous la verdure, protégée par une chaîne de fer. Seulement l'héritier ou les héritiers s'étaient empressés de vendre; personne ne se présentant pour acheter l'ensemble, ils avaient *loti*, comme à Garches ou à Meudon. Des maisonnettes de torchis, badigeonnées de chaux, poussaient là dedans comme des champignons, chacune entourée de son rectangle de terrain, ne gardant qu'un arbre ou deux pour faire de l'ombre. Rien ne donnait l'idée du mystère profané, de la grandeur déchue comme ce parc morcelé où subsistaient, ainsi que sur un vieux visage, des traces de la beauté ancienne. Mais la beauté qui s'efface sur un visage est une beauté jeune que détruisent les années; tandis que la grâce de ce vieux parc aux arbres centenaires était

impudemment chassée par des bâtisses trop blanches, des badigeons clairs, des vitres de couleur, tout l'éclat vulgaire et fort des civilisations battant neuf. On y voyait par tronçons les restes d'un grand escalier de pierre dont les marches croulaient un peu plus chaque année; une prairie plantée de mûriers, d'un calme élyséen; sa beauté suprême était, au printemps, des arbres de Judée gigantesques, qui, du jour au lendemain, se couvraient de fleurs rougeâtres; le long des haies abandonnées, on cueillait encore quelques roses.

Parmi ceux qui s'étaient empressés d'acquérir, souvent à crédit, les lambeaux du parc Laperlier, il ne se rencontrait guère de bourgeois : c'étaient presque tous des Espagnols, ouvriers du port, camionneurs, marchands de charbon ou d'oranges, qui voyaient là un placement heureux de leurs économies. La plupart bâtissaient eux-mêmes, sans architecte, avec les méthodes rudimentaires du Sud : une fois le terrain à peu près nivelé, sans fondations, le premier maçon venu est capable de cimenter quatre murs que le soleil sèche vite. Le dimanche, on vient en famille travailler à la maison et au jardin. On déjeune « chez soi », en plein air, imaginant le jour où le toit sera posé et le potager productif. Ce jour vient : on emménage pièce à pièce, en plusieurs dimanches, sur une charrette à bras. La femme contemple avec

amour, l'homme avec fierté, ces murs nus et ce sol dallé qui seront leur royaume; les mioches font une première connaissance, prudente ou cordiale, avec les mioches des jardins voisins; et ceux qui aiment de l'humanité son travail, son effort et sa sève, n'osent plus regretter qu'un vieux parc plein d'ombre ait été livré aux pauvres et aux enfants.

Thérèse et Lucie n'avaient pas fait deux cents mètres sur le chemin Laperlier qu'elles s'y sentirent chez elles. Elles regardaient, dans les jardins sans clôture, les ébats des enfants, des lapins et des poules. Bien que ce fût dimanche, plus d'une femme lavait au bassin ou étendait le linge humide; les hommes en bras de chemise arrosaient à pleins seaux la terre grise et calcinée. Par les portes entr'ouvertes, à peine voilées d'un rideau de serpillière, par les fenêtres aux vitres nues apparaissaient des mobiliers de bois blanc et des batteries de cuisine en fer étamé. Elles entendaient une guitare.

— On pourrait s'asseoir? dit Lucie.

Mais en septembre, on ne peut pas s'asseoir sur l'herbe, vu qu'il n'y a pas d'herbe. Elles cherchaient un arbre coupé, une grosse pierre, n'importe quoi.

— Sur les marches de l'escalier!

Elles grimpèrent pour trouver un peu d'ombre,

escaladant les marches croulées. Lucie déplia le journal qui enveloppait le goûter, l'étendit, elles s'assirent dessus afin de ne pas salir leurs jupes. Elles partagèrent le pain, tandis que Gabrielle se nourrissait aussi. Elles ne disaient presque rien, elles n'avaient pas besoin de parler. Une paix merveilleuse, mêlée à la fatigue, remplissait leur silence. C'est si bon d'être au milieu de gens avec qui on ne sent pas la honte d'être pauvre, parce qu'ils ne sont guère plus riches que vous; de voir que des petits peuvent courir sans culotte et des femmes sans souliers; de penser que si on demandait un verre d'eau, peut-être un morceau de pain, ces gens-là ne vous regarderaient pas de travers!

Thérèse dit :

— Je n'étais jamais venue par ici. C'est joli.
Lucie répondit :

— Je n'y étais venue qu'une fois. Ça a déjà bien changé. Il y a des maisons nouvelles tous les jours. Quand était-ce donc?...

C'était avec Gabriel, une après-midi où elle s'était laissé entraîner et où elle avait eu si peur de rencontrer sa mère. Mais le souvenir même n'avait pas prise, en ce moment, sur l'espèce de béatitude heureuse qui l'engourdissait.

— Vos yeux se ferment, dit Thérèse.

Lucie bâillait irrésistiblement.

— C'est souvent comme ça quand je lui donne à téter.

— Vous devriez dormir un peu.

— Penses-tu!

— Essayez.

Cinq minutes plus tard, Lucie dormait, la tête sur l'épaule de son amie, sa fille sur les genoux. Thérèse gardait une immobilité religieuse, malgré une crampe dans le bras gauche et des « fourmis » au pied. Peu de gens remarquaient, personne n'eût raillé, ces femmes assises dans la pousière. Sur la mère et sur l'enfant, l'enfant sans mère veillait, heureuse d'aimer.

Lucie n'ouvrit les yeux qu'au bout d'un long moment.

— Je crois tout de même que j'ai dormi, dit-elle.

Thérèse se mit à rire.

— On dirait!

— J'ai dû te fatiguer.

— Pas du tout.

— Quelle heure peut-il être?

— On demandera.

Elles se levèrent, secouèrent leurs jupes, rouvrirent l'ombrelle, puis la refermèrent pour s'en servir comme d'alpenstock dans la descente périlleuse de l'escalier. Avant d'être en bas, elles

entendirent sonner cinq heures à un coucou, dans une maison particulièrement somptueuse.

— Déjà cinq heures ! dit Lucie. J'ai bien promis qu'on serait rentré à six.

— On n'est pas en retard ? On a le temps ?

— Largement.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas ?... — Thérèse hésitait.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas revenir par un autre chemin ?

Lucie comprit qu'elle voulait éviter le Télémy trop élégant.

— Il y a la rue Michelet. On y est assez vite en passant devant le jardin du Musée.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout.

Elles avaient gagné sans encombre le point où le Télémy rencontre la rue Michelet, au-dessus du Palais d'Été, quand elles se heurtèrent littéralement à une bande de grands garçons, en rang deux par deux. C'étaient les élèves de l'institution Dumolleix, déjà nommée. Plusieurs de ces jeunes gens, trois heures plus tôt, avaient remarqué au passage les cheveux jaunes et la blouse écarlate, et probablement les avaient signalés aux camarades ; car ceux-ci interpellèrent Lucie comme une vieille connaissance. S'ils s'étaient contentés de la traiter d'omelette à la sauce tomate, la plaisante-

rie est trop classique pour qu'on s'en fâche; mais deux ou trois apostrophes eurent vite convaincu Lucie qu'ils savaient son histoire et que, n'ignorant rien de son passé, ils ne demandaient qu'à s'intéresser à son avenir. Lucie était au supplice. L'intervention de M. Dumolleix en personne la délivra.

La scène n'avait pas duré deux minutes; mais elle suffit à attirer l'attention des passants sur Lucie et l'attention de Lucie sur elle-même. Les regards qui les avaient gênées au Télemly, mais plus insistants et plus moqueurs, les accompagnèrent pendant une centaine de pas. Lucie eut brusquement l'impression d'être nue en pleine foule, comme dans ces rêves déconcertants où on se promène en chemise sur un boulevard fréquenté qui n'offre pas un abri. Le corsage rouge, le bonnet rose, le tablier de Thérèse lui apparurent tout à coup sous leur aspect de travestissement minable et ridicule. L'étourderie de quelques imbéciles dissipait le rêve heureux qu'elle venait de vivre.

Thérèse, sans la comprendre entièrement, devinait son inquiétude.

— Est-ce qu'on est bientôt arrivé?

— Non...

Elles pressèrent le pas, bousculant, bousculées. Malgré elles, la comparaison se faisait maintenant entre les belles jeunes femmes parées, non-

chalantes, au bras d'un époux, et leur trio d'abandonnées; entre les fins souliers de toile blanche, que ne marque pas la poussière, et leurs savates devenues couleur de terre; et surtout, oh! surtout, entre ces voitures d'enfants, mousseline et dentelle, où se dresse comme un petit prince un bébé tout de blanc vêtu, et la poupée un peu grotesque, entre son bonnet rose et son maillot de laine, qu'elles avaient parée avec tant d'amour, n'ayant d'ailleurs rien de plus beau à lui mettre.

Le boulevard Bon-Accueil, plus solitaire, adoucissait un peu cette impression. Elles se retrouvèrent avec soulagement devant la pente familière de la rue d'El-Biar. La mère Raimon les attendait sur le seuil.

— Etes contentes? Vous êtes bien promenées?

Elles ne savaient guère que répondre. Elles rentraient avec quelque chose de plus et quelque chose de moins, amusées et humiliées, éprouvant comme le sage, mais incapables de le démêler, plus encore de l'exprimer, ce malaise des foules qui rejette le moine à sa cellule, la femme à son foyer, voire le prisonnier à sa prison; sentant vaguement aussi qu'elles venaient d'atteindre un de ces sommets de douceur et de paix après lesquels on ne peut que descendre.

— Recommencerez dimanche prochain! dit Mme Raimon.

Thérèse regarda Lucie, Lucie regarda Thérèse. Elles se comprenaient mieux que des sœurs.

— On verra, dit Lucie. Maintenant, on va se déshabiller.

XIII

CATHERINE REPARAÎT

Quand s'est apaisé le fracas du jour et que la nuit règne dans le ciel, l'autre vie commence. La terre se repose d'avoir porté sur son dos les durs camions, le charroi bruyant de la vie civilisée. L'air nocturne nettoie les fumées et les poussières; les ténèbres lui rendent cette fraîcheur éternelle que chaque matin les hommes ravis retrouvent sur son vieux visage. Et eux, ses fils, sages et fous, échappant au joug des habitudes et des affaires, reprennent, avant de l'enfouir dans le sommeil, leur vraie personne, que la lumière fait évanouir comme une ombre. La grimace sociale s'efface des visages; on pleure, on aime, on souffre en liberté. Mais pendant la nuit aussi l'humble peuple des mères, penchées sur les berceaux, endort, nourrit, apaise les tout petits qui ne savent pas se plier à la loi du repos. La rêverie, le plaisir ou l'amour habitent d'autres toits; pendant ces nuits, pour

d'autres brillantes ou screines, une mère écoute en retenant son souffle le souffle inégal de l'enfant qui va s'éveiller, tressaille aux cris perçants qui s'élèvent dans le silence, berce sur son cœur l'enfant qui lui prend son lait et lui vole son repos, ferme les yeux à l'aube et les rouvre au plein jour, pâle de n'avoir pas dormi.

Alors c'est le jour qui paraît un songe. On s'étonne de voir les autres si facilement aller, venir, prendre au sérieux le travail, la cuisine, la propreté; puisque le jour n'est qu'un instant qui mène à la nuit et que seul compte, pendant la nuit, entre la nourrice épuisée et l'enfant ennemi, le drame de la fatigue et du sommeil : dormirai-je? ne dormirai-je pas? Combien de fois m'éveillera-t-il?

Mme Raimon appelait Lucie à six heures. Six heures, c'est presque tard pour les vieilles gens au sommeil léger, que le matin délivre; mais souvent Lucie venait à peine de se rendormir, de ce plein sommeil du matin — celui, disaient les anciens, que visitent les plus beaux songes et les plus véridiques. C'est à cette heure-là aussi que la petite dormait le mieux. Lucie se glissait hors du lit et descendait « sur ses bas », les espadrilles à la main, pour ne pas faire de bruit, chaude encore de la nuit, point lavée, ce que Mme Raimon n'aimait guère, exhalant par tous ses pores

la jeunesse animale, la paresse, le besoin de repos et de joie. Dans les premières semaines de son existence, Gabrielle avait été pourtant assez sage ; mais quelques jours après le fameux dimanche, son caractère parut devenir moins accommodant. La mère Raimon n'hésitait pas à affirmer que les dents, chez les enfants précoces, peuvent, dès le second mois, gonfler et irriter les gencives ; Thérèse insinuait qu'elle avait pris goût à la promenade. Le siroco de septembre, les nuits torrides, les petits boutons en grains de mil qui couvraient son corps trop peu lavé auraient suffi et au delà à expliquer l'irritabilité de la pauvre mioche. Et puis, il est bien vrai aussi que les petits ont ce que les bonnes femmes appellent des « passes », passes de sagesse ou de méchanceté, de bon sommeil ou d'insomnie, de propreté ou du contraire. Ça vient sans qu'on sache pourquoi et disparaît de même. Nous reconnâtrions du reste, si nous osions être sincères, que nous sommes comme eux, et qu'en nous passent à chaque instant, tièdes et troubles, pour notre tourment ou notre joie, des courants venus d'ailleurs. C'était une mauvaise passe.

Un matin de la fin de septembre, Lucie revenait seule du marché. Mme Raimon lui donnait quelquefois cette marque de confiance, justifiée. Lucie n'aimait pas marchander et elle aurait pu

gagner trois ou quatre sous sur l'ensemble; mais elle comptait scrupuleusement le prix coûtant et n'aurait pas mis un centime dans sa poche. Elle remontait lentement le boulevard Bon-Accueil quand elle vit surgir devant elle la silhouette cocasse et boitillante de Catherine. Ce fut un effet de cauchemar : elle la crut sortie de terre.

— Je t'avais vue venir, dit Catherine. Je me suis mise à l'ombre derrière un arbre. Toi qui es du quartier, à présent, tu ne pourrais pas me dire où c'est, une Mme Duret?

La vue de Catherine éveillait tant de souvenirs pénibles que Lucie dut faire un effort pour répondre :

— Je ne connais pas ce nom-là, dit-elle.

— Tu ne connais peut-être pas le nom, mais tu dois connaître la personne. On m'a dit : « Rue d'El-Biar, en haut. La dame d'un capitaine? Elle attend un bébé? »

— Ils s'appellent Duret? dit Lucie. Je ne savais pas leur nom. Bien sûr que je les connais. On demeure presque en face.

— Tu vois bien!

— Si c'est une commission, je peux vous la faire.

— Il faut que je voie cette dame.

Lucie n'interrogeait pas. Catherine continua :

— Pour une place. Sais-tu si on est bien, chez eux?

— Pour vous?

— Probable.

— Je croyais que vous étiez rue Michelet?

— Ils m'ont fait des histoires.

Lucie n'était pas portée à la gaieté. Pourtant elle pensa : « Jules est en voyage... » Et comme Catherine prononça juste au même moment :

— Jules est en voyage... — elle ne put s'empêcher de rire.

— Pourquoi ris-tu? dit Catherine, vexée.

— Je ne ris pas. Non, je ne sais pas comment c'est chez eux. On ne se cause guère avec les domestiques.

— Il doit y avoir une ordonnance?

— Il s'appelle Joseph.

— Joseph?... fit Catherine. Tu dis : Joseph? Alors, attends, c'est peut-être..

Mais une petite moitié du calendrier aurait pu éveiller en elle des souvenirs et des peut-être.

— Si on était voisines, reprit-elle, hein, crois-tu, c'est ça qui serait gentil!

Lucie dit mollement :

— Très gentil... — sans pouvoir se défendre, depuis la minute où elle avait aperçu Catherine, du sentiment fort et confus de la menace et du danger.

— Tu sais, continua Catherine, on a beau ne pas se rencontrer, j'avais tout de même de tes nouvelles, par les uns, par les autres. Je pensais à toi. Tu es bien, dans cette place?

— Ils sont gentils.

— Ça se voit. Tu as meilleure mine. La petite vient bien?

— Tout à fait. Seulement elle est méchante ces temps-ci.

— C'est le siroco. Ça ira mieux aux pluies.

— Ça se peut bien.

Elles allaient tourner le coin du boulevard. Catherine saisit Lucie par le bras, comme quelqu'un qui se décide tout à coup.

— Attends, dit-elle, pendant qu'on est encore derrière ce mur... J'ai quelque chose à te donner. Tu as une poche? Bon.

De cette même poche d'où elle avait, deux mois plus tôt, extrait la clef de son garni, Catherine tira un petit rouleau de papier de journal, serré et lié par une ficelle.

— J'ai mis ça de côté pour toi, dit-elle, et puis je ne te rencontrais jamais. J'aurais voulu t'expliquer... je n'ai pas le temps. Et puis si je ne veux pas de cette dame, après on ne sait plus quand on se retrouvera. Alors il vaut mieux que je te le donne maintenant. Regarde-le quand tu seras toute seule, hé? *toute seule...*

Lucie se mit à trembler. Elle s'appuya sur la balustrade.

— Du mauvais?

— Mon Dieu!... fit Catherine avec une moue qui signifiait qu'en certaines matières tout est affaire d'appréciation.

On était au jeudi matin. Pendant la journée entière et les deux jours qui suivirent, Lucie réalisa dans toute sa force l'idée de l'esclavage. Ce rouleau de papier dans sa poche lui battait les jambes; mais l'impossibilité de s'isoler était pour elle aussi absolue que dans les familles où l'honnête habitude de la confiance, l'absence de verrous, les portes qu'on ouvre sans frapper font du moindre secret une torture. La porte de sa cellule ne fermait pas à clef; Mme Raimon pouvait monter d'une minute à l'autre : d'autant que les souvenirs de l'école primaire n'avaient pas laissé Lucie très forte sur la lecture à première vue, et qu'on ne parcourt pas un journal, quand on ne sait même pas ce qu'on y cherche, d'un simple coup d'œil. Elle recevait Thérèse, à la veillée, devant les vieux, sans pouvoir lui parler tête à tête; ensuite, par ces nuits de pleine lune, elle montait se coucher sans lumière.

Ce jeudi soir, Thérèse lut clairement l'angoisse sur son visage, et essaya une question :

— Vous êtes fatiguée?

— Dort mal, à cause de la petite, expliqua la mère Raimon.

Lucie dit :

— Ça doit être ça!.. — d'un ton si ironique, si amer, que Thérèse, sous la table, lui toucha le genou d'un geste de pitié.

A la porte seulement, en la reconduisant, Lucie put glisser :

— Je tâcherai de te dire ça demain...

Vingt-quatre heures encore d'inquiétude et d'attente... Le vendredi soir, Lucie fourra le petit rouleau dans la main de Thérèse stupéfaite.

— Lis ça quand tu seras toute seule. Tu me diras ce qu'il y a dessus.

Le samedi soir, Lucie interrogea Thérèse d'un regard; d'un regard, Thérèse répondit qu'elle n'avait rien trouvé d'intéressant. Elles se dirent :

— A demain!

Le lendemain dimanche, Lucie prétextait la fatigue pour ne pas sortir. Elles montèrent ensemble à la terrasse. Cette heure leur appartenait. Lucie put alors expliquer à Thérèse dans quelles circonstances Catherine lui avait remis cette moitié de journal. Elle pressentait un malheur. Elle n'en savait pas plus long.

— Je vais tout vous montrer, dit Thérèse. Nous verrons bien.

Elle se mit à lire à demi-voix. Lucie suivait

du doigt. Elles déchiffrèrent ainsi deux colonnes de *Dépêche algérienne* : Une élection à la Société de géographie. Les thés de l'Hôtel Saint-Georges. Carnet mondain. Bienfaisance. Mme Suzanne, couturière-modiste, revient de France, etc... Non, ce n'était pas ça.

— Aux annonces, peut-être, dit Lucie ; à la page des réclames ?

La page des réclames était bien garnie. Elles n'en passèrent pas une : appartements meublés, vente de sapindus, dames qui cherchent un emploi chez monsieur seul, remèdes infailibles, sans oublier les départs pour France et les avis de décès. Elles bâillaient.

— Catherine s'est moquée de vous, dit Thérèse.

Elle ajouta même, pour faire sourire Lucie :

— On n'est pourtant pas le 1^{er} avril !

— Non, dit Lucie, tu n'as pas tout lu. Il y a ici : *Faits divers*.

Thérèse reprit docilement, d'une voix monotone : Coups de revolver. Avis aux consommateurs. Le meurtre de Blida... Elle sentit tressaillir, sous un mouvement de Lucie, le lit qui leur servait de chaise et de table.

— Va...

Thérèse lut :

« Nos lecteurs n'ont pas oublié le drame du

boulevard Gambetta, qui mit récemment en émoi notre paisible cité blidéenne. Le 6 août au matin, on trouvait dans sa boutique, baignant au milieu d'une mare de sang, le bijoutier-horloger Curchod. Le vol avait été manifestement le mobile du crime; plusieurs bagues de prix, des chaînes de montre, des broches, le tout d'une valeur d'environ 30.000 francs, avaient disparu. Grâce au zèle et à l'intelligence de notre dévoué commissaire de police, l'assassin tombait trois jours plus tard entre les mains de la justice. Les dénégations ne tinrent pas longtemps contre les preuves formelles qui furent relevées contre lui et que nous avons alors énumérées. L'intéressant Diego (Marcel) attend à l'ombre et au frais les prochaines assises. Mais on se rappelle que les bijoux volés n'avaient pas été retrouvés et que l'on gardait l'espérance de mettre, grâce à eux, la main sur le ou les complices. Or, la presque totalité des bijoux disparus vient d'être découverte dans une chambre meublée du quartier des Casernes, dont le locataire a déménagé discrètement au lendemain de l'arrestation de Diego. C'est un nommé Malègue (Gabriel)...

— Qui ça? dit Lucie. Recommence.

Thérèse reprit :

« ...C'est un nommé Malègue (Gabriel), qui travaillait depuis la fin de mai chez un honorable

patron coiffeur de notre ville. Il n'a pas jugé prudent d'attendre à domicile les perquisitions et les questions. Sa disparition même est un aveu qui sera suivi, espérons-le, d'aveux plus explicites au jour prochain où on mettra la main sur lui. »

Thérèse s'arrêta, au bout du paragraphe. Lucie était accroupie devant elle au pied du lit, les mains sur la figure. Thérèse n'osait pas comprendre.

— Lucie ? dit-elle.

Lucie découvrit son visage. Elle ne pleurait pas. Elle dit :

— C'est lui !

— Lequel ? demanda Thérèse. Celui qui a ... ?

— Non, l'autre.

Thérèse sentit cet écroulement intérieur que rien ne peut décrire, mais qu'on n'oublie plus quand on a frôlé les catastrophes. Ainsi, ce *lui* dont Lucie n'avait jamais parlé, le père de Gabrielle, c'était *l'autre*, sinon assassin, du moins recéleur et complice, recherché par les gendarmes, peut-être sous les verrous à cette heure, demain au bagne. Sa tendresse n'eut qu'un mot, plus sublime que la pitié, parce qu'il voulait commander encore le courage et l'espérance. Elle dit :

— Ils mettent tant de choses, dans ces journaux. Ça n'est peut-être pas vrai !

Mais toutes les deux savaient que c'était vrai.

Alors commença le déroulement vertigineux des images, si différent pour l'une et pour l'autre qu'il faisait d'elles deux étrangères.

Pour Lucie, il ne s'agissait plus de jeter un flacon par-dessus bord ou de résister aux suggestions d'une chemise brodée; tous les souvenirs brutalement revenaient, étaient revenus, impurs et doux, et ne s'en iraient plus. Tant qu'elle ignorait tout de lui, elle avait pu croire à l'oubli, et le souhaiter; maintenant qu'elle savait, et qu'elle savait *cela*, l'oubli n'était plus possible, il fallait accepter d'être liée à cet homme, dans les soupirs des nuits et dans l'angoisse des jours, comme elle le serait dans le mépris public quand tout se dévoilerait. Thérèse revivait un rêve plus innocent, la première promenade, leurs soirées sous la lampe, l'avenir entrevu... Non, tout ça ne pouvait pas être détruit en un instant. Il fallait se défendre.

— Et d'abord, dit-elle lentement, qu'est-ce que ça peut faire? Il n'est pas son vrai père, puisqu'il ne s'est jamais occupé d'elle. Sait-il seulement qu'elle est au monde? Vous, vous ne savez pas non plus où il est. Sans ce journal, vous ne sauriez même pas ce qui est arrivé. Il faut faire comme si...

Elle allait dire durement :

— Comme s'il était mort!

Elle se reprit :

— Comme s'il était en Amérique. Voilà. Il est parti. On ne le reverra plus. C'est mieux.

Lucie lui serra la main et se mit à pleurer. Thérèse lui demanda, mettant dans la question la plus émouvante innocence :

— Naturellement, vous ne l'aimez plus?

Lucie haussa les épaules. Thérèse pensa que c'était une réponse favorable.

— Alors, il n'y a qu'à se taire... Se taire, ce n'est pas très difficile. On en parlera toutes les deux si ça vous fait plaisir. Mais pas aux autres. Personne ne sait rien?

— Catherine...

— Savez-vous si elle entre chez le capitaine?

— J'espère que non.

— Elle aurait, dit Thérèse, bien pu garder ça pour elle!

XIV

SUR LA PENTE

Quand Thérèse, le lendemain matin, ouvrit, pour faire le ménage, les volets de la chambre à coucher de sa patronne, qui donnait sur la rue, elle vit du premier coup d'œil, juste en face, Catherine accoudée à la fenêtre de la cuisine, chez le capitaine. Elle sentit un choc dans la poitrine, ses oreilles bourdonnaient. Elle ne pouvait pas soupçonner encore tout ce que cette présence allait apporter ou détruire dans sa vie; mais à l'instant même Catherine lui inspira une haine simple et forte. Joseph, le plumeau sous le bras, entra par le fond de la cuisine; il s'approcha de Catherine à pas de loup, lui chatouilla le cou avec l'extrémité des plumes; Catherine se retourna en batifolant. Récente ou renouvelée, la connaissance était faite. Puis ils s'accoudèrent l'un auprès de l'autre. Thérèse comprit que Catherine, en la désignant du regard, posait une question à son sujet.

Joseph répondit, Catherine se mit à rire. Thérèse ferma violemment la fenêtre; alors elle entendit, à travers les vitres, de grands éclats de rire insultants.

Thérèse se demanda aussitôt comment elle pourrait renseigner Lucie. Mme Gomez la surveillait de trop près pour qu'elle pût descendre sans un bon prétexte. Elle essayait d'inventer une histoire, quand la clochette du chiffonnier arabe lui fournit la meilleure des occasions. Il ne passait pas tous les jours; les couffins de ses bourricots avaient peine à contenir tous les détritns ménagers du quartier; aussi, dès qu'on entendait la sonnette, les femmes sortaient sur la porte, pou-belle en main, attentives à ne pas laisser passer leur tour.

Thérèse s'approcha de Lucie. Elle dit tout bas :

— Catherine est chez le capitaine.

— Je m'en doutais.

Thérèse attendait qu'elle ajoutât :

— Pourvu que je ne la rencontre pas! — ou quelque chose d'approchant.

Mais Lucie continua en pâlisant :

— Il faut que je lui parle.

La petite lui jeta un regard de reproche, de surprise jalouse. Lucie détourna la tête.

— Il faut, vois-tu...

— Bien! répliqua Thérèse.

Le soir même, à huit heures, quand elle arriva pour la séance quotidienne de couture, Thérèse n'était pas seule.

Catherine suivait.

— On est deux, fit Thérèse, du ton le plus naturel. Voyez, madame Raimon, je vous amène de la visite.

— C'est une visite pour faire dehors, dit Catherine. Je n'ai pas le temps de rentrer. Lucie peut bien me faire conduite jusqu'au boulevard?

Mme Raimon acquiesça.

— N'emmenez pas Thérèse?

— Non, dit Thérèse, j'aime mieux rester coudre.

Elle suivit Mme Raimon dans la salle à manger, tandis que Catherine et Lucie descendaient la rue.

D'abord, elles ne se dirent rien. Au coin de la rue Daguerre, d'un même mouvement, elles tournèrent à gauche. Le terrain vague, favorable aux confidences, leur prêtait son ombre. Lucie commença :

— J'ai lu...

— J'ai pensé, dit Catherine, que je te rendrais service.

— Service!... dit Lucie. Pour un service...

— Il vaut toujours mieux savoir, reprit Catherine d'un ton vexé. C'était bien pour te rendre

service. Après ça, prends-le comme tu voudras.

Lucie dit humblement :

— Je vous remercie...

Elle toussa.

— Je n'ai pas pu voir le jour. C'était déchiré.

Catherine réfléchit :

— Ça devait être, dit-elle, un peu après le voyage de Jules, tu sais, quand il est revenu, que je n'ai pas pu te garder. Non, que je suis bête; bien plus tard, au moins quinze jours après... A la Saint-Louis, tiens, j'y suis; autour du 25 août.

— Ça fait un mois?

— A peu près.

Les instants étaient comptés. Lucie fit un violent effort pour poser, sans précautions oratoires, deux ou trois questions urgentes :

— On n'a pas eu d'autres nouvelles?

— Non.

— Alors vous ne savez pas si..., si ils l'ont laissé tranquille?

— On aurait mis sur les journaux si la police l'avait trouvé.

— Les journaux... ils en parlent encore, de cette affaire-là?

— Je n'ai vu que ce que je t'ai montré.

Lucie s'arrêta. C'était, tout de même, bien difficile à dire, mais il fallait se décider.

— Si jamais on disait quelque chose..., mur-

mura-t-elle. Chez Mme Raimon ne lisent pas le journal. Vous lisez le journal?

— Si je vois quelque chose, je te le dirai, promet Catherine.

Lucie redit, avec plus d'humilité encore :

— Je vous remercie...

Enfin elle ajouta d'une voix si basse, si suppliante, que Catherine faillit se sentir émue :

— Je voudrais bien... N'en parlez à personne, Catherine, ça vaut mieux. J'ai ma petite à penser.

— Pour qui me prends-tu? répondit Catherine avec dignité. A toi, je t'en ai parlé parce que ça devait t'intéresser. Les autres, ça n'est pas leur affaire.

Mais elle s'aperçut que les mains de Lucie étaient jointes et tremblaient l'une sur l'autre.

— Ne te fais pas de mauvais sang, dit-elle. Allez, bonsoir. Je te promets de regarder tous les jours. Je te dirai. On peut toujours trouver moyen de te dire un mot?

Lucie remonta la rue avec l'entrain d'un condamné qui marche au poteau. La maison Raimon, la lampe chaude, la toile cirée brune, les deux vieux ignorants, Thérèse inquiète, sa petite, nœud du drame, si parfaitement inconsciente, lui offraient un mélange d'images et de pensées qu'elle aurait voulu fuir. Elle entra pourtant.

— N'avez pas été trop longtemps, dit la mère

Raimon avec satisfaction. Etes bien raisonnable.

Elle s'assit sans répondre. Thérèse, silencieusement, poussa devant elle le dé, le fil, une petite chemise commencée. Lucie prit l'ouvrage. La soirée s'acheva comme d'ordinaire. Thérèse fut seule à remarquer que Lucie n'avait pas tiré un point.

Les jours suivants, Lucie essaya de se ressaisir ; mais elle n'avait guère l'habitude de l'effort moral. Tantôt elle ne pensait plus à rien et croyait tout gagné, tantôt, au contraire, les souvenirs et les craintes la dominaient jusqu'à l'obsession ; elle se cachait pour sangloter, désespérant de pouvoir jamais revenir non pas même au bonheur, mais à ce peu de calme sans lequel la vie n'est pas supportable.

La petite, nerveuse, pleurante, l'occupait beaucoup. Elle sortait de l'inertie somnolente des premières semaines pour devenir un être qui réclame, qui souffre, qui désire, avec ces caprices impérieux qui réduisent les mamans trop faibles à l'esclavage. Lucie, quelquefois, s'irritait de ses plaintes, surtout la nuit, quand le besoin animal de dormir l'épuisait et l'exaspérait ; elle la mettait au sein d'un geste rageur, sans tendresse, comme on fait taire un chien en lui jetant un os. A d'autres moments il lui semblait que les cris de la petite exprimaient sa propre souffrance ; elle

l'embrassait avec une espèce de pitié fraternelle, le sentiment poignant de leur commune misère, elle l'endormait en la berçant longuement dans ses bras. Mme Raimon insinuait :

— Pourriez peut-être la poser dans sa corbeille?

Mais Lucie lui jetait un regard de victime ou d'esclave en révolte devant lequel il n'y avait plus qu'à battre en retraite.

La mère Raimon, du reste, était disposée à l'indulgence pour les petits, ayant élevé les siens à l'espagnole, c'est-à-dire en dépit du bon sens. Elle avait été, elle aussi, de ces mères dont les nuits se passent à promener et à bercer, qui font la vaisselle avec un enfant sur le bras gauche, qui ravaudent avec un enfant sur les genoux, qui disent sérieusement, devant les caprices d'un mioche de six mois : « il veut.., il ne veut pas... », comme s'il s'agissait des décisions sans appel d'un dieu tout-puissant. Mais la mauvaise humeur de Gabrielle avait sur la marche du ménage des effets désastreux; on ne pouvait pas savoir si la petite « voudrait » ou « ne voudrait pas » laisser sa mère éplucher les légumes, laver le linge, allumer le feu. Mme Raimon commençait à se demander, devant ce relâchement de la discipline, si, pour ses quinze francs par mois, elle n'avait pas fait un marché de dupe.

Le soir, Lucie attendait Thérèse sur la porte ; ou plutôt elle attendait Catherine, qui descendait sensiblement à la même heure. Les premières fois, elles n'échangèrent au passage qu'un regard et un signe.

— ... ?

— Toujours rien.

Lucie, soulagée, rentrait avec Thérèse. La calme soirée commençait. Mais sous ce calme, sous la monotonie des gestes toujours pareils, son imagination l'emportait bien loin, en avant, en arrière, dans le passé et hors du temps. L'idée du vol ne la soulevait pas d'indignation. Elle n'avait appris la vertu ni dans les livres, ni dans la société de consciences très délicates. Elle était plutôt prête à cette indulgence des pauvres gens qui connaissent trop les réalités de la tentation pour jeter la pierre à ceux qui succombent. Et puis elle ignorait les circonstances : peut-être n'avait-il été que complaisant pour des camarades qui, ayant fait le coup, s'étaient confiés à lui ; on ne refuse pas d'aider des copains dans la peine. Elle ne savait qu'une chose : il était en fuite, menacé à tort ou à raison, faisant figure de persécuté. Bien tranquille dans sa boutique de Blida, entre les parfums et les brosses, le peigne à l'oreille et le client en mains, il ne l'eût pas ainsi portée au rêve. Mais il se cachait, il avait dû se déguiser, men-

dier peut-être, quitter le pays, se résigner aux durs travaux, prendre passage, dans un port quelconque, pour l'autre bout du monde... Les drames-cinéma, les affiches voyantes qui se renouvellent toutes les semaines aux abords du marché, soutenaient de leurs images le roman confus et violent dont les épisodes naissaient et se brouillaient en elle comme les péripéties d'un cauchemar.

Bientôt cette demi-parole échangée avec Catherine ne lui suffit plus. Elle descendit quelques pas avec elle, sourdement entraînée par le désir non pas d'en savoir plus long, puisqu'on ne savait rien, mais de parler de *lui*.

Catherine disait :

— Tu peux être tranquille. C'est un malin, un débrouillard. Ils ne l'auront pas.

— Vous croyez?...

Catherine citait sans hésiter des gens de sa connaissance qui avaient disparu après un accident du même genre. Un beau jour on apprenait discrètement qu'ils étaient très heureux et même en train de faire fortune en Argentine ou beaucoup moins loin, n'ayant eu que la peine de se déplacer et de changer de nom. Lucie essayait de se rassurer.

— Ça se peut bien...

— C'est sûr!

Un soir Catherine ajouta, les yeux pétillants :

— Je croyais que tu ne voulais plus en entendre parler ? Il me semble que tu t'intéresses encore joliment à lui !

— Non, dit Lucie ; c'est seulement pour savoir. Elle le croyait presque.

Ainsi passèrent deux ou trois semaines. Les soirées de couture raccourcissaient tous les jours. Sous la lampe, entre les deux vieux, quelqu'un souffrait, se taisait, attendait, accueillait Lucie d'un regard fidèle. Sans qu'un mot eût été prononcé, la petite Thérèse sentait s'écrouler pièce à pièce son rêve de vie campagnarde, de travail à deux ; elle retombait, après ce peu de semaines heureuses, à sa solitude d'orpheline, avec le même sentiment d'impuissance devant le destin et de fatalisme sans colère, qu'une amoureuse qui voit se taire, puis s'éloigner, puis disparaître celui que plus rien ne peut retenir. Souvent elle laissait les petites chemises, qui n'avançaient plus guère, pour raccommoder le linge de Lucie. Lucie s'en apercevait quelquefois ; elle la remerciait alors d'un mot bref, non sans honte. Thérèse murmurait : « Il n'y a pas de quoi... », toute rouge d'espérance. Ces instants-là les rapprochaient encore. Lucie se promettait le lendemain : « Je ne ferai que deux pas dehors... Je ne dépasserai pas la rue Daguerre... » Une fois rue Daguerre, elle capitulait : « Jusqu'au boulevard, sans tourner le

coin... » Mais le coin tourné, cachées aux regards trop directs des voisins, la causerie se prolongeait. Catherine n'avait aucun intérêt à raviver les sentiments de Lucie pour Gabriel; seulement elle s'amusait, pour rien, pour le plaisir, à la voir tour à tour inquiète ou rassurée, à suivre en elle l'angoisse et la préoccupation. La tentation et l'intrigue lui étaient aussi naturelles que la boiterie. Pendant près de trois mois, dans la maison assoupie de ses vieux patrons, Lucie avait pu oublier ou croire oublier qu'autre chose existe que l'étroite besogne quotidienne, le souci de changer les sous en douros. Les propos de Catherine n'étaient pas faits pour l'encourager dans cette berquinade. Toute la chronique scandaleuse du quartier y passait, revue et corrigée, avec cette morale parfois sous-entendue mais toujours claire : que les malins se débrouillent et que seuls les naïfs prennent au plus long pour atteindre la fortune. Catherine connaissait un nombre vraiment prodigieux de bonnes qui ont épousé le patron, tourné la tête à un hiverneur, obtenu une place de choix sur un testament. Elle racontait ça sans avoir l'air d'y toucher, comme quelque chose de tout naturel, en y mêlant des aperçus discrets sur le luxe des maisons bourgeoises, linge fin, argenterie, dentelles, toutes choses que le travail ne suffit pas à acquérir. Pauvre elle-même, peut-être ne sentait-

elle pas ce qu'il pouvait y avoir de cruel à étaler devant Lucie de pareilles images, ou bien, le sentant, ne lui était-il pas désagréable d'exciter la surprise, une vague envie, comme les voyageurs qui reviennent d'un trop beau voyage.

Lucie l'écoutait, irritée, mais conquise. Elle finissait par avoir besoin de Catherine et de ses récits comme une concierge a besoin de son feuilletton, l'ivrogne de son petit verre ; et c'était bien une espèce de griserie, sans violence et sans crise, mais lente, mais sûre, un poison qui ôte le goût de l'effort comme l'absinthe empâte la bouche.

Un soir, Catherine dit en la quittant, avec une nuance d'embarras :

— Ça ne te gênerait pas trop de me prêter cent sous ?

Lucie n'osa pas refuser.

XV

AUTRE DIMANCHE

— On dirait, dit Thérèse, que la petite a quelque chose... Vous ne trouvez pas?

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle ait? répliqua Lucie. Elle n'a rien du tout; laisse-la tranquille.

Depuis le dimanche où elles avaient lu ensemble le journal donné par Catherine, c'était le troisième qu'elles passaient ainsi à la terrasse, désœuvrées et bâillantes, satisfaites sans le dire de voir le soleil descendre à l'horizon pour ramener la semaine de travail et les besognes qui empêchent de penser. Lucie n'avait même pas mis ses habits propres. Sa tenue, où reparaissait l'ancien débraillé, sentait le découragement et la fatigue. La petite était sur le lit de sa mère, calée contre l'oreiller, à demi assise; elle ne regardait pas le bouchon que Thérèse faisait sauter au bout d'un fil. Elle avait cette expression sévère des petits qui ne veulent pas rire.

— Vous ne trouvez pas qu'elle a maigri?

— Non.

— Elle a l'air triste.

— Elle a sommeil.

— Je vais l'endormir.

Thérèse prit la petite dans ses bras. Lucie la suivit en traînant la savate. Thérèse tournait soigneusement le dos au soleil pour abriter l'enfant. Lucie alla s'accouder sur le mur bas de la terrasse, le menton aux mains. C'est Thérèse qui avait l'air d'être la mère, attentive, inquiète, penchée sur l'enfant somnolente. Lucie ressemblait à une servante hargneuse qui gâche, par mauvaise humeur, ses heures de liberté.

— On aurait mieux fait de sortir, murmura Thérèse. Ça lui ferait du bien.

— Sortir! dit Lucie, pour rencontrer encore un tas d'imbéciles! Merci. Du reste, sa robe est sale.

— Vous n'avez donc pas lavé cette semaine?

— Je n'ai pas eu le temps.

— Je croyais que vous vouliez lui en faire une autre?

Lucie se retourna brusquement :

— Une autre! dit-elle. Ça n'est pas seulement une autre qu'il lui faudrait. Les drapeaux fichent le camp, son maillot ne tient plus. A cet âge-là, du reste, on les met en culottes. Où veux-tu que

j'en prenne, des culottes? Et puis alors on leur met aussi des bas et des chaussons.

Thérèse observa :

— On avait dit qu'on achèterait un petit peu tous les mois?

— Tu sais bien qu'il me fallait des souliers.

Thérèse ne répondit pas. Toutes ces raisons-là étaient aussi mauvaises que bonnes. A l'espérance avait succédé la lassitude, la négligence à l'effort. Voilà la vérité. Elle voyait bien le mal. Mais le remède?

Elle-même venait de passer une semaine atroce. Moins absorbée par ses propres soucis, Lucie aurait remarqué les joues maigries, les yeux cernés, l'air anxieux de sa petite amie. La vie devenait impossible chez les Gomez. Depuis une dizaine de jours, Mme Gomez affectait d'enfermer les restes du repas, le sucre et jusqu'au pain, avec une méfiance si injurieuse que son avarice naturelle ne suffisait pas à l'expliquer. Des mille petites cruautés domestiques, pas une ne manquait; ni le coup d'œil jeté de biais sur le savon, au coin de l'évier, et qui laisse entendre que ce savon diminue avec une rapidité anormale, — ni la bouteille de vin qu'on élève dans un rayon de soleil, pour voir si le niveau a baissé et qu'on repose sur la table avec un mouvement dubitatif des sourcils et du menton; — ni la figure froide et fermée

qu'on prend pour couvrir d'une pelletée de cendres le charbon de bois rougeoyant qui va trop vite; ni le perfide : « J'aurais cru qu'il en restait davantage... », murmuré d'un ton pensif devant la moitié de rôti qu'on extrait d'un garde-manger pourtant fermé à clef. Il fallait subir et se taire, ou se révolter carrément, demander : « Pourquoi? » et s'en aller. Thérèse ne voulait pas s'en aller; et au : « Pourquoi? » elle répondait sans hésiter : « Catherine. »

Le rapport entre Catherine et les façons de Mme Gomez? Il n'était pas difficile à saisir pour ceux qui savent comment se construit un roman populaire, sur quels indices légers, légers, l'imagination publique bâtit ses inductions, déconcertantes à la fois de logique et d'absurdité; quels forts principes de la sagesse vulgaire servent de point de départ à ses conclusions inébranlables; de quelle façon collaborent sans se donner le mot ceux qui voient, qui écoutent, qui répètent et interprètent, servantes, fournisseurs et patrons. Catherine paraissait être au mieux avec toute la rue d'El-Biar. Elle apportait les commissions de Mlle Gertrude en montant le matin à sept heures; elle avait offert son nom et son adresse à Mme Gomez pour faire venir un nouveau flacon de la Lotion des Mauresques; elle demandait tous les deux jours à Mme Bertanchoux un brin de persil ou une

feuille de laurier, moins dans l'intérêt des ragoûts que pour lui être agréable; elle donnait un coup de main à la mère Schuster quand des apprenties désinvoltes avaient laissé en panne un amidonage pressé; mais ces complaisances même, excessives, vaguement équivoques, laissaient supposer qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner. Le type de l'honnête femme selon la morale du peuple, c'est la ménagère un peu bougonne, sans flatterie et sans fard, qui dit à chacun ses vérités et ne cherche à se faire bien venir de personne, dont la rudesse même est une manière de garantie. Catherine n'était pas précisément conforme à ce modèle-là. On profitait d'elle sans l'estimer; et si vous croyez que l'estime d'une maison, d'une rue, d'un quartier, est un vain mot, allez un peu, pour voir, faire un tour en province. Avec ça, Catherine avait-elle parlé? C'était possible. Naturellement, elle n'était pas allée dire : « Vous savez, le père de la petite Gabrielle est un voleur, si ce n'est mieux... » Mais il ya des silences, des soupirs, des réticences plus perfides que des paroles. L'impitoyable logique du « dis-moi qui tu fréquentes » suffisait à rendre suspecte Lucie à cause de Catherine, et à cause de Lucie Thérèse, qui pourtant détestait Catherine. Thérèse trouvait ça naturel. Ses quinze ans n'avaient plus grand chose à apprendre de l'injustice du monde; elle

ne s'étonnait pas de voir retomber sur elle le poids de la malveillance, des soupçons, des curiosités méchantes, ni même de s'en trouver atteinte avant Lucie : de toute la rue d'El-Biar, c'était encore la mère Raimon la moins potinière, la moins accessible aux on-dit ; son oreille dure et son mauvais français ne permettaient pas de procéder avec elle par allusions, par demi-mots venimeux, dans le genre de ceux qui s'échangeaient dans le trio Gomez-Bertanchoux-Mlle Gertrude. Elle était capable de ne rien voir, jusqu'au jour où une voisine bien intentionnée lui ouvrirait les yeux. Ce qui pouvait d'ailleurs se produire d'une minute à l'autre.

Lucie marchait à grands pas sur la terrasse. Tout à coup, elle revint se planter devant Thérèse, les mains jointes, la figure bouleversée.

— Oh ! s'écria-t-elle d'un ton sourd et profond, plus émouvant que les mots eux-mêmes, oh ! vois-tu ! je voudrais être morte !

Thérèse ne parut pas autrement surprise de cette explosion de désespoir. Elle dit avec douceur :

— La petite, Lucie !

— La petite ? Je crois que je ne lui manquerais guère. Tu la prendrais.

Thérèse essaya de plaisanter :

— Je veux bien ; vous n'avez qu'à dire.

— Et puis elle aussi, vois-tu, elle aussi elle serait mieux d'être morte. Pour ce qui l'attend ! Misère et misère... On devrait passer par-dessus la terrasse. Voilà ce qu'on ferait si on était raisonnable.

— Il ne faut pas dire ça, répliqua Thérèse. Ça n'est pas des choses à dire. Regardez cette petite-là, Lucie. Ça dort, c'est si tranquille ! On peut la mettre sur le lit, à présent.

Lucie la regarda déposer tendrement la petite sur le lit, arranger autour d'elle, comme un nid, l'oreiller et les draps.

— Vous ne pensiez pas comme ça il y a six semaines, reprit Thérèse. Vous vous rappelez, le jour où on a posé la planche ?

Lucie dit : « Oui... » pour dire quelque chose.

Mais elle n'avait pas compris la question. Elle ne suivait que sa pensée, et cette pensée tout à coup jaillit et s'exprima comme malgré elle. Elle prononça :

— Je voudrais savoir où il est...

Thérèse dit gravement :

— C'est donc ça !... Ecoutez, Lucie, reprit-elle après un instant de silence ; puisque c'est comme ça, puisque vous parlez de ça la première, il y a une chose que je voulais vous dire. Ce n'est pas pour vous ennuyer...

— Va.

— Etes-vous bien sûre que Catherine n'a rien raconté à personne? Il ne faut pas hausser les épaules, Lucie, il faut y penser et puis me répondre. Déjà, dimanche dernier, j'aurais dû vous le dire, mais je ne voulais pas commencer à parler de tout ça. Laissons-la dormir, venez. Non, je ne vous ferai pas de peine. Venez, Lucie, il faut qu'on cause.

Lucie se laissa traîner. Contre le petit mur bas, du côté de la rue d'El-Biar, quelques briques empilées formaient une espèce de siège. Elles s'assirent. Autour d'elles régnait la paix du dimanche. Les jardins étaient exquis. Les premières ondées d'automne, quelques jours plus tôt, avaient abattu la poussière de cinq mois d'été; la terre s'amollissait, l'herbe allait reparaître. Il y a dans ce nouveau africain qui suit la canicule autant de grâce, mais une autre, que dans notre printemps d'avril. Lucie regarda fixement l'eucalyptus qui gémissait au-dessus du jardin Bertanchoux.

— Tout ça, dit-elle enfin, c'est parce que tu ne l'aimes pas.

— Qui?

— Catherine. Tu es jalouse.

Thérèse dit posément :

— Je crois que vous ne pensez pas bien ce que vous dites.

Elle détournait la tête. Lucie la vit pourtant,

rouge comme un enfant que sa mère a frappé, les yeux pleins de larmes humiliées.

— Penses-tu, reprit Lucie un peu honteuse, penses-tu comme elle est allée raconter ça !

— Je ne dis pas.

— Alors ?

— Si vous ne vous êtes aperçue de rien, tant mieux pour vous.

Lucie dit avec impatience :

— C'est des mots ; dis carrément ce que tu veux dire.

— Je dis, répliqua Thérèse, que Catherine vous fait du tort. On se demande ce que vous pouvez avoir à raconter avec elle, tous les soirs. Les gens aiment bien savoir. Il y en a qui écoutent. D'autres qui essaient de la faire causer

— On t'a fait des réflexions ?

— ... Non.

— A quoi vois-tu ça ?

— Ça se sent.

Lucie pencha la tête par-dessus le petit mur. Elle aimait mieux ne pas répondre.

— Tiens, dit-elle, le père Raimon qui sort. Ça n'est pas souvent.

— Il ne va pas loin, dit Thérèse. Ils devaient se réunir, rien que des pilotes, pour faire la manille chez mon patron, autour des quatre heures.

Mais il n'est pas question de ça. Pensez à ce que je vous dis, Lucie, c'est sérieux.

Lucie répondit avec une indifférence affectée :
« Ça se peut bien », tout en suivant du regard la pénible ascension du vieux pilote. Il atteignit enfin le seuil de la maison Gomez, s'arrêta en soufflant, se cala sur ses souliers à clous, essuya sa figure et le fond de son chapeau, envoya un petit signe de tête à sa femme qui le surveillait d'en bas, pour lui dire :

— Arrivé à bon port !

Au moment précis où le père Raimon disparaissait, à droite, sous la porte de la maison Gomez, la porte de la maison Barrail s'entr'ouvrait à gauche, comme par un jeu de scène bien réglé. Mlle Gertrude, tête nue, se coula littéralement le long du mur, se faufila derrière Mme Raimon avant que la porte du corridor-vestibule fût refermée. Au geste de surprise de Mme Raimon, Mademoiselle Gertrude répondit en mettant un doigt sur ses lèvres. Mme Raimon dit aimablement :

— Me trouvez toute seule, Mademoiselle Gertrude.

Mlle Gertrude répliqua : « C'est bien pour ça... », en levant le nez d'un air méfiant vers la terrasse.

Lucie et Thérèse se rejetèrent en arrière. Toutes les craintes, exprimées ou non, l'idée ou plutôt

l'image, en chair et en os, de l'espionnage, de la délation, de la méchanceté soupçonneuse s'imposaient à elles avec une criante évidence.

Lucie murmura :

— Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à dire?

Thérèse répliqua :

— Sûr qu'elle n'est pas venue pour parler de la pluie et du beau temps!

Elles se turent. Lucie essayait de rassembler ses idées, de deviner surtout quelles révélations exactes ou non, mais sûrement perfides, quels conseils la zélée Mlle Gertrude pouvait apporter à sa voisine. Elle voyait l'honnête visage de sa vieille patronne passer par toutes les expressions de la surprise, de l'incrédulité, peut-être de l'effroi : « Un voleur!... » et les longues mains jaunes se croiser et se décroiser sur le ventre.

Gabrielle se remit à crier. Thérèse courut la chercher, l'apporta toute pleurante à sa mère. Lucie, rassise sur sa pile de briques, la mit au sein brusquement.

— Quelle peste, tout de même, cette Mlle Gertrude! dit-elle entre ses dents.

Thérèse soupira :

— Si ça fait comme chez nous...

Mais elle regretta aussitôt ce commencement de confiance.

— Qu'est-ce qu'elle a fait, chez vous? Elle est venue aussi causer à ta patronne?

Thérèse ne répondit pas. Lucie la regardait. La gêne et la souffrance étaient écrites sur ce pauvre petit visage aux traits tirés.

— A cause de moi, dit Lucie lentement; à cause de moi... Et je ne pensais qu'à moi! Ils t'ont fait des misères?

Thérèse essaya de sourire.

— Des fois...

Lucie ne la quittait pas des yeux. Elle devinait peu à peu, reliant les effets aux causes. Elle savait bien qu'elle avait fait de la peine à Thérèse en s'éloignant d'elle, en reniant, pour la société et les propos de Catherine, leur rêve et leur effort. Mais voilà qu'à cause d'elle, — pas même! à cause du père de son enfant, — à cause des racontars de Catherine et de la méchanceté de Mademoiselle Gertrude, Thérèse avait dû subir les taquineries soupçonneuses, l'aigre méfiance, tout ce qu'elles comprenaient l'une et l'autre dans ce mot énergique et trivial : des misères!

Sur cette terrasse, îlot de briques rouges perdu au milieu de tant d'autres îlots semblables, elles s'étaient rencontrées pour la première fois, comme des naufragées venues de si loin l'une vers l'autre. Là était née, entre ciel et pavé, leur amitié d'enfants pauvres; et voici que du trottoir, des pierres,

des fenêtres ouvertes et des jardins montait jusqu'à elles, avec le regard de fouine et les chuchotements de Mlle Gertrude, la réprobation, l'hostilité de cette rue bourgeoise et cancanière, si douce à voir au soleil couchant. Tout ça parce qu'un vol avait été commis à Blida; parce que Catherine était entrée chez le capitaine, parce que... Lucie sentait à la fois du remords et de la colère. La petite, sur ses genoux, s'agitait comme un animal heureux, lui pétrissait le sein de ses doigts aigus. Elle avait l'air de dire : « Débrouillez-vous. Tout ça m'est égal. Il faut que je vive... »

— Qu'est-ce qu'il faut faire? dit enfin Lucie. Comment est-ce qu'on va s'en tirer?

Thérèse répliqua :

— Pour commencer, il faut n'avoir l'air de rien. Nous ne savons pas ce qu'elle a pu lui raconter, après tout; elle ne sait peut-être pas grand chose. Vous verrez bien la mine qu'elle vous fera.

Lucie murmura, prête à l'espérance :

— C'est vrai...

— Et puis, continua Thérèse, si elle vous dispute ou si Mlle Gertrude vous cherche des raisons, faites comme moi; on ne répond pas, on n'a pas l'air de comprendre. Ça les fait rager... Hein? Promettez-moi ça.

— Je te promets, dit Lucie.

Elle ajouta lentement :

— Chance que tu es là !

Le cœur de Thérèse sauta dans sa poitrine. Ce seul mot d'affection l'inondait d'une joie inexprimable. Elle se laissa glisser, assise par terre contre les genoux de Lucie comme une enfant aux pieds de sa mère.

— O Lucie ! dit-elle, si vous saviez comme j'ai du chagrin quand vous êtes comme vous étiez tout à l'heure ! Quand vous avez l'air de vous fâcher parce qu'on n'est que nous deux et qu'on est pauvre ! On n'est pas les seules, allez !

Lucie dit amèrement :

— Ça n'en vaut pas mieux.

— Tout de même... Ecoutez, Lucie, la nuit je ne dors pas toujours, surtout maintenant qu'il fait si chaud. Alors, je me dis : qu'est-ce que tu fais là toute seule, que tu n'as seulement pas un lit à toi, que peut-être tu n'en auras jamais ? Autrefois ça me fâchait. J'avais une espèce de rage. Vous comprenez ?

Lucie fit signe qu'elle comprenait.

— Et puis je me dis : on est beaucoup comme ça. A El-Achour, tenez, il y avait des Arabes qui venaient demander du travail. Quand on leur en donnait, ils couchaient dans la grange. Quand ils n'en trouvaient pas, ils couchaient sur la route. Je me dis : compte un peu les gens qui couchent dans leur lit. Peut-être il n'y en a pas tant que

tu crois ? Il n'y a qu'un peu de riches, il y a beaucoup de pauvres... Tu es dans les pauvres, voilà... Tu as une bien plus grande famille. Qu'est-ce que vous dites ?

Lucie ne disait rien : elle pleurait. Plus sensible et plus fine, elle aurait mieux compris encore l'espèce de sainteté de cette enfant qui l'exhortait.

Thérèse poursuivait en hésitant :

— J'ai encore des idées bien plus drôles. Quand j'étais petite, je me disais : puisque tu es de l'Assistance, tu as peut-être des sœurs et des frères que tu ne connais pas ? Regarde un peu pour voir autour de toi si tu les reconnaîtras. Je me faisais toutes sortes d'idées. Maintenant vous pensez bien que je ne cherche plus. Mais quand je vois des petits gosses pieds nus comme j'étais, avec des mamans pauvres comme nous, je me dis : la voilà, ta famille ! Je voudrais leur dire. Je n'ose pas. Je sens tout de même que je ne suis pas toute seule. Ça aide bien.

Elle prit une des mains de Gabrielle, l'embrassa, et continua avec une espèce de gaieté tendre :

— On en a élevé, allez, Lucie, de ces petits qui étaient venus au monde tout nus ! Ça ne fait pas grand chose qu'ils aient des culottes ou pas de culottes ! Ça n'est pas toujours les mieux nippés qui ont meilleure mine. On va lui laver sa petite robe. Dimanche prochain on sortira. Pas ?

— Pour commencer, dit Lucie, ce soir je ne descends pas avec Catherine.

— Je crois que vous aurez raison.

Elles se sourirent. Elles étaient presque contentes, malgré leur inquiétude, soulagées comme on l'est après un aveu, même pénible, quand on vient de voir clair dans une situation, même difficile. Elles savaient pourtant, et Thérèse peut-être mieux que Lucie, combien est difficile à remonter la pente deux fois glissante de la misère et du soupçon. Il faut à un sans-le-sou une persévérance méritoire pour arriver à mettre une pile de linge sur une planche; mais quelle patience héroïque et combien de temps faut-il pour effacer, dans les yeux et sur le front des voisins, cette expression de défiance qui suffit à dégoûter de l'honnêteté et du travail? Il y aurait encore des mauvais jours.

— Allons, dit Thérèse, il faut que je m'en aille. Il faut que je m'en aille voir à mon dîner.

— Je descends avec toi.

De l'escalier, elles tendirent l'oreille, presque malgré elles. Mais la porte de la salle à manger était fermée et on devait parler bas, car la petite maison sonore, si peu faite pour les secrets, ne laissait pas monter jusqu'à elles le moindre éclat de voix. Même en passant devant la porte vitrée elles ne saisirent qu'un murmure.

Un quart d'heure plus tard, Thérèse et Made-moiselle Gertrude ayant, chacune, de sa part, pris congé, Lucie et Mme Raimon se retrouvèrent ensemble dans la cuisine. La plus gênée, visiblement, était Mme Raimon. Lucie essayait de suivre le conseil de Thérèse et de n'avoir, comme on dit, l'air de rien. Mais elle n'était pas faite non plus pour la dissimulation. Elle posa d'une main mal assurée la marmite de terre sur le feu à peine allumé; il lui sembla que Mme Raimon épiait ses mouvements. Cela lui fut insupportable. Elle se retourna tout d'une pièce.

— Elle vous en a raconté des choses, hé, Mlle Gertrude?

La mère Raimon, déconcertée par cette attaque brusquée, répondit : « Oui..., mais oui... » d'un ton si bienveillant qu'elle fut persuadée d'avoir dit : « Non..., mais non... »

— Alors, continua Lucie d'une voix farouche, alors ça y est? Vous me flanquez à la porte?

— Mais non, ma pauvre fille! s'écria Madame Raimon. Vais vous dire...

La porte d'entrée se ferma pesamment. Les souliers ferrés et la canne du père Raimon firent entendre dans le corridor leurs trois temps inégaux.

— Pas devant lui! N'a pas besoin de savoir! dit précipitamment Mme Raimon; et laissant Lu-

cie stupéfaite de cette demi-complicité indulgente, elle alla au-devant de son vieux mari.

— As fait une bonne partie? As gagné?

Le père Raimon répondit en ronchonnant qu'il avait perdu.

XVI

MADEMOISELLE GERTRUDE MOUCHARDE

— Pouvez prendre, dit gravement Mme Raimon, pouvez prendre du merlan s'il est bien frais. Ou des sardines pour des beignets. Des œufs? En avons encore. Pouvez tout de même en prendre six à Mohammed. Connaissez bien Mohammed? Avons besoin aussi de salsonade pour la lessive. Voilà cinq francs. Ferez bien attention à la monnaie.

Lucie dit : oui, de la tête, noua le tablier blanc sur sa vieille jupe, décrocha le couffin vide.

— Fermerai la porte derrière vous.

Mme Raimon accompagna Lucie jusque sur le trottoir. Ayant aperçu, à gauche, Mlle Gertrude devant sa porte, elle lui adressa un sourire timide.

— Avez des commissions, Mademoiselle Gertrude? Pourriez les lui donner.

Lucie s'arrêta, résignée à la corvée. Mais Mademoiselle Gertrude dit :

— Non ! — d'un ton si sec, qu'il signifiait nettement qu'elle avait peut-être des commissions, mais qu'elle ne les confierait pas à Lucie. Lucie comprit et lui jeta un regard haineux auquel Mademoiselle Gertrude ne daigna pas répondre.

C'était l'heure délicieuse de ce matin d'Afrique qui transforme en joies toutes les tâches : joie d'ouvrir au soleil pour une journée nouvelle, aussi attrayante qu'une aventure, la petite maison lavée d'eau fraîche ; joie d'étendre, sur les terrasses ou dans les jardins, le linge bien rincé que la lumière achève de blanchir ; joie d'éplucher les légumes non pas au fond d'une cuisine semblable à une cave, mais sur le pas de la porte, égayé par le va-et-vient des figures amies et des propos familiers. Nulle part, depuis le temps où Nausicaa lavait son linge à la fontaine, le poème domestique ne s'est déroulé en strophes plus éclatantes et plus douces. De précoces orages d'automne tombaient vers le soir, remplissant de leur trombe et de leur tonnerre le commencement de la nuit ; mais le vent du large et le premier soleil séchaient l'eau le long des pentes, et rien ne restait qu'une pureté divine sur les feuilles rajeunies et au fond du ciel couleur d'orange.

Mlle Gertrude remonta d'un pas vers Madame Raimon.

— Alors, dit-elle, vous l'envoyez *tout de même* au marché?

Le vieux visage jaune de Mme Raimon exprima la plus pénible perplexité.

— Mon Dieu...

La lèvre inférieure de Mlle Gertrude se resserra, formant sur le menton une série de petits plis en éventail : c'était chez elle le sûr indice de la dignité froissée, quand elle déplorait le peu de cas qu'on avait fait de ses conseils.

— Je suis sûre, continua Mlle Gertrude en hochant la tête, je suis sûre qu'elle couche toujours sur cette terrasse?

— Ne peux pas la mettre ailleurs, répliqua Mme Raimon en décroisant les mains et en ouvrant les paumes comme pour attester sa bonne foi. Le savez bien, Mademoiselle Gertrude, connaissez la maison.

— On peut toujours, rétorqua Mlle Gertrude, mettre un matelas dans la cuisine.

— N'y avais pas pensé! s'écria Mme Raimon avec un empressement hypocrite. Me donnez une très bonne idée.

— Je suis sûre que vous n'en ferez rien, répliqua sévèrement Mlle Gertrude. D'ailleurs, c'est votre affaire, c'est absolument votre affaire. Je vous ai donné des renseignements, voilà tout.

Maintenant que vous êtes renseignée, c'est à vous de vous arranger.

Mme Raimon ne répondit pas. Elle s'efforçait de sourire, mais elle avait la mine d'un enfant grondé qui attend la fin de l'homélie.

— Je me demande seulement, reprit Mlle Gertrude, je me demande seulement ce que dirait M. Raimon, s'il savait...

— Le lui dirai! s'écria Mme Raimon. Naturellement le lui dirai. Mais le connaissez. Connaissiez les hommes... Ne sont pas toujours bien disposés, devons attendre le bon moment.

— Vous ne lui direz rien du tout, assura Mademoiselle Gertrude avec force. Puisque vous n'avez rien dit depuis dimanche, et nous voilà jeudi, vous n'en direz pas plus après. Mais c'est votre affaire. Vous ne vous plaindrez pas qu'on ne vous a pas prévenue. On ne peut pas rendre service aux gens malgré eux. Mme Gomez est autrement raisonnable.

Mme Raimon prit un air à la fois interrogateur et contrit. Elle n'était pas du tout surprise d'apprendre que Mme Gomez fût plus raisonnable qu'elle; elle aurait seulement voulu savoir en quoi?

— Hé bien, oui! continua Mlle Gertrude. Elle, au moins, on voit qu'elle se méfie; elle met tout sous clef. Ça n'est peut-être pas très agréable,

mais comme ça on est sûr... Ce n'est pas elle qui enverrait Lucie au marché pour qu'elle rencontre n'importe qui... Ni qui la laisserait coucher seule à la terrasse : Thérèse dort dans la salle à manger, et Mme Gomez tourne la clef.

La pauvre Mme Raimon concéda lâchement :
— A bien raison...

— Si elle a raison ! renchérit Mlle Gertrude. Je comprends, qu'elle a raison ! Savez-vous ce qu'elle ferait à votre place ? Si elle avait laissé Lucie descendre seule au marché, — elle ne l'aurait pas laissée ; mais enfin en supposant qu'elle l'ait laissée, — elle n'aurait l'air de rien, et puis elle descendrait cinq minutes plus tard, elle irait aussi au marché, pour voir si Lucie y est bien allée, ou bien si elle n'est pas en train de causer avec quelqu'un ; enfin pour la surveiller.

— Est encore jeune, répondit Mme Raimon, a de bonnes jambes.

— C'est vrai, reconnut Mlle Gertrude, qu'à votre âge vous ne pouvez pas vous mettre à courir comme ça. Mais tenez, entre voisins il faut se rendre service... Je vais y aller, moi, au marché ; je n'ai besoin de rien, mais on peut toujours rapporter des patates, ça sert toujours. Je la rencontrerai, je verrai, et ça m'étonnerait bien...

Un pincement des lèvres compléta sa pensée.

— Etes bien aimable, Mademoiselle Gertrude !

s'écria Mme Raimon au comble de l'embarras. Ne peux pas accepter ça! Ne devez pas vous déranger pour moi...

— Si, si, répliqua Mlle Gertrude. Laissez-moi faire. Vous verrez.

Dans sa hâte de rendre service, Mlle Gertrude ne se donna pas la peine de mettre un chapeau. Elle prit le couffin accroché à un clou derrière la porte, croisa d'un geste austère son châle gris sur sa poitrine encore rondelette et descendit délibérément la rue d'El-Biar sous les yeux de Madame Raimon, malheureuse et confuse au delà de toute expression. Mlle Gertrude s'arrêta un demi-quart de minute sous le bosquet de Mme Bertanchoux, un peu moins longtemps devant la boutique de la mère Schuster, ce qui suffit pour faire savoir à la rue d'El-Biar que Mlle Gertrude, détective-amateur, descendait au marché pour surveiller Lucie.

Mme Raimon rentra lentement dans le corridor dallé et passa dans la cuisine sans traverser la salle à manger. Son vieux mari l'entendit remuer une casserole.

— Hé bien! cria-t-il à travers la porte, on en a taillé, une bavette!

Mme Raimon répondit vaguement :

— Oui, oui..., — tremblant qu'il ne l'interrogeât.

Mais le père Raimon n'était pas bavard. Il lui suffisait, pour ne pas perdre tout à fait l'usage de la parole, de formuler trois ou quatre fois par jour une remarque ou une question d'intérêt moyen, encore n'attendait-il pas toujours la réponse. Madame Raimon se mit à laver les bols du petit déjeuner, épiant de ses deux mauvaises oreilles d'une part le grincement de la porte d'entrée qui annoncerait le retour de Lucie, d'autre part les bruits de la salle à manger où Gabrielle tenait compagnie au vieux pilote.

Si on savait à quoi on s'expose en mettant le pied hors du sentier bien battu de la routine bourgeoise et de la bienfaisance cataloguée, en risquant ce que le monde appelle « une bonne action », assurément on se tiendrait tranquille. Sur la pente qui mène aux abîmes il n'y a, paraît-il, que le premier pas qui coûte; le premier pas au contraire se fait tout seul et d'un élan sur le chemin de la charité; ensuite on voudrait reculer, donner moins de soi, ressaisir le paisible égoïsme d'antan; mais une bonne action ne vous lâche pas plus qu'une mauvaise, et les suites n'en sont pas toujours drôles.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis les révélations de Mlle Gertrude; les cinq jours les plus

troublés, les plus misérables dont Mme Raimon eût gardé le souvenir. Elle avait eu pitié de Lucie, un soir de juillet... Ce qui peut l'excuser aux yeux des gens prudents c'est qu'à ce moment-là elle y trouvait aussi son compte. Un dangereux mélange d'intérêt et de charité lui avait fait ouvrir sa maison à la fille repoussée de partout; elle avait tout de suite repris l'attitude à la fois bienveillante et défensive d'une patronne qui se respecte. Il avait fallu, il est vrai, en venir à pas mal de menues concessions, accepter par exemple que Lucie consacraît à sa petite un temps difficile à limiter, supporter quelquefois de voir le carrelage moins brillant, les vitres moins nettes que sous le règne de la petite Marie. Tout cela n'était rien encore, ou peu de chose. Mais voilà que de fil en aiguille, sans le vouloir, et sans pouvoir y échapper, Mme Raimon en était arrivée à la situation pour elle la plus imprévue, la plus pénible, la plus paradoxale : Mme Raimon cachait quelque chose à son mari; Mme Raimon avait un secret.

Ça peut être charmant, un secret, au fond de deux yeux de quinze ans qui croient le cacher et dont tous les regards le révèlent; le secret peut être pour une femme gloire et tourment, joie orgueilleuse qu'ennoblit le silence et qui fait mépriser ces bonheurs de place publique qui se promènent bras dessus, bras dessous. Mais quand on

a dépassé soixante-quinze ans sans soupçonner ce que peut être un secret, quand on n'a jamais eu recours au refuge intérieur; quand on a même vaguement attaché une idée de dissimulation et de honte à tout ce qui ne s'étale pas au grand jour des conversations entre voisins, un secret peut devenir une terrible gêne, presque un remords, et rendre très malheureux un vieux cœur très naïf.

C'était le cas pour Mme Raimon. Depuis la minute où Mlle Gertrude, représentant la rue d'El-Biar, l'avait avisée qu'il y avait du louche dans l'histoire de Lucie et qu'elle ferait bien d'ouvrir l'œil, la pauvre mère Raimon connaissait les conflits intérieurs et les questions sans réponse. Si elle n'avait rien dit à son père Raimon, c'était pour ne pas lui donner de souci, peut-être aussi parce qu'elle se doutait qu'il ne prendrait pas les choses comme elle. Il ne plaisantait pas plus sur l'honnêteté qu'un loup de mer sur la discipline; il avait bien voulu, vu les circonstances, passer condamnation sur le passé de Lucie, du moment qu'il en ignorait les détails; mais il n'aurait pas consenti à s'en tenir aux insinuations de Mlle Gertrude; il aurait poussé l'enquête, interrogé, exigé des réponses... Ça, c'était le drame et le scandale, la fuite de Lucie humiliée; c'est ça que Mme Raimon ne voulait pas.

Pourquoi ne le voulait-elle pas? Elle n'aurait

pas su le dire. Devant Mlle Gertrude, hostile et venimeuse, elle avait senti le désir tout à fait inattendu de défendre Lucie. Peut-être à cause de la lâcheté de cette attaque sournoise, vrai coup de poignard dans le dos; peut-être par pitié, peut-être par justice, elle n'en savait rien. Elle avait attendu trois quarts de siècle avant de se douter qu'on peut être tourmenté, la nuit, par autre chose que des cris d'enfant, une rage de dents ou l'approche d'une échéance. Il n'y a pas d'âge pour faire des découvertes dans le difficile pays du scrupule, justice ou charité; sur ces points-là un Mathusalem, passé six vingt ans, pourrait se trouver aussi neuf qu'un écolier.

Mme Raimon était ce qu'on peut appeler une bonne femme. Il lui manquait pourtant, pour être vraiment très bonne, cette fermeté d'intelligence qui seule permet de s'élever au-dessus de l'opinion des autres et de préférer à la voix publique son propre jugement. Pendant si longtemps les autres lui avaient fait la loi qu'elle restait hésitante et intimidée en découvrant qu'elle n'était pas de leur avis. Elle ne consentait pas à suivre les conseils de Mlle Gertrude, elle n'osait pas non plus les repousser ouvertement. Elle croyait bien avoir raison, sans affirmer que Mlle Gertrude eût tort. Elle aurait voulu ne pas se méfier : elle se méfiait et avait honte de sa méfiance. Elle aurait

voulu la dissimuler, mais ses gestes, ses regards, ses silences, tout la trahissait. Ainsi elle savait bien que, quand Lucie allait rentrer, elle ne lui dirait pas :

— L'avez rencontré?...

Mais que ses vieux yeux trop honnêtes interrogeraient malgré elle; que Lucie détournerait la tête sans rien dire; et qu'elle, Mme Raimon, continuerait à penser avec angoisse :

— L'a peut-être rencontré...

Si Mlle Gertrude avait dit la vérité, naturellement Mme Raimon aurait conclu avec soulagement que l'indésirable Gabriel avait tout intérêt à ne pas se montrer; mais Mlle Gertrude n'avait pas dit la vérité, pour la bonne raison qu'elle ne la savait pas. Des bribes de renseignements cueillies et commentées par les dames de la rue d'El-Biar était sorti un roman aux épisodes un peu flous, mais qui ne pouvait manquer de comporter à bref délai le retour de l'amant, une explication dramatique avec Lucie, qui sait? l'enlèvement de la petite... Il faisait plaider sa cause par Catherine, il rôdait autour de la maison... La nuit, dans l'escalier, sur la terrasse, Mme Raimon croyait entendre des pas. Mlle Gertrude estimait imprudent de laisser Lucie seule. Mme Raimon avait beau se dire que la terrasse, isolée, était à peu près aussi accessible qu'un mât de cocagne bien

savonné, n'importe, une nuit il serait là, tombé du ciel ou venu par les toits, avec une enjambée de deux mètres cinquante dans le vide. Les premières pluies d'automne et le vent de mer, qui là-bas transforment les maisons en vaisseaux battus par la tempête, agitaient autour des insomnies de Madame Raimon toutes sortes de fantômes cocasses ou redoutables, que la lumière ne faisait pas tous évanouir. C'est pourquoi, tout en essuyant ses bols, elle tendait l'oreille aux bruits de la maison et du dehors, ébranlée par moments jusqu'au bout des doigts par les battements irréguliers de son vieux cœur.

Lucie, cependant, avait gagné le marché Clauzel et procédait sans hâte à ses achats. Elle non plus ne comprenait pas grand chose à ce qui se passait. Elle avait attendu de Mme Raimon des questions, des reproches : ni reproches, ni questions n'étaient venus ; ou du moins un redoublement de surveillance sévère : et la pauvre mère Raimon s'efforçait au contraire de lui témoigner une bonté dont la maladresse tantôt la faisait rire, tantôt l'attendrissait. Le sentiment tout positif de la menace et du danger, la crainte de se retrouver sur le pavé avec sa petite, avaient dissipé d'un coup la fumée trouble du désir et des regrets ; elle

se sentait remise d'aplomb et dégrisée, comme il arrive quand le malheur en chair et en os, ou seulement la nécessité au froid visage se dresse devant les fantômes de notre imagination. Le marché l'avait toujours amusée et distraite; ces quelques minutes qu'elle passait, deux ou trois fois par semaine, parmi le peuple libre des marchands et des pauvres, avaient souvent été pour elle la promenade du prisonnier, le souffle d'air qui empêche d'étouffer tout à fait. Les œillades, les bourrades, l'appel, engageant et galant, du marchand arabe, les petites bonnes qui échangent des confidences sur la patronne et des doléances sur leurs amoureux, le cafetier maure qui porte un sou de café à ses abonnés, l'Espagnole qui va d'un éventaire à l'autre, choisit, rejette, compare et n'hésite pas à se faire couvrir d'injures pour épargner quelques centimes, toutes ces images vives et gaies de la vie populaire ce matin l'amusaient plus que jamais et achevaient de dissiper ses préoccupations.

Elle venait de payer les sardines et se penchait sur le panier d'œufs de Mohammed quand elle vit s'avancer vers elle, dans l'allée étroite où se bouscullaient yaouleds et ménagères, le menton pointu et les yeux fureteurs de Mlle Gertrude. Que Mlle Gertrude l'eût suivie pour l'espionner, elle n'en douta pas un instant. Toutes les vieilles rancunes lui montèrent du cœur au visage dans

une bouffée de sang. Son premier mouvement fut de marcher droit sur son ennemie, et d'entamer une discussion publique où elle était à peu près sûre, vu l'impopularité de Mlle Gertrude, de ne pas avoir le dessous. Mais elle pensa aussitôt aux risques d'un esclandre, à la promesse qu'elle avait faite à Thérèse de se dominer. Elle essaya d'affermir sa voix.

— Vingt-quatre sous la douzaine, dit-elle, tu plaisantes ?

Mohammed leva sur elle un regard placide. C'était un habitué du marché Clauzel. Depuis plus de vingt ans il venait tous les matins s'asseoir sur sa natte ronde, à côté de la haute corbeille dont la couleur d'osier bruni se confondait presque avec les plis terreux du burnous. Derrière des sourcils grisonnants qui descendaient sur ses yeux comme une moustache, il observait, devinait, pénétrait dans toutes leurs nuances les caractères, dans tous leurs replis les intrigues de ce monde en petit qu'est un marché d'Afrique. A ce vieil homme taciturne, plus immobile que sa corbeille, rien n'échappait des passions qui se jouent, autour des poireaux et des choux, plus librement que dans le vestibule à tout faire de la tragédie classique. Sur-tout il n'avait pas son pareil pour sentir, comme l'hirondelle les orages, ces courants frémissants

d'une électricité sans nom qui annoncent les disputes.

— Si ti prends la douzaine, pour toi j' ti laisse à vingt-trois sous.

— Je n'en veux que six.

— Ti n'en prends pas beaucoup, ce matin, dit le vieux. Ti n'achètes pas pour Mlle Gertrude?

— Mlle Gertrude? répliqua Lucie. Elle peut bien se prendre ce qu'elle a besoin, Mlle Gertrude. Plus souvent que je vais me déranger pour une moucharde!

— Comment ti dis? interrogea Mohammed avec l'intérêt d'un homme qui ne veut pas laisser passer l'occasion d'enrichir son vocabulaire.

— C'est une teigne, continua Lucie, sans se soucier que les deux termes de sa définition répondissent exactement l'un à l'autre. Sûr qu'elle est ici pour m'espionner. Elle moucharde.

Mohammed devait avoir sur le cœur plus d'un marchandage trop serré de Mlle Gertrude, ou quelque pièce fausse refilée au milieu de la monnaie. Lucie fut stupéfaite de le voir cligner de l'œil d'un air complice.

— Pour toi, dit-il, six, onze sous. Allez, vite, donne le couffin. Pour elle, ti vas voir... Ecoute.

Lucie s'avança prudemment vers la porte, prête à fuir, au moment où Mlle Gertrude passait à son tour devant Mohammed.

— Des zicœufs, Mademoiselle Gertrude? of-frit-il de sa voix la plus engageante.

Mlle Gertrude ne répondit pas.

Alors, sur un ton d'intraduisible comique, plein à la fois de reproche et d'indulgence, et assez haut pour que la moitié du marché l'entendît :

— O Mademoiselle Gertrude, fit-il avec douceur, c'est pas gentil ça. ALO^{rs} aujourd'hui ti n'achètes pas, ti mouchardes?

Lucie eut le temps de voir, avant de disparaître, la suffocation, la rougeur indignée de Mademoiselle Gertrude et d'entendre le bel éclat de rire collectif qui saluait la réflexion de Mohammed. Elle monta d'une haleine les soixante-dix marches de l'escalier Bressy; elle riait toute seule, doublement contente : d'abord d'avoir résisté à l'envie de dénouer en plein marché le chignon en queue de rat de Mlle Gertrude; ensuite et surtout de la vengeance à bon compte que lui avait offerte l'alliance imprévue de Mohammed. La méchanceté bafouée, c'est toujours, aux yeux des simples, un peu de réconfortante justice et une raison de reprendre courage. Mlle Gertrude, remise à sa place, allait la laisser tranquille; c'était l'essentiel. Les autres étaient moins gênantes. L'idée des « misères » que Mme Gomez avait faites, ferait encore à Thérèse, lui donna un dernier mouvement de remords et de colère. Mais

Thérèse était patiente; Lucie l'aiderait de toute son affection, de toute sa bonne volonté. Bientôt serait réparé le mal qu'avaient pu faire sa propre étourderie et les bavardages de Catherine. Elle grimpa la rue d'El-Biar, toute soulevée d'un optimisme qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Des bouts de chanson étouffés passaient entre ses lèvres.

Mais elle avait beau courir, quelque chose courait plus vite qu'elle, quelque chose que jamais homme au monde n'a réussi à rattraper : ces suites impitoyables de nos actions qui roulent devant nous comme la boule de neige grossie en avalanche et que nous appelons, le jour où elles nous épouvantent et nous écrasent, Fatalité, Destin, Cruauté du Sort.

Mme Raimon l'attendait sur la porte. Lucie résolut, dans un élan de confiance, de tout lui raconter.

— Cette Mlle Gertrude, commença-t-elle...

Mme Raimon l'interrompit sans l'écouter.

— Venez voir la petite, dit-elle. Est toute rouge. Ne sais pas ce qu'elle a. Des petits boutons...

Lucie sentit dans la poitrine ce choc d'avertissement que l'inquiétude pour un bobo d'enfant ne suffit pas à donner.

— Ce n'est rien? dit-elle.

Mme Raimon répondit :

— Ne sais pas. Allons voir.

Lucie la suivit.

Le drame se nouait.

XVII

L'ÉPIDÉMIE

Les gens du quartier se demandèrent longtemps d'où avait pu venir cette épidémie de rougeole. Gabrielle fut atteinte la première, Lucie deux jours plus tard, puis le petit-fils du père Schuster, les enfants du capitaine, une apprentie de la blanchisseuse, deux locataires de Mme Poulard; le mal gagna ensuite, comme un incendie, la rue Valentin, la rue de Mulhouse, tout le fond du Ravin; et bien que la rougeole soit une de ces maladies bénignes qui n'effraient pas les mères, beaucoup de petits lits furent transformés en « entourages » et allèrent encadrer, au cimetière, le sommeil éternel des enfants dont ils avaient vu si souvent le réveil et les jeux.

Lucie n'avait jamais été malade. Les maux de tête, la fièvre qui fait battre et brûler le sang dans le corps, l'accablèrent plus que n'avait fait la torture violente et brève de l'accouchement. Elle se

pelotonnait entre les draps chiffonnés, tremblante de la peur animale de mourir, la petite enfouie à côté d'elle dans les couvertures mal odorantes, respirant, transpirant, gémissant et dormant ensemble, engourdie pendant le jour, d'une lucidité cruelle pendant les nuits interminables. Pour les malades bien dorlotés, mille petits incidents rompent la monotonie des heures. Lucie se plaignit, s'agita, se calma, seule toujours entre les murs nus de sa cellule.

La pauvre Mme Raimon faisait pourtant de son mieux. Malgré les ennuis et le surcroît de fatigue qui en résultait, elle avait accueilli la maladie de Lucie presque avec soulagement : pendant ce temps-là, au moins, Mlle Gertrude ne la persécuterait pas. Devant un malade, la méchanceté se tait, les soupçons s'arrêtent, tout se simplifie : il n'y a plus qu'à soigner. Elle soignait Lucie d'après des principes constamment appliqués depuis un bon demi-siècle : se tenir au chaud et boire des tisanes. Elle avait ajouté un édredon aux couvertures de laine ; trois fois par jour elle montait des boissons, bouillantes au sortir de la cuisine, qui arrivaient tièdes à la terrasse ; comme l'amer est bon pour la santé, les queues de cerises succédaient à la bourrache et la camomille aux queues de cerises, avec très peu de sucre. Lucie avalait docilement, remerciait même, bientôt re-

tombée dans sa torpeur. Crainte d'incendie, à sa dernière visite du soir Mme Raimon emportait la lampe.

Plusieurs jours passèrent. Lucie ne les distinguait pas plus les uns des autres qu'on ne distingue les heures pendant une traversée où un dénivelé de mer vous retient au fond de la cabine. Le soleil entrait par la porte, puis l'ombre, puis les lueurs blafardes de la lune; les longs mugissements de la sirène, quand un bateau demande, la nuit, l'entrée du port, succédaient aux appels enroués du claron; les coqs s'éveillaient avant l'aube, les chiens aboyaient dans le crépuscule. Des images familières rien ne subsistait, ni marché, ni ménage, ni cuisine, pas même l'amitié de Thérèse; car tout s'efface comme un songe pour ceux que la maladie emporte hors du monde des vivants, presque au seuil de l'éternité.

Une nuit enfin — elle pouvait être alitée depuis une huitaine — Lucie s'éveilla avec la sensation heureuse et soudaine qu'elle était guérie. Son corps ne brûlait plus. Gabrielle respirait lentement, comme un bébé bien portant. Lucie n'osait pas bouger de peur d'éveiller la petite et de dissiper ainsi le bien-être qui coulait par tous ses membres. Elle tourna seulement la tête sur l'oreiller, pour mieux voir sa fille. La lune remplissait leur asile d'une clarté divine. Un souffle chaud lui caressa la fi-

gure. Le siroco avait dû se lever vers le soir, ce vent magique qui apporte en plein décembre les haleines de l'oasis et qui, parfois, passant la mer, jette sur nos hivers de France la tiédeur et presque les parfums du sud. Avec plus de précautions qu'un voleur, épiant le sommeil de la petite, elle se glissa hors du lit. Ses jambes vacillantes la soutenaient mal. Elle s'assit, reprit haleine, passa un jupon et sortit sur la terrasse.

Il faisait si beau, si doux, le ciel était si pur et la mer si brillante qu'elle sentit lui monter à la gorge une émotion qui, pour d'autres, se fût achevée en prière. Sous les étoiles de cette nuit-là, bercé par le vent du sud, il était impossible de ne pas se sentir paisible et purifié. Lucie s'approcha jusqu'au bord de la terrasse. Elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle pleurait; elle pleurait pourtant, avec une faiblesse d'enfant et une douceur infinie, sans amertume, sans rancune et sans craintes, heureuse de vivre, avec une impression de délivrance et de baptême. Il lui semblait qu'un mystérieux voyage venait de l'amener à cet instant, à partir duquel la vie allait recommencer, meilleure et plus facile. Comme un enfant qui promet :

— Je serai bien sage!

Elle se disait :

— Comme on va être heureux!

La convalescence donne souvent cette espèce d'illusion, favorable aux fermes propos et aux projets d'avenir. Mais Lucie avait trop peu l'habitude de la vie intérieure pour soupçonner que ce pût être une illusion; devant elle s'ouvrait la route neuve, la route sans passé sur laquelle nous avons tous, quelque jour, rêvé de pouvoir librement nous élancer.

Un mouvement de tendresse la ramena vers sa fille. Elle l'embrassa, la nourrit, se rendormit en la tenant contre elle.

Il faisait grand jour quand elle rouvrit les yeux. Un bol de tisane froide, posé par terre à côté du lit, disait que Mme Raimon avait dû monter vers six heures comme d'habitude et n'avait pas voulu troubler leur bon sommeil de convalescentes. Lucie s'habilla de linge propre, se lava la figure, renoua ses cheveux, prit sa petite encore endormie et descendit à pas de loup, riant à l'idée de la surprise et des exclamations de Mme Raimon.

Les deux vieux prenaient leur café au lait à la cuisine. Ils l'accueillirent comme une ressuscitée.

— Mère de Dieu! s'écria Mme Raimon. Est une belle chose, la jeunesse! Malade encore hier, guérie ce matin! Et cette petite!... Jamais ne diriez qu'a été malade. Prendrons bien garde que ne prenne pas froid.

Gabrielle réintégra la corbeille, avec un châle

supplémentaire sur les pieds. On ferma la fenêtre.

— N'auriez peut-être pas dû vous lever si vite, dit Mme Raimon, prise de scrupules. Devez être encore fatiguée.

— C'est vous qui devez être fatiguée, répondit Lucie. Quand je pense que vous avez eu tout l'ouvrage pendant ce temps-là ! Ça fait combien ?

— Huit jours.

— Huit jours ! Vous allez voir comme je vais m'y mettre. Vous m'avez si bien soignée...

Elle ajouta en rougissant, avec cette gaucherie des gens très frustes, pas habitués à exprimer leurs sentiments les plus délicats.

— C'est bien juste que je vous le rende. Je vous remercie.

Mme Raimon répliqua toute confuse :

— Etait bien naturel, ne pouvions pas faire autrement.

— Tout de même, répéta Lucie, je vous remercie.

Elle lui tendait la main. Mme Raimon, dans une effusion inattendue, l'embrassa.

— A présent, continua-t-elle, devez avoir faim. Finies, les tisanes ! Allez prendre le café au lait avec nous. Pousse-toi, Raimon.

Le père Raimon se poussa. Lucie se trouva assise en invitée à cette table où elle avait été si souvent servante hargneuse et maladroite. Le beau

rêve continuait. Sur eux planait la paix promise aux gens de bonne volonté.

— Est assez fort ? Encore un peu de café ?

Les longues mains jaunes, au-dessus du bol fumant, inclinaient le bec ébréché de la cafetière. Le père Raimon éloigna son assiette, fouilla dans sa poche droite, fouilla dans sa poche gauche, et entreprit de bourrer la première pipe de la journée. Lucie taillait en petits cubes une tranche de pain rassis. Elle parcourait du regard, elle saluait les humbles ustensiles familiers de cette maison qui était en train de devenir *sa* maison.

— Et les voisins, demanda-t-elle enfin, ça va toujours ?

Mme Raimon commença par la chronique médicale : les rougeoleux actuels, guéris ou convalescents.

— N'ont pas eu de chance chez le capitaine, dit-elle ; les petits malades, et la dame toute seule, personne pour la servir.

— Catherine était malade ?

— Catherine ? Ne savez donc pas ? C'est vrai, deviez être déjà couchée... Catherine est partie.

Le père Raimon fit un signe, sa femme comprit qu'il demandait des allumettes. Elle les atteignit sur le fourneau, les lui passa, puis continua de ce ton animé que prennent les bonnes femmes pour conter les aventures du quartier.

— Ne savez pas? Toute une histoire... Le soir, — étiez malade, ma pauvre, depuis la veille... ou depuis le matin? — enfin, un soir, étais en train de fermer la porte, faisait déjà tout noir... Entendons une voix, pas une voix de par ici, une grosse voix... Faisait comme ça : « Catherine! hé! Catherine! »

Lucie dit :

— C'était Jules!

La mère Raimon s'interrompt avec surprise :

— Le connaissez?

Lucie rougit :

— Elle m'en avait parlé.

— Ne savions rien du tout, nous autres, ne nous doutions de rien. Fermais la porte, reste un peu pour écouter... « Catherine! » que se met à dire. « Es devenue sourde? Catherine! » S'ouvre une fenêtre... Mais n'était pas Catherine : était l'ordonnance Joseph, savez bien? Dit comme ça : « Qui est là? Qui appelle Catherine? — Son frère. — Un frère? que dit Joseph, ne m'a jamais dit qu'elle avait un frère! » Là-dessus, ferme la fenêtre tranquillement. « Appelle Catherine, que dit l'autre, et voilà un homme qui vient? Attends! » qu'il dit. Prend un caillou, le lance dans la vitre... Mère de Dieu! Aviez la fièvre. N'avez rien entendu?

— Rien du tout, répliqua Lucie. C'est dommage, ça devait être drôle.

— Croyais, reprit la mère Raimon, qu'étiez bonnes amies?

Lucie expliqua, avec un rien d'embarras :

— On se connaissait. Ça ne veut pas toujours dire qu'on est amies.

— Aime mieux ça, fit Mme Raimon avec soulagement. Est une pas grand chose. Ce Jules, allez, n'est pas son frère.

— Comment ça a-t-il fini?

Les vieilles mains jaunes se levèrent, doigts écartés.

— Ne peux pas tout vous raconter. Serait trop long. Le capitaine, comprenez, entend tout ce bruit, cette vitre... arrive en colère dans la rue, se met à crier, demande : « Qui est-ce? — Moi! que dit l'autre. Viens chercher ma sœur. Suis pressé. La mère est malade. — La mère? que dit le capitaine... » Ne peux pas tout vous répéter, ma pauvre, aïe! que de gros mots! « La mère, qu'il dit, le frère, la sœur, tous une jolie famille! » Enfin, est partie avec son frère, n'est pas revenue. Ont mis Joseph à la porte deux jours après. Ne sais pas pourquoi. N'ai jamais entendu crier si fort dans la rue.

Lucie se mit à rire de bon cœur. Elle voyait la scène : la mine à la fois ravie et vexée de Cathe-

rine, prise entre la joie de voir revenir l'infidèle et la honte du scandale, Joseph berné, le capitaine furieux, Jules empochant les injures et enlevant sa belle, tous les voisins aux fenêtres, heureux d'assister à un *baroufe* de première classe, et les commentaires du lendemain. On en parlerait longtemps dans le quartier.

— Bon voyage ! dit-elle. En voilà deux que je ne regretterai pas. S'il n'y a que moi pour leur courir après, de longtemps on ne les revoit.

Elle vida son bol, se leva, retroussa ses manches :

— Vivement je vais vous faire la vaisselle. Après ça, si vous permettez, j'irai dire un petit bonjour à Thérèse.

M. et Mme Raimon se regardèrent.

— Peut-être, dit Mme Raimon en hésitant peut-être feriez mieux d'attendre encore un peu... Est mieux, ne pas sortir si vite...

M. Raimon retira la pipe de sa bouche.

— A quoi ça sert d'attendre ? dit-il lentement. Il faudra toujours finir par le lui dire. Autant qu'elle le sache tout de suite. A sa place j'aimerais mieux ça. Thérèse est partie aussi.

Lucie regarda Mme Raimon, Mme Raimon détourna les yeux.

— Partie ? dit-elle. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, reprit le vieux pilote en égrenant ses mots, qu'elle n'est plus ici.

— Elle a trouvé une meilleure place?

M. Raimon haussa un peu le tuyau de pipe dans le coin de sa bouche. Il mâchonna :

— Mise à la porte.

Les mains de Lucie se mirent à trembler. Elle posa sur le fourneau l'assiette qu'elle s'apprêtait à plonger dans l'eau chaude.

— Mais, dit-elle, on ne s'en va pas comme ça, qu'est-ce qu'il y a eu?

— Vais vous dire..., s'écria Mme Raimon.

Mais le père Raimon étendit la main comme pour signifier qu'elle eût à lui laisser la direction de l'entretien.

— Elle a volé.

Lucie dit faiblement :

— Ça n'est pas vrai...

M. Raimon ôta la pipe de sa bouche; il posa la main droite étalée sur la table, d'un geste pesant qui ne manquait pas de dignité.

— Personne, dit-il, personne n'a jamais dit à moi, pas plus qu'à ma vieille : ça n'est pas vrai.

— C'est vrai.

Lucie essaya de se ressaisir.

— Volé quoi?

— Du pain.

— Du pain?

— Asseyez-vous, pauvre petite ! s'écria Mme Raimon.

Elle poussa une chaise derrière Lucie, juste à temps. Lucie se laissa tomber, la figure dans ses mains. Mme Raimon la regardait avec une pitié sincère, M. Raimon haussa les épaules. Elle lui jeta un coup d'œil de reproche. Le vieux pilote reprit sa pipe, avec une impassibilité de justicier.

Pendant que se jouait entre eux cette scène muette dont elle ne pouvait rien saisir, Lucie restait plongée dans une espèce de cauchemar. Voileuse ! Le mot cruel était parti de Blida... Il avait plané, attiré par Catherine, sur la rue d'El-Biar, cherchant où s'abattre. Et voilà : il s'était abattu sur Thérèse, accusée et chassée... Lucie sentit que Mme Raimon écartait ses mains, lui touchait le menton. Elle vit un verre d'eau devant ses lèvres : elle but, elle dit machinalement :

— Merci...

Et puis, comme il fallait tout savoir, elle reprit doucement :

— Du pain... à qui ?

— Au capitaine.

— On est sûr ?

Mme Raimon hocha tristement la tête, Lucie lui dit :

— Racontez-moi...

Mais le père Raimon reprit la parole. Sa

femme, l'interrompait de temps en temps pour compléter, rectifier, atténuer, ce qui n'ajoutait pas à la clarté de la narration et prolongea de cinq bonnes minutes le supplice de Lucie.

— Voici : le boulanger de la rue Michelet, qui fournissait toute la rue d'El-Biar, avait changé de livreur tout dernièrement. Ce nouveau livreur, au lieu de faire la tournée à gauche en montant — Bertanchoux-Duret — puis à droite en descendant — Gomez-Raimon, — la faisait dans l'autre sens. Le lundi donc, à moins que ce ne fût le mardi, mais peu importe, Thérèse était venue prendre dans la petite voiture du livreur le pain de ses patrons. Comme Mme Duret n'avait plus de domestique, elle était sortie devant sa villa, en face, pour recevoir son pain à elle, un de ces pains ronds auxquels on joint le « bon poids », c'est-à-dire un quignon qui complète le kilo. Pas de bon poids. Elle avait dit tout haut :

— Alors, on ne donne plus le bon poids ?

Le livreur s'était excusé. Il croyait avoir mis le bon poids. Il avait dû se tromper. Il le rendrait le lendemain.

Le lendemain, la même chose : après que Thérèse était venue chercher le pain de ses patrons, le bon poids des Duret avait disparu. Cette fois ça avait paru louche ; le livreur s'était élancé dans l'escalier Gomez, il avait trouvé Thérèse assise

sur les marches, en train de mordre à belles dents...

Lucie murmura :

— Assez... — d'un ton tellement suppliant que M. Raimon s'arrêta. Aucun des trois n'osa d'abord rompre le silence. Enfin Mme Raimon reprit avec bonté :

— Comprends que ça vous fasse quelque chose...

— Ce n'est pas ce que vous croyez, répliqua Lucie d'une voix enrouée. Mais quand on vole du pain, c'est qu'on a faim.

Les sourcils de M. Raimon allèrent rejoindre le bord de son chapeau pour signifier :

— C'est bien possible...

— Quand on a faim, reprit Lucie, pensant aux soirs où elle passait un croûton à Thérèse, pour comprendre ça, il faut savoir ce que c'est que d'avoir faim.

Le père Raimon dit simplement :

— J'ai eu faim.

Lucie sentit dans ces trois mots une honnêteté si rigoureuse, si entière, si saine, qu'elle commandait le respect.

— Vous, reprit-elle, vous le savez. Bon. Mais pas cette Mme Duret. Pas Mme Gomez. Ça n'est pas un jour, qu'elle a eu faim, la petite Thérèse, c'est tous les jours. Jamais on ne lui donnait assez. Savez-vous ça ?

Le père Raimon détourna la tête, en homme qui ne veut plus rien entendre. Lucie aperçut un peu de gêne au fond du regard de Mme Raimon. Elle reprit, ne s'adressant plus qu'à sa vieille patronne :

— Ici, on mange. Vous m'avez nourrie. Mais cette petite, jamais elle n'a eu assez. Et dormir sur un canapé de paille... Et quand l'estomac lui fait mal et qu'elle prend un peu de pain... oh!... oh!...

— N'y pouvez rien, fit misérablement Mme Raimon, n'avons rien à dire.

— Rien à dire! reprit Lucie d'une voix un peu plus claire. Ils ont fait ça pendant que j'étais malade, comme des lâches, ils savaient bien que je ne les aurais pas laissés faire. Rien à dire! On sort sur la porte, on crie tout haut, on dit : « Regardez la cette grande dame qui ramasse les lavettes et qui laisse crever de faim la petite Thérèse! » Sûr que j'aurais dit ça. Vous, madame Raimon, vous êtes sa voisine, vous savez bien que c'est vrai! Il fallait dire : c'est une avare! Il fallait dire : Cette petite, elle est toute seule, personne qui l'aide, personne qui la défende. Je dis, moi : si Thérèse a volé un morceau de pain une fois, deux fois, sa patronne a volé Thérèse tous les jours qu'elle l'a eue à son service. La dame du capitaine, si son bon poids lui manque, qu'elle se

rachète du pain, elle est assez riche pour se prendre aussi du gâteau. Mais Thérèse! Dix francs par mois et pas nourrie! Vous appelez ça voler?

— Devriez..., murmura Mme Raimon.

Lucie lui saisit les deux mains.

— J'ai été pauvre, dit-elle, de ceux qu'on peut appeler les plus pauvres. Vous n'auriez jamais voulu me laisser entrer chez vous si vous aviez vu comme on vivait avec maman. Descendez au Ravin tout à l'heure, tantôt, ce soir, n'importe quand. Vous en verrez comme nous étions, qui savent le matin qu'ils ne mangeront pas le soir. J'en ai vu des mamans qui laissaient leurs gosses crier la faim, comme j'aurais laissé crier la mienne si vous ne m'aviez pas prise. D'abord ça fait quelque chose. Après on s'y habitue. On dit : tu n'es pas le seul, on mangera demain. Mais ceux-là, ils sont bien forcés, c'est des pauvres.

Elle lâcha brusquement, les jetant presque, les mains de Mme Raimon :

— Quand c'est des riches, assez riches pour avoir une maison qui est à eux et une domestique, des riches qui refusent le pain, on devrait leur cracher à la figure, voilà ce qu'on devrait faire.

— Un marin qui parle comme ça, dit M. Raimon d'une voix à peine plus émue que tout à l'heure, on le met aux fers à fond de cale, jusqu'à ce que ça lui passe.

Lucie répliqua :

— Vous pouvez m'y mettre, je crèverai avant que ça me passe. Voilà donc comment on devient riche ! Moi je croyais que c'était une bonne chance. Je me disais : Il y en a qui ont de la veine ! Mais non, il faut refuser le pain à beaucoup de pauvre monde. Alors on s'achète une maison et des robes et on f... les pauvres à la porte. J'aime mieux y être, pauvre, que d'être riche comme ça.

Elle suffoquait. Elle essaya de rire. Elle éclata en sanglots. Mme Raimon profita de cet instant de détente pour lui poser doucement une main sur l'épaule, attirer la tête ébouriffée contre son ventre bonasse, la bercer comme une enfant qu'on veut consoler.

— Et puis, continua Lucie d'une voix soudain brisée, et puis je l'aimais. Si vous saviez, quand on s'est rencontrées à la terrasse, tout de suite on a été amies. Personne ne m'a dit des choses comme elle m'en disait, pas même maman, pas même cet autre, fit-elle avec un geste du menton vers Gabrielle, qui désignait le père de Gabrielle. Vous ne savez pas ce que c'était, cette petite-là, comme c'était courageux, et propre, et gentil, et gai. Quand je pense que j'ai eu le cœur de lui faire de la peine avec cette traînée de Catherine ! Ils l'ont mise à la porte. Ils lui ont

dit : va-t-en ! Où est-elle, maintenant, mon Dieu, où est-elle ?

Lucie resta un long moment les yeux fixes, comme si elle eût aperçu, au delà du mur, ce vaste monde où vont se perdre, comme au plus profond des gouffres, les enfants sans mère et les pauvres qu'on chasse.

Tout à coup elle dit, avec une fermeté et presque une dureté extraordinaire :

— C'est ma faute. Je sais bien qu'au fond tout ça c'est ma faute.

Et puis elle se releva, les yeux secs, prit l'assiette sur le fourneau et continua de faire la vaisselle.

XVIII

MADAME RAIMON PART EN VOYAGE

Si Lucie avait pu ne penser qu'à elle et à sa petite, les jours qui suivirent sa convalescence auraient eu de quoi lui paraître presque doux. Mme Raimon était aux petits soins ; elle ne montait plus l'éveiller, elle avait sursis au lavage hebdomadaire des vitres et du vestibule, elle fermait les yeux quand les bouillottes, les fameuses bouillottes de cuivre, ternies par la buée, ne jetaient plus qu'un éclat languissant au-dessus de la poêle et des casseroles. Mais ces douceurs même et ces attentions blessaient Lucie comme autant de cuisantes injustices. Elle n'aurait pas su mettre, sur l'espèce de remords qui la tourmentait, le mot redoutable de responsabilité ; pourtant c'était bien cela, elle se sentait responsable de l'humiliation infligée à Thérèse. Elle refaisait en elle-même, ce qui est le supplice du regret inutile, l'histoire des dernières semaines. Si elle n'avait pas

accueilli Catherine, si elle n'avait pas créé, autour d'elle et de son amie, cette atmosphère d'hostilité et de soupçon, tout ça ne serait pas arrivé. Plusieurs fois, du temps qu'elle ne pensait qu'aux histoires de Catherine, elle avait oublié de passer à Thérèse le croûton du soir. Ce croûton oublié devenait, dans l'imagination de Lucie, le symbole de l'ingratitude et une des causes de la catastrophe. On pourra trouver que cette façon de tirer les conséquences n'obéit pas aux lois d'une logique très rigoureuse; mais c'est ainsi que raisonnait Lucie et dans le fond elle n'avait pas tort. Alors elle recréait le passé : les soirées de couture continuaient sous la lampe, elle laissait Catherine descendre la rue sans lui courir après, Thérèse était encore là, avec son sourire d'enfant sage et son amitié vaillante. Elle s'arrêtait au milieu de son repas de servante, elle coupait la moitié de son pain, elle disait :

— Non, je n'en mangerai pas plus!...

Quand elle sortit dans la rue, avec ce regard nouveau sur les choses que nous fait une maladie, même courte, elle fut stupéfaite de trouver de la bienveillance, presque de l'amabilité, dans le signe de tête de Mme Bertanchoux et même de Mlle Gertrude. L'exécution de Thérèse après celle de Catherine étant des sacrifices suffisants à la

moralité publique, on consentait à ne pas aller plus loin, à supporter sans taquinerie la survivante. Il n'eût tenu qu'à elle, par quelques complaisances bien entendues, de devenir la protégée de ces dames. Visiblement, on attendait ses questions. Les exclamations hypocrites, les insinuations venimeuses étaient là, sur les lèvres bonasses ou pincées, toutes prêtes à sortir. Lucie n'interrogea personne. Silences et sourires (« Vous voyez, on ne vous en veut pas... ») lui paraissaient les offres d'une honteuse complicité. Mlle Gertrude confia à Mme Bertanchoux, qui le répéta à Mme Gomez qui fut bien de leur avis, que Lucie n'avait pas de cœur et avait oublié sa petite amie avec une facilité révoltante. Quant à la jeune femme du capitaine, qui se tenait hors du cercle des commérages, elle n'avait pas vu sans une surprise pleine de gêne les suites de sa réclamation; elle en était encore à faire ces expériences essentielles de discrétion, de charité, d'équité, que nous offre à toutes la vie domestique; elle venait d'apprendre quelles conséquences peuvent avoir soixante grammes de pain; si elle avait pu aller jusqu'au bout et deviner le proche avenir, peut-être eût-elle pleuré comme un enfant car elle n'était pas méchante; trop jeune seulement : ça ne sait pas...

Pendant quelques jours, Lucie garda le vague espoir de retrouver Thérèse. Peut-être avait-elle

eu la chance de se placer dans le quartier? On le saurait au marché, où les nouvelles courent des marchands aux servantes et des servantes aux marchands avec une rapidité et une sûreté que pourrait leur envier plus d'un service postal. Mais quand elle fut descendue deux fois au marché Clauzel sans recevoir, des fournisseurs ou de ses pareilles, le moindre message direct ou indirect, elle fut convaincue que Thérèse ne reparaitrait pas. C'était fini. Elle était partie. Où? Ailleurs, sur cette route sans fin que suivent les malchanceux dans leur misère et dont les détours ne ramènent jamais l'un vers l'autre ceux qui se cherchent. Alors la rue lui devint odieuse. De cette porte, à droite, Thérèse était sortie avec son maigre bagage. Calme ou pleurante? Elle ne le saurait jamais. Elle avait passé devant le seuil fermé des Raimon, sous cette terrasse où Lucie, anéantie par la fièvre, ne se doutait de rien; devant Mlle Gertrude, qui sûrement était sur sa porte, sous le bosquet de Mme Bertanchoux, contre la fenêtre de la mère Schuster; et pas un de ces gens-là ne s'était levé pour dire : elle a eu faim!

Pour la première fois, Lucie éprouvait le sentiment révoltant de l'injustice. Jadis et naguère, dans son enfance et même après la naissance de sa fille, elle avait supporté sa propre misère avec cette indifférence fataliste de ceux qui n'ont pas

réfléchi : on tend le dos. A présent, mieux instruite, elle jugeait peut-être à faux mais avec une lucidité cruelle ce monde où on jette à la porte une enfant qui a mangé du pain. C'est le même, oui c'est bien le même qui refuse du travail à la fille chargée de son enfant. Du côté de ces riches, de ces villas, dans les appartements bien fermés des belles rues, tout est indulgence, cadeaux, vie facile, goûters chez le pâtissier, même quand on n'a pas faim ; pour les pauvres, rigueur impitoyable, sévérité, jamais de pardon. Peut-être ne s'était-elle pas encore aperçue qu'il y a des poupées plus vêtues que Gabrielle et des chiens mieux nourris que des servantes.

Tout son courage était parti. Ses chemises se lézardaient, les langes de Gabrielle tombaient en lambeaux. Elle ne raccommodait plus, lavait le moins possible ; elle et sa petite, comme dans les premiers temps, faisaient une tache de misère au milieu de la maison si bien tenue des Raimon, comme une moisissure qui ronge et menace de s'étendre. Le soir, la vaisselle finie, elle ne pensait qu'à monter pour être seule, qu'à dormir pour oublier. Si la mère Raimon avait tenu moins serré le vin de la communauté et le rhum du vieux pilote, il est probable qu'elle aurait bu.

Elle faisait assez régulièrement son service, mais avec plus de brusquerie que jamais. Plus

d'une fois, de la salle à manger, malgré son oreille dure, le père Raimon tressaillait au bruit des catastrophes domestiques. Il interpellait sa femme.

— Qu'est-ce que c'est?

— Est l'assiette bleue..., était déjà fêlée.

Ou bien :

— Un grand bol.

Il disait :

— Encore!

Elle levait ses mains jaunes, dans un geste de miséricorde :

— A du chagrin...

Ou même mentait résolument :

— ... Est un couvercle de casserole.

— Les femmes, bougonnait le père Raimon, se soutiennent toujours.

Ce qui n'était pas faux en l'espèce. Plus Lucie se montrait farouche et peu aimable, plus Mme Raimon se faisait indulgente, presque maternelle, sentant peut-être confusément qu'il y avait au fond de tout cela une faute collective d'indifférence ou de lâcheté dont elle n'était pas tout à fait innocente. Elle tirait Gabrielle du fond de sa corbeille, l'asseyant, par un vieux geste de nourrice, sur son ventre porté en avant, elle disait :

— Me semble que fait un petit sourire... — pour faire sourire Lucie.

Et un soir, ce fut vrai : Gabrielle avait souri.

Du petit animal tout en sommeils, en cris, en tétées, en coliques, se dégageait l'ébauche d'un être humain, sensible et déjà presque tendre, avide de ces caresses et de ces jeux par lesquels s'éveillent à la fois, humblement, le corps et l'âme des tout petits.

— A souri ! s'écria Mme Raimon. N'avez pas vu ? A souri !

Lucie tourna vers sa petite un regard qui était loin d'exprimer la joie. De son long doigt jaune, Mme Raimon chatouillait le menton de l'enfant.

— Faire risette à la maman ! Allons, bien sage... Une risette !

Gabrielle, habilement sollicitée, ouvrit jusqu'aux oreilles sa bouche élastique de bébé sans dents.

— C'est vrai, tout de même, murmura Lucie, elle sourit...

Mais elle pensa aussitôt que, de ce premier sourire, Thérèse eût été plus contente qu'elle-même ; et Thérèse n'était plus là.

On atteignit ainsi le mois de décembre. Les fournisseurs en semaine, les promeneurs le dimanche, continuaient à gravir la pente, plus rocheuse que jamais parce que les pluies avaient entraîné jusqu'au dernier grain de sable et la poussière ; les roses d'hiver fleurissaient à la balustrade du jardin Bertanchoux. Une Suissesse pro-

testante, aux bandeaux blonds et bien lissés, et un ordonnance crépu d'un café au lait tirant sur le noir, avaient remplacé chez le capitaine Catherine et Joseph; on pouvait espérer que l'abîme des races, toujours un peu difficile à franchir, s'opposerait pour quelque temps au retour d'incidents dont l'écho, scandaleux et cocasse, n'était pas entièrement éteint. Mme Gomez n'avait pas trouvé de bonne, et probablement n'en chercherait pas avant que fût passée la période douloureuse des étrennes. Combien de gens se doutent que ces bouleversements d'office qui servent trop souvent de thème aux bavardages de ménagères sans génie, offrent aussi un aspect, le plus frappant peut-être, de ce drame du Juste et de l'Injuste qui se joue au tribunal domestique de tous les foyers?

Depuis que M. Raimon avait si durement jugé Thérèse, Lucie le détestait; depuis que Lucie avait si passionnément défendu son amie, M. Raimon se méfiait d'elle. Ce vieil homme qu'on aurait cru défini tout entier par sa pipe, sa canne et son chapeau, s'était mis à représenter, dans le conflit qui mettait aux prises trois consciences, la justice rigide, l'honnêteté un peu bornée de ceux qui, n'ayant rien à se reprocher, ne savent rien pardonner. Mme Raimon c'était, à côté de lui, la bienveillance hésitante et timide, incapable de

comprendre ce qu'a d'insuffisant, voire de dangereux, cette demi-bonté, cette charité bâtarde dont se contentent presque toujours les meilleurs d'entre nous. Quant à Lucie, blessée par l'injustice faite à une autre, les yeux désormais ouverts sur l'hypocrisie, l'égoïsme et la lâcheté du monde, tous deux la sentaient étrangère et hostile, prête à la révolte, presque à la haine, mêlant de l'amertume à sa reconnaissance pour Mme Raimon, à sa tendresse pour sa fille.

Vers le 10 décembre, une circonstance d'un autre ordre vint encore ajouter à la mauvaise humeur du père Raimon et aux soucis de sa femme. Ils reçurent de mauvaises nouvelles de Mouzaïa, où leur fille était mariée à un greffier. Le plus petit, le préféré de M. Raimon, qui avait toujours été délicat, fut pris d'accès de fièvre, de maux de gorge. Au lieu d'écrire une fois par semaine, la maman écrivait tous les jours. Mme Raimon commentait auprès de Lucie les températures :

— A eu 39..., a eu 40 passés!

Ce qui représentait pour elle quelque chose d'imprécis, mais d'effrayant.

Elle avait essayé d'insinuer :

— Voudrais bien aller voir...

Le père Raimon ne voulait pas en entendre parler. Il prenait sa voix optimiste et bonhomme :

— Il sera guéri quand tu arriveras, affirmait-il, tu ne feras que les encombrer.

Ou bien il ouvrait les plus sombres possibilités :

— Il ne fait pas chaud là-bas. Tu n'aurais qu'à prendre un bon rhume. Qu'est-ce que tu feras si tu tombes malade chez eux?

Et autres raisons qu'un vieux mari peut donner à sa bonne femme dont il ne peut pas se passer. Au fond, il pensait avec un égoïsme d'enfant :

— Qu'est-ce que je deviendrais sans elle?

La perspective du tête-à-tête avec Lucie ne le tentait pas.

Mais le 18 décembre ils reçurent un télégramme : « Craignons scarlatine. Grand'mère rendrait service venir. » Mme Raimon dit :

— Prendrai le train de cinq heures à l'Agha, — sans demander cette fois l'avis de son père Raimon.

Tout en fourrant dans un cabas en tapisserie ses pantoufles, une camisole et des mouchoirs, elle prodigua ses recommandations à Lucie :

— Ferez bien attention à lui... Serez bien complaisante... Ne m'en vais pas pour mon plaisir. Reviendrai vite.

Lucie répondit :

— Oui..., entre ses dents. Au fond d'elle-même elle pensait à un autre départ, à la fuite d'une enfant que personne n'avait vue faire son

paquet et s'en aller, que personne n'attendait, qui ne reviendrait pas. Elle se disait :

— On n'a pas fait tant d'histoires pour Thérèse !

Elle savait bien que c'était injuste. Mais ce n'était pas sa faute. Toutes ses pensées étaient comme empoisonnées.

Du côté de son mari, la pauvre Mme Raimon n'était pas tranquille non plus. Elle ne pouvait ni lui donner un conseil, ni lui demander une promesse. Il y fallait plus de diplomatie. Elle arriva dans la salle à manger, vêtue de ce noir qui est l'uniforme de voyage et de cérémonie des vieilles provinciales, le chef surmonté d'une capote ronde, ses longs doigts perdus dans des gants reprisés. Il la considéra du haut en bas. Ainsi travestie, n'était déjà plus sa bonne femme de tous les jours, coiffée du bonnet blanc, ceinte du tablier, prête aux besognes ménagères.

— Alors, dit-il, tu me laisses ?

Elle répliqua, comme en s'excusant :

— Ont besoin de moi.

Il bougonna, sachant bien qu'elle ne pourrait pas répondre :

— Combien de temps vas-tu rester ?

— Ne peux pas savoir, fit-elle doucement. Sais bien que me reverras le plus tôt possible.

Il reprit, poussé par un mauvais besoin de taquinerie.

— Et si j'ai mon rhumatisme, qui est-ce qui me frictionnera?

— Seras bien sage, tâcheras de m'attendre.

— C'est facile à dire! — Et faire le marché?

Mme Raimon désigna, du menton et de la main, la porte de la cuisine, c'est-à-dire Lucie.

— Connaît les marchands. Est bien au courant.

— Et la cuisine? elle ne sait pas faire la cuisine. Je suis sûr qu'elle va tout brûler.

— Fera du pot-au-feu. Ne peut pas brûler.

Il hocha la tête d'un air sceptique :

— On dit ça...

Mme Raimon affirma :

— Ne brûle jamais!

Ayant ainsi rassuré le père Raimon, elle l'embrassa et repassa par la cuisine.

— Ma fille, dit-elle, ai confiance en vous. Vous le confiez... Est un grand enfant... Aurez deux enfants!

Ce qui fit à Lucie plus d'effet qu'un long prêche.

Enfin elle franchit le seuil, alla donner à Mme Bertanchoux, sous sa tonnelle, les explications auxquelles elle avait droit, et descendit au petit pas la rue d'El-Biar pour gagner la gare de

l'Agha. C'était la première fois de sa vie qu'elle voyageait seule. Inquiète de ce qu'elle laissait derrière elle, inquiète de ce qu'elle allait trouver, elle sentait pourtant s'agiter au fond de son vieux cœur les timides joies de l'indépendance.

XIX

L'ARMOIRE A LINGE

Mlle Gertrude déclara par la suite qu'elle avait toujours pensé que ça finirait comme ça ; Mme Bertanchoux soutenait au contraire que rien ne serait arrivé si Mme Raimon n'était pas partie. Ainsi se contredisent les hommes, depuis que le monde est monde, déconcertés par le double visage du Destin qui tantôt paraît fixé de toute éternité sur le Livre infailible, tantôt semble avoir dépendu tout entier du geste qu'on aurait pu ne pas faire, du mot qu'on aurait pu ne pas dire.

Tandis que Mme Raimon roulait vers Mouzaïa dans son wagon de troisième classe, sans rien voir des lignes admirables de la terre africaine, Lucie et le père Raimon essayaient de se passer d'elle. Le père Raimon, dans la salle à manger, se faisait l'effet d'être en pénitence ; Gabrielle habitait la cuisine depuis sa rougeole, au chaud près du

fourneau, sous l'œil de sa mère. Mme Raimon, dix fois par heure, allait de l'un à l'autre, établissant la liaison, c'est-à-dire répétant ou annonçant dans la salle à manger ce qui se disait, se faisait, ou allait se faire à la cuisine, depuis l'épluchage des légumes jusqu'aux pronostics sur le temps du lendemain. On l'aurait bien étonnée, peut-être même n'eût-elle pas compris, si on lui avait dit qu'avec elle était partie l'âme de la maison. Rien pourtant n'était plus vrai. Chaque maison a ainsi son âme, brillante ou voilée, fautive de laquelle se dispersent les caractères, les volontés, les intérêts, comme les épis d'une gerbe dénouée. Mme Raimon n'avait pas prononcé dans sa vie vingt paroles qui s'élevassent au-dessus des lieux communs ou du train-train des préoccupations domestiques; et pourtant, de ce vieil homme taciturne, de cette fille arrachée au pavé, de cette enfant sans père, elle était arrivée à faire presque une famille. Elle partie, la porte fermée entre eux, ce n'était plus que le maître et la servante, séparés, bientôt dressés l'un contre l'autre par le malentendu séculaire.

Le père Raimon entendait Lucie remuer les assiettes, de temps en temps rire avec la petite. Il n'avait pas chaud. De l'autre côté de la porte, le gai charbon de bois pétillait sur le potager. Il hésita un instant entre sa dignité de patron, qui lui commandait d'attendre que Lucie apportât la

lampe, et le besoin de société. Des idées lentes, pesantes comme ses mauvaises jambes, se promenaient dans sa tête : craintes d'avare pour le sucre, l'huile et le café qui se trouvaient pour quelques jours sous l'autorité de Lucie; confuses images de ce que serait sa vie, son reste de vie, si sa vieille venait à mourir avant lui. Mais il ne voulait pas non plus mourir le premier. La pensée de la mort et la solitude ne sont pas d'aimables compagnes à l'heure du crépuscule. Il se dirigea vers la cuisine comme un enfant qui cherche un refuge. Au bruit de la porte, Lucie se retourna.

— Vous venez me surveiller, hé? dit-elle.

Il répondit :

— J'ai le droit, en s'asseyant pesamment à côté de la petite table. Lucie rougit.

— Pendant que vous y êtes, répliqua-t-elle de ce ton hardi qui avait si souvent déconcerté Mme Raimon, vous pouvez bien aussi me surveiller celle-ci. Sûr qu'elle ne chipera pas le café. La voilà qui dort, elle en a pour un bout de temps. Je monte ramasser le linge à la terrasse.

Le père Raimon acquiesça d'un signe de tête. Il resta dans la cuisine comme un bon grand-père, en compagnie de la petite. Il bourra lentement sa pipe et se mit à la savourer avec méthode, suivant de l'œil les nuages capricieux que la haute cheminée aspirait pour ainsi dire et qui se mê-

laient, pour monter et disparaître, avec la vapeur odorante du pot-au-feu : fantaisie et réalités. Il s'ennuyait. D'ordinaire il ne craignait pas l'ennui ; rien ne vous apprend comme les longues traversées à mettre l'âme au cran d'arrêt, à vous engourdir, à attendre. Mais ce soir trop de fâcheux fantômes le harcelaient. A défaut de sa vieille femme il aurait eu besoin d'une présence amie, pitoyable et rassurante. Lucie ne descendait pas. La petite dormait. Le silence et l'immobilité lui devinrent insupportables. Il fit trois pas pesants, se pencha sur la corbeille avec la même curiosité désœuvrée qui fait relire dix fois de suite, aux vieilles gens cloués dans leur fauteuil, la page d'annonces du journal. Il comptait mentalement :

— Août, septembre..., décembre.

Près de cinq mois que la petite était là. Elle avait grandi. Elle avait grossi. Bientôt elle pourrait les distraire, comme un petit animal familier, la maison ne serait plus livrée à ces mauvais silences qui répandent tant de sourdes tristesses. Il avança la main. Cette main rugueuse, tannée, couturée, aux ongles de corne, passa sur la main de l'enfant. Les petits doigts potelés ne s'ouvrirent même pas. Il admirait ce bon sommeil. Il lui en voulait de dormir. Il se mit à lui caresser le menton. La petite fronça toute la figure comme si elle allait pleurer. Il s'arrêta, craignant de

l'avoir réveillée. Quand il la vit retombée dans sa paix, il reprit cette caresse maladroite, légère, brutale pourtant, de vieillard qui a envie d'un sourire. Gabrielle, sans ouvrir les yeux, se mit tout à coup à hurler. Il se redressa, prêt à gagner sa chaise et à dire comme un enfant pris en faute :

— Ce n'est pas moi!

Lucie ouvrait la porte. Elle comprit tout en un clin d'œil, le vieil homme penaud, l'enfant pleurante. Elle jeta par terre sa brassée de linge :

— Vous me l'avez réveillée! dit-elle; et elle répéta plus bas, avec une intraduisible indignation :

— Vous me l'avez réveillée!

— Et puis après? dit le père Raimon. En voilà une affaire!

Lucie ne répondit pas tout de suite. Elle avait empoigné la petite et la balançait vigoureusement, marquant la mesure du pied gauche, tout en fredonnant une de ces longues berceuses, faites de toutes les bribes d'airs arabo-espagnols que disperse le vent d'Afrique. Ainsi l'avait endormie sa mère. Ainsi s'endormiraient les enfants des enfants de Gabrielle. La petite se tut; mais ses yeux vifs, amusés par la lampe et le fourneau, disaient assez qu'elle se refuserait à dormir. Lucie reprit tout à coup de sa voix farouche, en regardant bien en face le vieux pilote :

— Vous ne savez donc pas ça, à votre âge, qu'on ne réveille jamais un petit? Jamais, même pour le faire boire. C'est honteux ce que vous avez fait là.

Le père Raimon répliqua :

— Des blagues!

— Mais peut-être que vous pensiez que vous avez le droit, hé? On est le patron, on paie, on réveille les gosses, c'est tout simple.

— Il me semble, répondit le père Raimon d'autant plus lentement qu'il commençait à s'échauffer, il me semble que pour cette gosse-là nous avons assez fait déjà, ma femme et moi.

— Vous lui avez prêté une corbeille, oui, dit Lucie. Mais le lait, je crois que c'est moi qui le lui fournis.

M. Raimon prononça gravement :

— Le savon!...

— Le savon? Je pense qu'il peut passer par-dessus le marché, le savon, avec les quinze francs que vous me donnez par mois. Savez-vous ce qu'ils donnent à leur Suisse, chez le capitaine?

M. Raimon ne le savait pas. Il ne tenait pas à le savoir. Sur le terrain chiffres et intérêt il sentait vaguement que sa position n'était pas des plus solides.

— Quarante francs, continua Lucie, et l'ordonnance pour lui aider. Je pense qu'avec mes

quinze francs, on ne peut pas me reprocher le savon.

Le vieux pilote, trop honnête pour ne pas se sentir gêné, déclara :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire tout ça, c'est à la patronne.

Lucie haussa les épaules.

— Je ne réclame rien, dit-elle, ça n'est pas une affaire d'argent. Quand elle m'a prise, personne ne m'aurait prise. A moi, elle peut demander ce qu'elle voudra. Mais, ma petite, qu'on lui fiche la paix.

— Dirait-on pas, reprit le père Raimon, qu'on ne sait pas ce que c'est que les gosses? J'étais grand-père que vous n'étiez pas seulement au monde.

— Ça n'y fait rien, répliqua Lucie obstinément. Avec les vôtres, vous faites ce que vous voulez, ils sont à vous, tripotez-les si ça vous chante. La mienne est à moi. Je ne veux pas qu'on y touche. Je ne permets pas qu'on y touche. Voilà.

Elle installa dans sa corbeille Gabrielle définitivement réveillée, avec un croûton de pain pour se distraire, et se remit aux apprêts du dîner. Elle se taisait. Mais au fond d'elle-même débordait ce flot intérieur et trouble qui peut rester stagnant pendant des semaines et des mois, mais qu'un

instant, un geste déchaînent en torrent bourbeux où roulent pêle-mêle le juste et l'injuste, les rancunes aigries, les vieilles offenses. Elle reprit entre ses dents :

— On ne joue pas avec le monde comme avec des petits chiens. Il n'y a qu'à acheter un petit chien, si ça vous amuse. Un petit enfant, ça n'est pas un chien.

— Nom d'un bonhomme! s'écria le père Raimon exaspéré, vous me ficheriez en colère!

— Voilà ce que c'est, continua Lucie crescendo. Quand elles sont petites on leur gratte le menton pour faire risette, tant pis si ça les réveille. Quand elles sont grandes... tant pis aussi!

Mais ce reproche d'immoralité ne pouvait vraiment pas s'adresser au père Raimon. Elle le sentit. Rien ne pouvait exprimer au juste ce qu'elle avait sur le cœur.

— Je vais vous dire, reprit-elle en hésitant, vous avez l'air bon, et vous n'êtes pas bon. Voilà ce que c'est : on croit que vous êtes bon, mais vous n'êtes pas bon..

Elle conclut :

— Jamais Mme Raimon n'aurait fait ça.

Cet hommage rendu à sa vieille femme calma le vieux pilote. Il se sentait confusément dans son tort, peut-être pas pour avoir gratté le menton de la petite, mais pour toutes sortes de motifs obscurs

que Lucie n'avait pas énoncés. Ce qui est la caractéristique des situations fausses.

— Allons, dit-il, mettons que j'ai fait une bêtise. Ça peut arriver à tout le monde. Elle n'en dormira que mieux cette nuit. On ne se dispute pas avant la soupe.

Il tendait son bol vers la marmite. Lucie le vit tel qu'il était : vieux et mendiant, avec une pochée de bouillon gras, l'absolution et la paix, comme d'autres tendent la main pour recevoir un sou. Elle se rappela le dernier mot de Mme Raimon :

— Est un enfant... Aurez deux enfants...

Pour un instant et pour la première fois elle éprouva, devant ce vieillard égoïste qui réclamait sa pitance, le seul sentiment qui pourrait achever à jamais les disputes, réconcilier les ennemis, faire marcher la main dans la main ceux que la vie sépare et que la mort réunira : la pitié.

Pendant les trois jours qui suivirent, Lucie fit vraiment de son mieux pour tenir parole à Mme Raimon. Ce n'était pas toujours facile. Le père Raimon avait à chaque instant besoin d'aide, pour ses allumettes, sa pipe, son mouchoir, ses chaussures surtout, qu'il ne pouvait ni mettre ni enlever tout seul. Gabrielle réclamait à boire juste au moment où il aurait fallu tourner le poisson dans la friture. Mme Raimon n'était plus là pour

boucher les trous du service ou calmer les impatiences de son vieux mari; mais enfin ils s'arrangeaient à peu près ensemble, par force, comme ceux qu'on a débarqués dans une île déserte et qui prennent le parti de se supporter.

Le 21 seulement arrivèrent les premières nouvelles de Mouzaïa. Mme Raimon avait fait bon voyage. Le petit était toujours fiévreux, souffrant de la gorge, avec un léger mieux cependant. Elle terminait par un « bonjour à Lucie », qui remplit Lucie d'une juste fierté. Enfin elle rappelait à M. Raimon, en *post-scriptum*, qu'il avait une signature à donner chez le notaire, pour la vente de leur petite propriété de Saint-Eugène, et qu'il ferait bien d'y aller avant les fêtes. M. Raimon fit la grimace, mais décida d'y aller le lendemain, en recommandant à Lucie de bien lui préparer toutes ses affaires.

D'ordinaire, M. Raimon descendait en ville une fois par mois, aux environs du 30, pour toucher sa pension. Il mettait une chemise propre. Il remplaçait son chapeau crasseux par un canotier neuf de deux ou trois ans, surmontant un complet gris fer et un col rabattu. Sa femme lui attachait sa cravate. Lucie, agenouillée, donnait le dernier coup à ses vastes souliers. Il démarrait enfin, solidement appuyé sur sa canne à bout caoutchouté.

Mme Raimon, sur le seuil, le lestait des dernières recommandations :

— Feras bien attention aux trams... Ne seras pas trop longtemps?

Il répondait :

— Oui, oui! — en homme qui sait se conduire. Il levait son chapeau à Mme Bertanchoux, lâchait au passage une amabilité quelquefois gaillarde à la mère Schuster et prenait son vol pour une après-midi de liberté. Il n'allait au café que ce jour-là, et guère, retrouvant quelquefois, sur la moleskine poisseuse, en face de son cristal-anis, le souvenir de ses stations dans quelques-uns des bars les plus épicés de la mer Rouge.

Lucie mit tous ses soins à équiper le vieux pilote. Comme Mme Raimon, elle tourna autour de lui, la brosse à la main; elle lui demanda s'il avait un mouchoir? de l'argent? du tabac? Comme Mme Raimon, enfin, elle sortit sur le seuil; elle lui dit :

— Vous ferez bien attention aux trams. Vous ne rentrerez pas trop tard.

Il répondit :

— Oui, oui.

Mme Bertanchoux était à son bosquet. Dans ces circonstances exceptionnelles, le salut ordinaire ne pouvait pas suffire. Une étiquette aussi impérieuse qu'au temps de Louis XIV règle ces rap-

ports de voisinage qui vont du signe de tête désinvolte aux longues explications déférentes. Elle n'a point de code, mais ça se sent. Le père Raimon le sentit; il s'arrêta devant le bosquet, calé sur le trépied de ses gros souliers et de sa canne.

— Alors, commença Mme Bertanchoux, Mme Raimon n'est pas encore rentrée?

Non, Mme Raimon n'était pas encore rentrée.

— Vous avez de bonnes nouvelles?

Les nouvelles n'étaient pas mauvaises; elles auraient pu être meilleures, mais elles n'étaient pas mauvaises.

— Ça doit vous paraître dur? continua la compatissante voisine. Comment ça s'arrange-t-il avec...?

Le père Raimon fit :

— Peuh!...

Lucie rougit violemment :

— Vieille rosse! pensa-t-elle. — Un mot de reconnaissance l'eût transformée en chien fidèle. L'ingratitude de son vieil enfant la révoltait.

— Il faut prendre patience, continua Mme Bertanchoux. Ça va vous distraire de sortir. Vous regarderez les boutiques de Noël.

— Noël? dit le père Raimon. Encore un de passé. Voilà Noël!

Mme Bertanchoux précisa :

— Dans trois jours... on mettra son soulier!

— En fait de soulier, répliqua le père Raimon, je voudrais bien trouver ma vieille dedans !

Lucie rentra dans le corridor dallé, ferma lentement la porte. Bientôt Noël ! Pour que ce mot-là évoque les souliers dans la cheminée, il faudrait avoir eu une cheminée et reçu des cadeaux. Peut-être, fin décembre, les tournées de la mère Jingat étaient-elles un peu plus fructueuses et Lucie plus souvent nourrie de beurre et de chocolat. Pendant ses longues flâneries d'enfant à l'abandon elle allait voir, avec des va-nu-pieds comme elle, ces crèches que la piété concrète des gens du Midi dresse dans l'ombre des églises : un enfant, entre le bœuf et l'âne, sous le regard ébloui de sa mère... Dans les rues, c'était le Noël du Sud, aussi fleuri que Pâques, plus voisin que le nôtre du vrai Noël d'Orient, moins émouvant peut-être, moins baigné de charité, comme si le cœur trop dur des hommes avait besoin de la neige et du froid pour devenir pitoyable à la misère. Noël ! C'est tout de même un de ces jours où on mesure sa vie. Il y a un an, la mort de sa mère, les troubles de sa maternité commençante avaient empoisonné « les fêtes ». A présent elle avait un enfant et un toit. Mais l'amour de sa pauvre maman n'était plus qu'un souvenir refroidi ; mais l'autre avait sombré ; mais Thérèse... Noël ! Oh ! ce n'était vraiment pas la peine ! Partout les mères

allaient sourire aux enfants, les enfants aux mères, les pauvres, les orphelins même entrer pour quelques jours dans la grande famille qui se rassemble autour de l'image de Jésus. Mais de toute la tendresse répandue sur le monde, rien ne viendrait jusqu'à elle; ni par une mère, ni par un amant, ni par l'amie chassée. Qui donc aurait pu se dire que pour conquérir ce cœur faible et farouche, pour l'ouvrir pleinement à la maternité même, à ses devoirs et à ses joies, il fallait autre chose que ce qu'elle recevait dans cette maison : la pitance du soir et du matin, la paille et le salaire? Elle-même ne se le disait pas.

Elle alla rejoindre Gabrielle. Ce n'était pas un muet visage d'enfant qui pouvait répondre à tout ce qui l'agitait, apaiser la rancune vague, l'envie de pleurer qui la prenaient à la gorge. Un moment, elle s'installa sur la porte de la salle à manger, à la place du père Raimon. Le triangle de mer bleue, hérissée de « moutons » d'un blanc cru, sentait le vent du Nord et rappelait l'hiver; mais les saisons ne se marquaient pas dans le ciel pâle, profond et pur comme par le plus doux printemps.

Elle était seule. Sans amis, c'est vrai, mais aussi sans les patrons, maîtresse et reine pour la première fois dans cette maison où elle était arrivée mendicante. Si elle pouvait seulement se figu-

rer, pour une heure, que c'était sa maison, qu'elle y était la mère qui attend le père, la patronne qui commande, la propriétaire qui possède ! Le menton dans sa main et le coude au genou, laissant jaser l'enfant qui ne buvait plus, elle regardait maintenant ces meubles et ces murs qui n'étaient pour elle qu'une auberge, se demandant comment on peut s'y prendre pour avoir un jour tout ça, quand on n'a rien.

Alors, comme la femme de Barbe-Bleue, elle eut envie d'explorer les parties de son domaine qu'elle ne connaissait pas, ou qu'elle connaissait mal. Mme Raimon faisait toujours sa propre chambre et tenait fermée, au second étage, la « chambre des enfants ». Elle laissa Gabrielle rassasiée et souriante. Elle monta l'escalier, cœur de la maison silencieuse, qui respirait le bien-être et la paix. Au bord d'une marche elle essuya, du coin de son tablier, des traces poussiéreuses d'espadrilles. Elle ressemblait à ces bonnes ménagères qui s'accordent quelquefois, au milieu de leurs journées trop pleines, une après-midi de rêverie lente et de flânerie. En elle se levait peut-être l'instinct puissant et doux qui crée et qui défend les foyers, qui fait errer une femme d'une chambre à l'autre, d'une armoire à l'autre, dans l'humble décor domestique, oisive en apparence, mais imprégnant toutes choses de son âme fantaisiste

et soigneuse, accueillant elle-même le muet hommage de ce monde tout nourri d'elle.

La « chambre des enfants » sentait la poussière. Il y faisait sombre. Lucie ouvrit la fenêtre, fixa de part et d'autre les volets à la muraille. Le soleil de trois heures, déjà oblique, fila jusqu'au fond de la pièce, enflammant l'édredon ventru sous sa cotonnade rouge. C'était une chambre de province, un peu cocasse dans l'éclatant hiver africain, touchante par ce qu'elle évoquait : le lit de noyer, étroit et court, où tant de vieux ménages dormaient jadis jusqu'à la mort ; sur la commode à dessus de marbre noir, autour de la glace, partout, avec ou sans cadres, des photos pâlies d'enfants et de vieillards, défunts ou vivants. Lucie, d'un coup d'œil, fit l'inventaire. Draps, couvertures, la literie, un fauteuil, toute une richesse dans cette chambre qu'on n'ouvrait pas trois fois par an. Son réduit était juste au-dessus. Elle y dormait sur un lit de sangle, entre quatre murs de pisé. Elle ne fit même pas la comparaison. Les photos l'intéressaient. Elle examina longuement, une à une, ces figures inconnues. Quelque chose d'amer, qu'elle ne comprenait pas bien, se mêlait à sa contemplation. Elle n'avait pas d'image de sa pauvre maman ; rien de *lui*. Gabrielle, Thérèse, elle-même, glisseraient à l'oubli comme à la fosse commune. Il faut que les

pauvres se résignent à perdre tout à fait leurs morts, à ne porter qu'en eux seuls tous ces souvenirs, visages d'enfants, attitudes de ceux qu'on aime, qui s'effacent avant la mort. Il faut être riche pour faire faire un portrait, pour s'offrir surtout ces « agrandissements » somptueux qui trônaient, homme et femme, à droite et à gauche de la commode. Etaient-ce des enfants des vieux Raimon, ou les vieux Raimon eux-mêmes, dans leur âge seulement mûr, embellis par l'objectif et les retouches complaisantes du photographe? Elle murmura :

— Il faudra que je demande combien ça coûte...

Car elle avait en caisse une quarantaine de francs.

En sortant de la chambre, sur l'escalier, elle prêta l'oreille : aucun bruit. Gabrielle dormait ou jouait avec ses pieds. La liberté lui pesait déjà. Désœuvrée, aigrie par l'ennui, elle souhaitait le retour du vieux bonhomme bourru qui lui dirait les nouvelles de la ville. Elle monta jusqu'à la terrasse, s'accouda, sans voir la mer et le ciel, tout entière au souvenir d'un visage ami qui s'était, pour elle, penché un jour au bord d'un toit. Mais des regards hostiles pouvaient l'épier, dénoncer sa flânerie au père Raimon. Une sourde inquiétude, cette angoisse que nous prenons pour un pressentiment et qui peut n'être que le poids accumulé

du passé, l'empêchait aussi de tenir en place. Elle descendit.

Sur le palier du premier étage, elle poussa la porte pour prendre la lampe de M. Raimon, qu'il fallait garnir de pétrole. Mais elle ne la prit pas tout de suite. Son regard distrait se posa sur la glace ternie, la toilette trop étroite, la grande armoire de sapin teintée au brou de noix, à gauche de la fenêtre, où Mme Raimon avait pris des draps pour elle le premier soir. L'armoire était fermée, la clef ôtée. Cette marque visible de méfiance, plus insultante qu'une parole, lui fit monter le sang aux joues. Elle se dit :

— C'est bien de lui... Il a dû la mettre dans sa poche.

Mais au même moment elle aperçut la clef sur la table de nuit. Par taquinerie, pour se moquer à la fois de la méfiance et de l'étourderie du père Raimon, poussée aussi par l'invincible curiosité, elle mit la main sur la clef, la clef dans la serrure. Le battant de droite s'ouvrit, elle tira le crochet qui retenait le battant de gauche; l'armoire béante avec ses piles de linge sembla dire :

— Regarde-moi!

Lncie regarda. Pour mieux voir le rang supérieur, elle monta sur une chaise. Elle passa la main entre les draps fins et les nappes qui ne servaient jamais. L'odeur du linge lui montait à la

tête, mêlée à une autre ivresse. Ce n'était pas une Marguerite, tentée par des bijoux ou par le trop beau linge des dames légères, c'était une pauvre fille contemplant le bien-être bourgeois qu'exhale une armoire de sapin où ne manquent ni les draps de coton, ni les chemises rudes, ni les pièces même et les reprises, mais qui exprime pourtant une prospérité déjà longue, l'héritage, l'épargne, tout ce qui lie l'effort d'hier à celui d'aujourd'hui, le travail des morts à celui des vivants.

Elle descendit de sa chaise, explora en les bousculant quelque peu les rangs inférieurs. Entre les douzaines de torchons ficelés de rose se cachaient des petites boîtes en carton qu'elle n'ouvrit pas, souvenirs ou bijoux à qui la ménagère offre le sûr abri de l'armoire à linge. De minces balais de lavande, dans leur sac de mousseline, parfumaient les taies d'oreiller. Elle touchait des deux mains, elle comprenait, à en crier, ce qui fait la différence des pauvres aux riches, bien moins ce qu'ils mangent que ce trésor domestique d'une armoire remplie et soignée que les uns n'auront jamais, que les autres ont toujours eue. Jamais elle ne s'était sentie aussi irrémédiablement misérable, et non seulement elle, mais la petite, mais Thérèse, mais tous ceux du Ravin et du Pâté, les sans-chemise et les sans-souliers qui crèvent au bord des routes. L'envie, l'envie amère et

découragée, de qui naissent ensemble la paresse et la haine, achevait de s'emparer d'elle; pas tout à fait égoïste pourtant, puisque sa propre détresse se fondait dans la détresse universelle dont elle entendait maintenant le cri et que Noël ne guérirait pas. Une âpre nostalgie de la misère passa sur elle comme un coup de vent, la soif de se retrouver pauvre parmi les pauvres, compagne et pareille de ceux qui ne possèdent rien, qui n'entassent pas, mais qui aussi ne condamnent pas, ne chasseraient pas la fille qui a fauté ou l'enfant qui a volé du pain.

Mais il y avait Gabrielle...

Il lui sembla que sa pensée tournait. Elle apercevait un autre aspect des choses. Gabrielle... Une petite qui a besoin d'un fourneau qui chauffe, d'un toit qui protège, d'une mère bien nourrie qui lui donne du lait; une enfant qu'il fallait laisser grandir à l'ombre du bien-être des autres, quitte à la prendre ensuite par la main pour courir avec elle les libres routes de la misère. Des années d'effort, de patience, d'une servitude que la présence de Thérèse pouvait faire accepter, mais qui n'était plus maintenant qu'amertume et blessure...

Tout à coup, elle crut entendre dans l'escalier un bruit sourd qu'elle ne reconnaissait pas. Elle écouta. Le bruit s'arrêta, reprit, se rapprocha. On montait. Elle aurait pu rétablir hâtivement les

pires de linge, fermer l'armoire, inventer un mensonge. Elle se retourna vers la porte. Devant elle, rouge, essoufflé, visiblement furieux, le père Raimon brandissait de la main gauche sa grosse paire de souliers à clous.

XX

ALLER ET RETOUR

Lucie comprit en moins d'un instant ce qui s'était passé, et ce qui allait se passer. Elle dit :
— Posez donc vos souliers par terre.

M. Raimon obéit machinalement. Il se baissa pour ne pas les laisser tomber de trop haut. Lucie continua, sans attendre qu'il se fût redressé :

— Vous les avez ôtés tout seul, hé? Vous croyez que je ne sais pas qui est-ce qui me moucharde? Qui est-ce qui vous attendait sur le trottoir? Qui est-ce qui vous a dit : « Otez donc vos souliers pour ne pas faire de bruit? » Vous n'auriez pas trouvé ça tout seul, ça ne vous ressemble pas. J'aurais voulu la voir, en train de défaire les cordons!

Le vieux pilote posa les deux mains ensemble sur la poignée de sa canne, les pieds écartés, comme pour assurer son équilibre contre la colère grandissante.

— Qui est-ce qui s'est permis..., qui est-ce qui

a ouvert la chambre du deuxième? demanda-t-il rudement. Je n'ai eu besoin de personne pour voir ça.

Lucie répliqua :

— C'est moi. Et puis qui est-ce qui a ouvert l'armoire, c'est encore moi.

— Et le pot-au-feu? Ça ne brûle jamais? Sentez un peu qu'est-ce que ça sent dans l'escalier?

Lucie n'avait pas le nez fin. Elle perçut pourtant une âcre odeur révélatrice. C'est vrai. Elle avait abandonné sur le fourneau trop bien garni, comptant qu'ils « iraient tout seuls », la viande et le bouillon gras. Ils étaient allés tout seuls, trop loin. Mais c'était un détail. Le compte qui se liquidait avait une autre ampleur.

— Est-ce que je ne le vois pas depuis longtemps, répliqua-t-elle violemment, que vous avez envie de me mettre à la porte. On aime mieux faire ça avant les étrennes. Il faut profiter aussi que la patronne n'est pas là. Dites-le-moi, mais dites-le-moi donc de f... le camp. Ils n'ont pas fait tant de façons avec la petite Thérèse.

— Parbleu! dit le père Raimon en frappant le carrelage avec sa canne, je comprends pourquoi vous étiez si amies. Comme larrons en foire. L'une du pain, l'autre du linge. Ça se vaut. Allez, allez, débarrassez le plancher!

Lucie dénoua son tablier. Ses mains trem-

blaient. Pas d'émotion. Pas de colère. Elle ne savait pas pourquoi.

— J'aurais dû voir ça tout de suite, reprit-elle, que ce n'est pas ici une maison pour moi. Il vous faut un chien couchant qui dit merci à tout et qui ne touche rien. Merci pour les guenilles qu'on vous jette. Merci quand on réveille ma petite gosse. Ceux qui vous flattent, tout est pour eux. Moi je n'ai pas été élevée à ça. Je suis une pas grand chose si vous voulez. Pas pire que votre mademoiselle Gertrude que tout le monde salue. Elle a eu la veine de tomber sur un richard, voilà tout. Tandis que moi...

Elle hésita un instant. L'irrésistible besoin d'aller jusqu'au bout, de jeter la vérité comme une injure, maintenant qu'elle n'avait plus rien à perdre, lui tira les mots de la gorge.

— Tandis que moi, écoutez ça, vous le direz à Mlle Gertrude si elle ne le sait pas, ça lui fera plaisir... Tandis que moi je suis une mendiante, fille de mendiante, je suis entrée pieds nus à l'hôpital. Et l'autre, le père de la petite, c'est un voleur! ah! ah! vous ne vous doutiez pas de ça? C'est ma petite qui est de la graine de voleur!

Elle bouscula, pour gagner la porte, le père Raimon suffoqué; il retrouva la parole pour crier après elle dans l'escalier :

— F...ez-moi le camp! F...ez-moi le camp plus

vite que ça ! — en y ajoutant à trois reprises l'épithète la plus malsonnante de son vocabulaire de marin.

Lucie reçut l'insulte sans répondre. Elle monta d'un trait dans sa chambre. Elle attrapa à la volée les couches de la petite, les brassières, sale, propre, tout pêle-mêle, les petites chemises : le commencement de la douzaine... Le bonnet aux ruchés roses l'émut un instant, souvenir de leur promenade, symbole de ce qu'elle avait pu rêver pour la petite, — mais non ! pauvre on est, pauvre on reste ! Allez, le petit bonnet est jeté au milieu des nippes, tassé avec le reste ; son corsage rouge, le jupon de pilou. Tout ça tient encore dans une serviette. Elle ferma la porte derrière elle avec violence. Une idée absurde la harcelait. Mme Raimon pouvait revenir en surprise d'une minute à l'autre, et elle ne voulait pas, non, elle ne pouvait pas entendre les explications que donnerait le vieux, subir les interrogations lentes, se défendre, accepter un pardon plein de méfiance, se laisser reprendre par cette demi-bonté qui avait fait, au bout du compte, autant de mal que de bien. Elle se hâtait comme dans les cauchemars. Elle passa devant la chambre où la porte était encore ouverte, l'armoire ouverte ; au rez-de-chaussée, elle entendit le vieux remuer des assiettes dans le buffet de la salle à manger, le bruit d'une vaisselle

cassée, un juron... C'est bien fait. Gabrielle dans sa corbeille, au seuil de la cuisine, riait aux anges. Elle la souleva, la tourna : mouillée..., tant pis ! l'entortilla dans le manteau gris, rabattit le capuchon, affermit à son bras gauche le paquet des hardes, passa la porte.

La nuit tombait. Mme Bertanchoux était à son perchoir. Elle vit passer cette ombre. Mais il y avait dans l'allure de Lucie un tel air de folie et de fuite qu'elle n'osa pas l'interpeller. La mère, le paquet et l'enfant disparurent dans la nuit comme peuvent seuls disparaître des êtres humains : une pierre dans l'eau, ça fait des ronds, mais rien ne frémit, rien ne tremble dans la douce atmosphère où le drame a passé.

Mme Bertanchoux se trouva partagée entre le désir d'aller faire part à Mme Gomez de ce qu'elle venait de voir, et un obscur instinct de chien de chasse qui l'avertissait que ce n'était pas fini. Elle resta donc sous sa tonnelle. Au bout d'une demi-heure elle eut la satisfaction de constater que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée : une autre forme remontait la rue, faiblement éclairée à présent par la lune. Longue, maigre, lente, une petite valise à la main, c'était Mme Raimon. Madame Bertanchoux éprouva exactement ce plaisir dont nous ne pouvons pas nous défendre devant la péripétie bien aménagée d'un roman-feuil-

leton. Elle aurait donné beaucoup pour pénétrer à la suite de la voyageuse dans la maison du pilote et assister aux explications premières. Faute de mieux elle attendit le moment où Mme Raimon s'arrêtait toujours un peu pour souffler, sur le trottoir à plat de la rue Daguerre, avant d'entreprendre la seconde partie de l'ascension. Elle ne lui jeta pas la nouvelle à la tête, non ; elle était artiste à sa manière.

— Hé bien, Mme Raimon, fit-elle, vous voilà donc revenue ?

Mme Raimon répondit par l'affirmative. Sa bonne figure respirait les joies honnêtes du retour.

— N'était pas la scarlatine, dit-elle, seulement un gros rhume de gorge. Sera vite guéri. N'avaient plus besoin de moi. Etais pressée de revenir, comprenez !

Oui, Mme Bertanchoux comprenait toutes les nuances : contente de revenir, contente de voir que tout avait bien marché en son absence. Aussi dit-elle :

— Bien sûr, on ne vous attendait pas si tôt...

Le ton donnait à cette phrase innocente une telle signification que Mme Raimon tressaillit :

— Hein ?

Mme Bertanchoux hocha la tête :

— Il y a du nouveau...

La vieille femme ne l'écoutait plus. Avec une

rapidité surprenante, elle monta presque en courant jusqu'à sa porte, s'appuya au mur; son cœur battait de grands coups irréguliers, violents à la jeter par terre. Elle tourna la poignée : c'était fermé.

Alors elle se mit à sonner et à frapper, sans souci d'ameuter les voisins. Le pas lourd de l'infirme et le bruit de son troisième pied se rapprochaient lentement.

— Mais ouvre donc! cria-t-elle.

— On y va... Qui est là?

— ... C'est toi! dit le vieux pilote, stupéfait de la voir, plus stupéfait du flot de sang qui brusquement rougit son propre visage, jusqu'aux cheveux gris.

— Où est Lucie?

— Au diable... Ne reste pas plantée là.

Elle le suivit le long du corridor. Ils entrèrent ensemble dans la cuisine, aussi muets l'un que l'autre et pour la première fois de leur vie gênés l'un devant l'autre : elle n'osant l'interroger, ni formuler les reproches confus, douloureux, indignés, qu'elle-même ne démêlait pas bien; lui, n'osant parler en maître, résolu pourtant à ne pas se sentir coupable. Il dit enfin :

— Ça va donc mieux, là-bas?

Elle répondit comme à Mme Bertanchoux :

— N'était pas la scarlatine. Seulement un gros

mal de gorge... N'a donc pas reçu ma dépêche?

— Quelle dépêche?

— L'ai mise ce matin, pour prévenir.

— Elle arrivera demain. C'est toujours comme ça, surtout la veille des fêtes.

Elle répéta :

— Toujours comme ça...

Ils se turent. M. Raimon toussa. Il reprit :

— Ote ton chapeau... Pose ta valise. Tu as dîné?

— Et toi?

— Très bien, répondit-il d'un air gaillard en se frottant les mains, *très bien*. On sait encore faire sa petite omelette!

A ce moment, Mme Raimon aperçut les débris du plat cassé, symbole du désarroi domestique.

— Oh!... dit-elle.

Le vieux la regarda de travers. Toute la colère qu'il avait encore besoin de dépenser s'accrocha à ce *oh!*

— Et puis après? cria-t-il. Un plat n'est qu'un plat, nom de...! Je peux bien casser un plat, je suppose, tout est à moi dans la cambuse, et une assiette si ça me plaît, et un verre, tiens, et tiens!

— Raimon! s'écria la vieille femme épouvantée.

— Il ne faudrait pas me prendre pour un gosse,

tout de même ! Elle t'en a cassé bien d'autres, que tu ne lui disais rien, ta gueuse, ta gourgandine, cette traînée que tu as ramassée je ne sais où, et que tu défendais, que tu soutenais. Cette voleuse !

— Non ! dit Mme Raimon.

— Si ! répliqua-t-il. Viens voir comment je l'ai trouvée. D'abord elle m'a laissé brûler un pot-au-feu. Ça ne brûle jamais, un pot-au-feu ? Hé bien, elle a trouvé moyen !

Mais cette énormité culinaire ne paraissait pas émouvoir Mme Raimon autant qu'elle l'eût fait en d'autres temps. Elle se trouvait transportée brusquement dans un monde où ne comptaient plus ni les pot-au-feu brûlés, ni le derrière noirci des casseroles, ni tout ce qui avait occupé, sans une arrière-pensée, ses cinquante ans de ménage. La violence de son mari, cette accusation, lui faisaient éprouver la crainte poignante de l'injustice. Ils montèrent ensemble.

— Regarde ! dit-il en montrant l'armoire bouleversée. Elle était là. Elle fouillait là dedans. Pour quoi faire ? tu penses !... La petite boîte, tu sais, que tu mettais entre mes chemises ? tu peux chercher, elle n'y est plus.

— Dans ma poche ; l'avais emportée.

— Oh !... fit à son tour le père Raimon. Une inquiétude parut sur son visage, l'expression pe-naude d'un enfant pris en faute. Mais sa femme

ne le voyait pas. Elle était pour ainsi dire dans l'armoire, vérifiant, rayon par rayon, ce linge dont elle savait le compte par cœur.

— Chemises..., torchons, mouchoirs...

Elle s'embrouilla entre les taies d'oreiller et les serviettes, recommença. Enfin, elle se retourna.

— Tout y est, dit-elle, n'a rien pris.

— Le pot-au-feu..., murmura le père Raimon.

Elle répondit :

— Sa petite...

Et elle se mit à pleurer.

Ces larmes disaient tout. Son vieux mari se tenait devant elle, rempli d'une honte inexprimable, attendant le moment où elle reprendrait son calme et la parole pour le gronder. Mais elle se moucha, s'essuya les yeux, redressa les piles de linge, ferma l'armoire en silence, tourna vers lui son visage flétri aux joues luisantes. Il fallait se taire, ou dire de ces choses qui vont vraiment trop loin; elle le sentait et se taisait.

— Allons..., dit-elle en prenant la lampe. Il la suivit docilement vers la porte. Il toussota.

— Tu sais..., fit-il, hum! tu sais, moi je crois qu'elle reviendra.

— Peut-être, répondit Mme Raimon.

Ni l'un ni l'autre ne croyait à ce retour; mais c'était le seul moyen d'éloigner les reproches et d'établir entre eux une paix un peu lâche, mais

la paix. Le père Raimon respira, sa figure s'épanouit. Il s'appuya sur l'épaule de sa vieille femme avec un geste qui ressemblait encore à de la tendresse.

— En attendant, dit-il, viens dîner. Il y a du lait et des œufs. Tu dois mourir de faim.

XXI

L'ARRÊT DE LA VICTOIRE

Lucie cependant, au bas de la rue d'El-Biar, avait pris à gauche l'escalier qui rejoint le boulevard Bon-Accueil, et puis elle s'était trouvée rue Michelet, sous les réverbères, étourdie par l'aspect nocturne de la ville qu'elle avait eu presque le temps d'oublier en cinq mois de réclusion. Un tram, devant elle, stoppa en cornant; elle y monta, et ne s'aperçut qu'ensuite qu'il allait vers Babel-Oued.

Voilà : c'est drôle tout de même qu'on vous demande deux sous, et de les donner comme si vous saviez où descendre. Le tram était plein de gens qui rentraient dîner; il en montait, il en descendait à chaque station. Ceux qui descendaient s'enfonçaient dans la nuit d'un pas ferme, guidés par l'image d'une maison, d'un seuil, d'une soupe fumante sur la table de famille. A moins que leurs airs tranquilles ne fussent menteurs aussi et que

l'un d'eux, que plus d'un, avec son allure bourgeoise et son pas trotinant, s'en allât vers le drame ou le suicide. Un instant Lucie entrevit tout le comique terrible de l'existence, le contraste éternel des masques et des visages, carnaval héroïque ou burlesque dont elle commençait à connaître l'envers. De station en station, ligue de l'Enseignement, rue d'Isly, place Bugeaud, rue Dumont-d'Urville, elle se sentait, physiquement, *se rapprocher*; de quoi? du dénouement inévitable, ajourné seulement cinq mois plus tôt. Qu'elle eût pu croire qu'il y avait une place pour elle dans ce monde-là, c'était vraiment un peu naïf. Les parlores bonnasses de Mme Raimon, la pruderie haineuse de Mlle Gertrude, les boniments de Madame Bertanchoux, l'avarice de Mme Gomez, Catherine, Thérèse, tout ça ensemble l'avait poussée à bout, exaspérée, tout ça la rejetait à la rue, au ruisseau, à la mer. Elle souffrait davantage, voilà tout, comme un malade résigné à mourir, à qui un mieux passager a rendu l'espoir et appris la révolte. Elle se rappela une phrase aimable de Mme Bertanchoux, qui sur le moment l'avait flattée.

— Il faudra l'amener dans mon jardin... Vous prendrez garde seulement au petit bassin...

Elle éclata de rire, d'un rire si nerveux, si proche des larmes, que ses voisins la regardèrent

d'un air méfiant. Elle eut peur d'être prise pour une folle. Elle se leva, gagna la plate-forme, descendit au premier arrêt.

Sur le trottoir, ayant à peine repris son équilibre, elle resta d'abord immobile et étourdie, cherchant à s'orienter. Elle était en plein Bab-el-Oued, en face de cette extraordinaire église de la Victoire, ancienne mosquée posée à l'angle d'une des rues les plus colorées de la Casbah, dans le mur de laquelle s'incrustent à droite une vieille fontaine mauresque, à gauche un marchand de friture; pauvre église d'un quartier pauvre, une de celles assurément où le bon Dieu se met le mieux à la portée des misérables; encore faut-il aller le trouver. L'arrêt « de la Victoire », où les trams attendent longuement le croisement dans une rue trop étroite, est une espèce de confluent toujours tourbillonnant d'eaux bourbeuses : courants humains venus de la ville arabe, du quartier juif, de la Cantère espagnole, du faubourg ignoble de la Marine dont les cafés, les chants, l'alcool et les filles envoient jusque-là leurs dernières vagues. L'approche de Noël faisait plus éclatantes, sous les arcades, quelques confiseries et charcuteries de douzième ordre qui commençaient à étaler les tentations du réveillon; mais plus sombres les rues, les ruelles plutôt qui s'ouvrent à droite et à gauche dans les ténèbres. Ga

brielle, éveillée, tournait la tête aux lumières. Où aller? Lucie suivit un groupe qui marchait devant elle comme on suit, égaré dans la brousse, la trace à peine marquée par le fléchissement des herbes. Ils tournèrent à droite : elle tourna, sans penser qu'elle allait dans la direction de la Marine. En sens inverse, allant au contraire de la Marine à Bab-el-Oued, des matelots et des filles, hurlants et ivres, la bousculèrent. Lucie ramena un pan du manteau sur la figure de Gabrielle. Au seuil d'une maison plus que borgne, dont la porte soufflait des odeurs violentes de saumure et d'eau-de-vie, elle tomba littéralement sur un homme qui sortait des ténèbres. Il recula en jurant. Lucie fit machinalement :

— Pardon...

L'homme poussa une exclamation. Il l'empoigna par le bras. Il dit :

— Viens...

Lucie stupéfaite le regarda. Elle allait crier. Il répéta d'une voix impérieuse et sourde :

— Viens! Tais-toi, viens!

C'était *lui*.

XXII

GABRIEL

Gabriel s'aperçut tout de suite que Lucie ne l'avait pas reconnu et que par conséquent il aurait pu se dispenser de la reconnaître. Mais la sottise était faite, il n'y avait pas à y revenir. Il la poussa devant lui dans l'escalier obscur. Elle montait, hébétée, épouvantée, prisonnière. Ils s'arrêtèrent au troisième. Elle entra. Deux tours de clef, un verrou, fermèrent la porte derrière eux. Gabriel alluma sur le coin de la table un bout de chandelle. Lucie vit alors, à la clarté mouvante, mêlée d'ombre et de fumées, le plus misérable mobilier du plus misérable garni. Ils n'avaient pas prononcé une parole.

Non, elle ne l'avait pas reconnu ! Ce Gabriel toujours rasé de frais, à la moustache soyeuse, les mains passées au lait d'amandes, lèvres rouges et ongles roses, avec ses plastrons de couleur vive

et ses cravates de soie, c'était maintenant un « loup d'Espagne », du poil jusqu'aux yeux, vêtu en plein décembre d'un pantalon de toile et d'une chemise, pieds nus dans des espadrilles déformées; et quelles mains!

— Il y a du changement, hein? dit-il amèrement. Sa voix même avait changé.

Sans répondre, elle découvrit le visage de Gabrielle.

— Un garçon?

— Une fille.

Il haussa les épaules.

— Assieds-toi.

Elle posa par terre son paquet encombrant, détacha le manteau de la petite. Gabrielle sourit à la bougie et se mit à jouer avec ses pieds. L'homme alluma une cigarette.

— Tu ne me cherchais pas, hé? reprit-il de sa voix nouvelle, enrouée d'alcool, mais toute chargée aussi d'une espèce de rudesse amère qui ne venait pas de la boisson.

— Non.

— Qu'est-ce que tu venais faire par ici? Chercher de l'ouvrage?

Lucie ne releva même pas l'injurieuse ironie. Elle répliqua, comme gagnée par sa rudesse :

— Je crois que j'allais plutôt me jeter à l'eau.

Il traîna une chaise sur le carrelage inégal, s'assit en face d'elle :

— Raconte. Ça m'intéresse.

Lucie raconta, mais en simplifiant. Elle passa sous silence les révélations de Catherine et l'histoire de Thérèse : elle s'était placée ; le patron l'avait disputée ; elle était partie. Il l'écoutait, posant de temps en temps une question brusque et précise :

— Où ça, placée ? Chez qui ? Dans quelle rue ? Quel jour était née la petite ? Qu'est-ce qu'elle gagnait ?

Lucie répondait docilement, puis reprenait le fil de son récit.

— Maintenant ? fit-il.

— Je ne sais pas...

Il éteignit sa cigarette sur le bord d'une assiette sale. C'était son tour de raconter, mais il ne paraissait pas pressé. Il lui dit comme le père Raimon, presque à la même heure, l'avait dit à sa vieille :

— Tu dois avoir faim ?

— Oh ! dit-elle, je n'y pense guère !

— Tu ne t'attends pas à souper comme chez tes bourgeois ? continua-t-il. Il y a encore du pain, un peu de fromage...

— Ça va.

Par-dessus Gabrielle endormie, Lucie se pen-

cha sur la table. Elle mâchait avec effort le fromage trop sec et le pain dur.

— Ça fait soif?

— Un peu d'eau...

Il apporta un verre d'eau. Pendant qu'elle buvait, il prit une bouteille par terre, devant la fenêtre; remplit le fond d'une tasse.

— Avale ça.

— Qu'est-ce que c'est?

— Avale!

Elle obéit. La brûlure de la gorge et de l'estomac lui fit jeter un cri.

— C'est de l'eau-de-vie!

— Ça te fera du bien.

Il attendit qu'elle eût fini de tousser et de s'essuyer les yeux.

— Ecoute, reprit-il lentement en rallumant une cigarette, moi aussi j'ai eu des histoires.

Il l'observait du coin de l'œil. Elle ne broncha pas.

— D'abord, je suis allé à Blida.

— Je sais.

— Ah!

Il rapprocha sa chaise, lui saisit un poignet :

— Qu'est-ce que tu sais?

— Tout! répliqua-t-elle. Elle ajouta avec une sorte de fierté :

— Je savais bien qu'ils ne t'auraient pas!

Gabriel remâcha un juron.

— Ils ne m'ont pas eu... C'est dire que je ne suis pas sous clef. Mais voilà des mois que je vis pire qu'un sauvage. Pas la peine de te raconter tout ça. Tel que tu me vois, je reviens de Constantine. Je suis à Bab-el-Oued depuis ce matin. Qu'on se soit rencontré, c'est une chance!...

Il répéta :

— Une chance!... — de ce ton amer et presque menaçant auquel Lucie n'était pas encore habituée.

— Mais tu comprends, continua-t-il plus bas, que ça ne peut pas durer comme ça. Dans trois jours, je pars pour le Maroc.

— Il y a un bateau?

Il rit sourdement.

— Pas un transat, tu penses! Pas un de ces bateaux où on vous demande vos papiers et où on dévisage votre physionomie. Non. Une barque d'Espagne.

Il se leva, remplit de nouveau le fond de la tasse, même un peu plus, et l'avalait sans sourciller.

— C'est moins sûr, et c'est plus sûr. Plus sûr, parce qu'il n'y a personne pour vous faire des questions. Je connais le patron. On embarque à Guyotville. Pas en plein midi.

Il continua lentement, la tenant sous son regard :

— Moins sûr, parce que les barques plates, ça ne cale pas. On peut danser, peut-être pire. L'eau est là pour tout le monde... Tant pis! J'aime mieux tout que cette vie de chien. Se cacher, trembler, faire tous les métiers... Dans ce pays-ci, il n'y en a que pour les riches. Tu as bien vu ça, toi, chez tes bourgeois?

Elle dit :

— C'est bien vrai! — sans se demander si les griefs de Gabriel étaient tout à fait du même ordre que les siens.

— Si on arrive, au moins, on sera tranquille. Là-bas, ni vu ni connu. Un bon pays pour ceux qui ont eu du malheur. On y gagne gros.

Lucie allait dire :

— Et moi?

Mais il se leva, coupant la conversation sans reprise possible.

— A présent, dit-il, il faut dormir. Demain on causera. Où vas-tu mettre la môme?

Lucie parcourut le taudis du regard. Peut-être n'était-ce pas la première fois qu'un enfant dormait entre ces murs immondes.

— Elle n'est pas difficile, dit-elle. Si on avait un bout de paille?

Gabriel bouleversa le lit. Sous le matelas de crin végétal, une balle de varech éventrée servait de sommier.

— On va prendre là dedans, dit-il, attends.

Quelques minutes plus tard un tas de varech, recouvert d'une serviette, figurait un lit dans un coin de la chambre. Lucie ôta la robe de la petite, les chaussons, les bas, la mit en maillot.

— Tu ne trouves pas, dit-elle timidement, qu'elle te ressemble?

Il répliqua :

— Ça manque de barbe. Allez, ouste, mets-la au pieu.

— Embrasse-la.

— Si tu veux.

Il commençait à se déshabiller. Lucie dit :

— Je vais me mettre sur deux chaises.

Il s'arrêta, goguenard et stupéfait.

— C'est que tu plaisantes?

Elle reprit, suppliante, faiblissante pourtant, toute contractée d'angoisse :

— Sur deux chaises... on est bien.

— Des bêtises. Viens.

Elle hésitait. Il répéta, plus impérieusement que tout à l'heure :

— Viens!

Elle le suivit.

— Quand je pense, fit-il avec un rire presque cruel, quand je pense que tu ne m'as seulement pas embrassé...

Mais il sentit tout de suite qu'il tenait dans ses

bras non plus l'enfant peureuse de l'année précédente, mais une femme, telle qu'on ne l'est qu'après la maternité, et qu'il l'attachait à lui par ce lien, le plus puissant des liens terrestres, plus puissant que le lien de chair qui unit la mère à l'enfant.

Au milieu de la nuit les cris de Gabrielle les réveillèrent en sursaut. Il dit :

— Fais-la taire!

Lucie courut pieds nus jusqu'au tas de varech. Elle s'assit par terre, mit la petite au sein. Elle s'endormait sur sa nourrissonne.

— C'est bientôt fini?

— On va voir...

Mais Gabrielle, habituée aux longues tétées paresseuses, poussait des hurlements chaque fois que sa mère voulait se séparer d'elle.

— Je crois, dit Lucie, qu'il va falloir que je la garde avec moi.

— Ça va être drôle... Allons, ne prends pas froid, arrive.

Lucie revint à tâtons, se coula dans le lit tiède, la petite entre eux. Au bout de cinq minutes, ils dormaient tous les trois.

Dans la maison louche dont chaque cellule renfermait une souillure ou un crime, entre les draps douteux, dans l'odeur du suif et de l'alcool, l'apache, la fille et l'enfant, livrés dans le sommeil à l'oubli nocturne, c'était pourtant la trinité

éternelle qui partout émeut l'homme, abjecte ou divine, de la crèche au ruisseau, sur laquelle devraient toujours veiller les anges.

XXIII

UNE LETTRE

Gabriel était déjà levé, nettoyé, au moins approximativement, et habillé, quand Lucie se réveilla. Il revint vers le lit, l'embrassa lentement, riant tout bas de la sentir encore frémissante. Elle murmura :

— Tu t'en vas?

Il continuait à l'embrasser sans répondre, dans le cou, sur la poitrine. Elle fermait les yeux. Il se redressa.

— On se retrouvera, dit-il, je sors, j'ai à faire. Il faut aussi que je voie cet homme, le patron de la barque. Je veux lui demander... Je te dirai ça plus tard.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre, réintégrant dans ses poches, au hasard des rencontres, un mouchoir sale, une blague de tabac, des allumettes, une montre.

— Tâche qu'elle ne crie pas trop. Ne va pas à la fenêtre. Tu vas t'embêter.

— Je rangerai.

— C'est ça. Ne compte pas sur moi avant midi. Tu n'as pas de montre? On entend sonner les heures.

— Quelle heure est-il?

— Six heures. Tu peux repiquer.

Elle murmura :

— Embrasse-moi...

Il répondit en blaguant :

— Tu en demandes trop! — et sortit sans tourner la tête.

Elle ne se rendormit pas. La lucidité lui revenait lentement, dans une pensée sans mots, toute en images. Ces images qui montaient du fond du sommeil et de l'hébétude, se succédant, parfois se superposant comme des visions de cauchemar, c'était d'abord, si lointain et si vague, qu'il fallait faire un effort pour en préciser les détails, ce taudis du Pâté, ce lit sur laquelle sa mère était morte; puis la chambre de Gabriel, sa chambre « de garçon », ornée de chromos indécents et de flacons d'odeur; le garni de Catherine...; la cellule où elle avait dormi cinq mois; enfin ce bouge... Des bruits parfaitement clairs lui arrivaient à travers les cloisons trop minces, la renseignant sur ses voisins de baigne. Demain...? Un

aiguillon d'inquiétude et d'angoisse lui perça la poitrine. Elle se leva.

Il y avait une table de toilette, et même avec un dessus de ce marbre si commun en Algérie qu'il coûte moins cher que le bois, mais fêlé; un seau plein d'eau sale, un broc vide. Au milieu de la pièce, une table ronde avec les assiettes grasses, des miettes de pain et de fromage. Elle jeta un regard sur la bouteille d'eau-de-vie, près de la fenêtre, puis se versa un fond de tasse, riant à son tour, comme avait ri Gabriel, de sa propre grimace.

Alors, tout commença de lui paraître plus facile. Six mois plus tôt, elle eût laissé telle quelle cette chambre de crasse et de misère; mais elle avait passé par l'école de la mère Raimon, de Thérèse... Non! Ici on n'avait plus le droit de penser à Thérèse! Elle secoua sa tête vide, échauffée d'eau-de-vie. Les pensées tristes s'envolèrent, comme les poussières qu'on secoue d'un balai. Elle empoigna le seau plein d'eau sale, sortit sur le palier. L'odeur lui indiqua où il fallait le vider. Il y avait un robinet. Elle prit un broc et voulut aller le remplir; mais quelqu'un l'avait précédée à la fontaine, un voisin de palier sûrement, un grand et gros homme, Mahonnais à en juger par son type, la figure encore grasseuse et bouffie de sa nuit. Il regarda Lucie, fit claquer sa

langue contre son palais et entama la conversation en termes d'une crudité tellement abominable que Lucie rentra dans sa chambre sans avoir rempli le broc. Elle n'osa se risquer qu'assez longtemps après, le cœur battant, et s'enferma ensuite à double tour.

Gabrielle s'éveilla. Elle avait bien dormi, elle était de bonne humeur; parce que les enfants, Dieu bon! dorment et sourient partout, enfants d'émigrants sur le noir pavé des gares, dans l'entrepont souillé des navires, enfants de gitanes au bord des routes, enfants de voleuse dans une prison. Elle riait. Jamais sa mère, excitée par cette gorgée d'eau-de-vie, et libre de son temps, et peut-être tourmentée déjà de craintes qu'elle voulait chasser, ne l'avait amusée, taquinée, chatouillée d'une façon aussi ravissante pour un bébé de cinq mois. Ce rire d'enfant, ce rire de femme égarée, dut gêner quelqu'un. On frappa à la cloison. Lucie tressaillit et se redressa, commença le ménage, rentrée dans son rôle de servante.

A midi, ponctuellement, l'homme arriva. La chambre était sinon propre, du moins plus avenante et rangée autant que ç'avait été possible. L'enfant jasait sur le lit. De son havresac d'ouvrier il tira des sardines salées, de la charcuterie, du pain, un litre; elle disposa les assiettes sur la table. Il sourit, comme un bon travailleur qui

rentre au foyer; elle s'avança, mendiant un baiser qu'il lui fit attendre.

*
**

Ce même matin, presque à la même heure, le facteur s'arrêtait devant la maison Raimon. D'ordinaire il passait au début de la matinée; mais l'approche de Noël, surtout les jours où on distribue le courrier de France, chargeait sa boîte à la faire craquer de vœux, de cartes postales et d'échantillons recommandés. Il se faisait suivre d'un yaouled, portant dans un couffin immense, à peine assez vaste, ce supplément de souvenirs et de tendresses qui s'échangent, aux fins d'année, entre les rives du grand lac méditerranéen. La tournée se prolongeait parfois jusqu'à deux heures après midi. Il pestait sans ménagement contre l'invention des cartes postales illustrées. Il jeta dans la boîte des Raimon leur part de ce qu'il appelait dédaigneusement « des papéresses », et tira la sonnette au passage, sans s'arrêter, pour annoncer que le courrier était là.

Les deux vieux déjeunaient, dans le plus morose tête-à-tête. M. Raimon dit :

— On a sonné.

Mme Raimon tressaillit.

— Es sûr?

— Tout à fait sûr.

— Vais voir, dit-elle précipitamment, vais voir tout de suite.

— Ne peut pas être Lucie, se disait-elle au milieu des battements irréguliers de son vieux cœur; pourtant l'espérance absurde répondait :

— Qui sait?

Elle ouvrit la porte. Ce n'était pas Lucie. Ce n'était personne. Le facteur redescendait déjà la rue d'un bon pas, tandis que Mme Bertanchoux, les bras pleins de cartons et de brochures, offrandes d'un innombrable cousinage, s'installait sous son berceau. Mme Raimon comprit que le coup de sonnette était dû au facteur; elle prit le courrier dans la boîte, regagna tristement la salle à manger.

— Sont les cartes, dit-elle.

— Nous allons voir ça, répliqua M. Raimon avec un entrain un peu forcé. Il doit y en avoir des enfants. Ça fait plaisir.

Il y en avait des enfants; mais au milieu une enveloppe jaune, de mauvais papier, ne portait pas leur adresse :

*Mademoiselle Lucie Jingat,
chez Monsieur Raimon, ancien pilote,
rue d'El-Biar.*

Mme Raimon murmura :

— La rendrai au facteur.

M. Raimon avait réfléchi plus vite.

— Il faut attendre de savoir sa nouvelle adresse.

— As raison.

Elle tournait l'enveloppe dans ses longs doigts tremblants. Il dit :

— Cette lettre... Ça pourrait peut-être nous renseigner ?

— Ne vois pas comment, répliqua Mme Raimon. N'est pas possible.

— On ne sait jamais. Si j'étais toi...

— Oh ! fit-elle, vaguement choquée. N'avons pas le droit.

— Pour son bien, rétorqua M. Raimon. Moi, je crois qu'on saurait, en ouvrant. Alors ?

Ils ouvrirent. Le papier n'était pas beau. L'écriture enfantine mais nette. Ils lurent ensemble les lignes suivantes dont nous respectons la ponctuation, sinon l'orthographe :

« Ferme Ortega, El-Achour, 21 décembre.

« Ma chère Lucie, vous devez penser que je vous oublie de ne pas vous avoir encore donné de mes nouvelles. Pourtant ma chère Lucie je vous assure que j'ai pensé à vous tous les jours ainsi, qu'à notre petite fille. Je n'ai pas pu vous embrasser quand je suis partie j'en avais le cœur

bien gros mais n'est-ce pas, vous savez que ce n'est pas de ma faute à présent ma chère Lucie je vais vous dire, que je suis retournée à El-Achour et j'ai bien fait, mes anciens patrons, m'ont reçue avec plaisir et moi je reconnais que j'ai été bien bête de les quitter, c'est-à-dire non puisque je ne vous aurais pas rencontrée. Je leur ai tout raconté, ils ont dit que le monde est vraiment méchant à la ville et voilà, ma chère Lucie ce que j'ai encore à vous dire ils disent que si vous voulez venir ici travailler à la ferme avec votre petite vous n'avez pas à vous gêner et que, vous pouvez venir à présent ils me donnent quinze francs par mois et tout de suite pour commencer vous en auriez vingt. C'est bien joli trente-cinq francs à nous deux surtout qu'on ne dépense pas je vous assure, qu'on ne dépense pas à faire de la toilette c'est notre petite qui sera bien, pensez le bon air et les œufs quand elle sera plus grande, ils ne sont pas bien regardants et ils aiment les petits. Enfin ma chère Lucie, je ne vois plus rien à vous dire, vous direz à Mme Raimon, qu'elle se cherche une bonne, elle doit bien comprendre qu'on sera mieux d'être ensemble nous deux et surtout la campagne est ce qu'il faut pour notre petite. Dites-moi quel jour je peux vous attendre le bagage ne vous gênera pas c'est comme moi. O ma chère Lucie je ne peux pas croire que je

vais vous revoir et aussi notre petite fille qui doit se faire si belle vous voyez, que j'avais raison quand je vous disais bon courage. Enfin on va être tranquille. Saluez pour moi vos patrons, je vous embrasse mille fois, ma chère Lucie en attendant le plaisir de vous lire, j'embrasse aussi ma petite fille que j'aime bien. Votre amie

« THÉRÈSE. »

Mme Raimon laissa tomber la lettre sur la table. Elle ne cachait pas ses larmes. Elle murmura :

— Mon Dieu!

Le vieux pilote toussait.

— Evidemment, bougonna-t-il, évidemment... Ce n'est pas de chance... Que veux-tu? on ne pouvait pas deviner... Evidemment. On va la lui garder. On la lui donnera, quand elle viendra. C'est bien ton avis?

Mais malgré son air dégagé, presque guilleret, il commençait à craindre de ne pas dormir parfaitement tranquille pendant les quelques nuits qu'il avait encore à passer sur cette terre.

XXIV

DANS LA RUE

Quand ils eurent lentement achevé leur repas froid arrosé d'eau-de-vie, Gabriel traîna sa chaise contre celle de Lucie; il lui posa une main sur le genou.

— Sais-tu, dit-il, que tu es une chouette petite femme? Dommage qu'on va se quitter.

Elle répéta :

— Se quitter!

Elle fermait les yeux. Il la regarda si intensément qu'elle les rouvrit; ils commencèrent la conversation en se regardant en face, sans que les yeux verts pussent échapper à la prise des yeux noirs.

Il continua :

— Hier soir, tout de suite je t'ai prévenue. Ceux de la police ne sont pas malins, mais ils finiraient par m'avoir tout de même. On est mercredi. Demain jeudi, le soir, un copain va me con-

duire jusqu'à Guyotville. Là, on embarque. Je ne serai pas le seul. Je t'ai dit : une barque... C'est tout de même un peu mieux, un petit voilier, pas grand, mais enfin il y a de la place.

Elle ne comprenait pas. Quand il eut bien lu, au fond de ses yeux, qu'elle ne comprenait pas, il reprit :

— Ce matin, j'ai vu le patron. Je lui ai dit s'il y aurait de la place pour une dame... Tu y es?

— Moi?

— Parbleu!

Sa main pesa davantage sur le genou de Lucie.

— Tu trouves qu'on est bien, ici? Ça t'a donné envie d'y rester? Tu t'y plaisais, chez ta patronne? On a beau faire, on sera toujours des malheureux. Là-bas...

Il se leva. Ses yeux brillaient. Le mirage éternel de l'émigration, rénovation, aventure, espoir des pauvres ou des coupables, jetait sur lui un rayon de poésie sauvage.

— Là-bas, on travaillera. Bien sûr, ça peut être dur. Mais on se fera une vie, on ne connaîtra personne. On sera des autres! On aura la chance, tu verras. Ils disent que le terrain ne coûte rien, là-bas. Tout de suite sa maison...

— Sa maison!

— Oh! je ne réponds pas qu'elle sera en pierre de taille!

Ils se turent. Il fit quelques pas dans la chambre, puis revint s'asseoir auprès de Lucie. Il la sentait tentée jusqu'aux moelles, mais il ne pouvait pas savoir quels souvenirs, quels projets naguère ébauchés allaient rejoindre en elle ces rêves mêlés de vagabondage et de confort : la promenade à Laperlier, les petites maisons honnêtes des ménages économes, les visions rustiques évoquées par Thérèse... La voix de l'homme avait une autre puissance !

— Ecoute, reprit-il avec une espèce de douceur, tu me croiras si tu veux, on me dirait : tu peux recommencer comme avant, retourner chez ton patron, à Blida, personne ne t'ennuiera plus... Tu comprends ? C'est oublié, c'est effacé... On me le dirait que je dirais : non ! et non ! Je veux m'en aller maintenant, j'en ai trop vu. Je m'en vais là-bas !

Elle murmura :

— Sûr qu'on serait mieux qu'ici !

— Voilà : on part tous les deux. C'est dit ? Ils ne se doutent guère que je vais emmener une femme.

Elle dit :

— La petite ?

— Ah ! voilà...

Il tourna la tête du côté de la table, jouant négligemment avec une fourchette.

— Tu n'as personne... enfin quelqu'un, une voisine, à qui tu pourrais la confier?

— Non.

— J'aime mieux te dire tout de suite : on ne peut pas l'emmenner.

— Pourquoi?

— Ça se comprend.

— Dis toujours.

Ça se comprenait, mais ce n'était pas facile à dire. Lui-même n'aurait pas su expliquer pourquoi il s'était décidé à emmener Lucie : fatalisme, superstition, parce que le destin la lui avait remise dans les bras? pour des raisons presque sentimentales, pour avoir là-bas, dans l'exil, une femme à lui, docile et dressée, quelqu'un « du pays »? Peut-être dans l'espérance, moins avouable, d'autres projets? Mais pas l'enfant.

— Le voyage est trop dur.

— A cet âge-là ils n'ont pas le mal de mer.

— Tu crois ça?

— On n'en meurt pas.

— Il y a le climat; les petits meurent comme des mouches.

— Pas quand ils sont nourris au sein.

Il dit durement :

— Et puis je n'en veux pas, compte là-dessus. On ne s'encombre pas d'un moutard. Une

femme, c'est tout ce qu'on peut faire. C'est déjà bien joli que je t'emmène. Pas la petite.

— Alors, je reste.

— Comme tu voudras.

Il alluma une cigarette, se dirigea vers la porte :

— Tu as le temps de la réflexion. Tu ne me reverras que ce soir.

Lucie se retrouva seule dans sa cellule. D'abord l'instinct ménager l'emporta, elle rangea, lava comme le matin. Ses idées s'éclaircissaient à mesure que ses mains faisaient de l'ordre autour d'elle. Elle s'installa sur une des chaises boiteuses pour donner à Gabrielle sa tétée de deux heures. La petite, tout en « tirant » vigoureusement, jouait des mains et des pieds, s'arrêtait, jasait, cherchait les yeux de sa mère pour établir cette communication de la nourrice au nourrisson qui fait passer, bien avant les échanges de la parole, avec un même sang dans les veines, une même âme dans les regards. Mais Lucie ne regardait pas son enfant. Elle lui faisait sans joie le dur sacrifice. Sa décision était prise. Il ne fallait pas que Gabriel la retrouvât dans cette chambre. S'il la retrouvait, si elle avait l'imprudence de discuter, la lâcheté d'attendre la nuit, elle le savait, elle ne serait plus qu'un jouet entre ses mains vicieuses et puissantes, l'enfant victime lui échapperait. Le

tour! Gabriel n'avait pas prononcé le mot, mais il était au bout de toutes ses phrases, dans ce qu'il ne disait pas plus que dans ce qu'il avait dit. Cinq mois avait passé depuis sa sortie de l'hôpital; mais comme si c'eût été hier, elle revoyait le profil aigu de Mme Albert, près du lavoir, le geste de son menton levé :

— Si j'étais vous...

Au bout de cinq mois, ayant travaillé, espéré, souffert, elle était au même point, tentée par le même crime. Est-ce que le destin est écrit, comme pensent les Arabes, de sorte que nous ne pouvons que piétiner en aveugles, essayant d'éviter la porte par laquelle, sans rémission possible, il faut enfin passer? Pour tromper le destin, pour éviter cette porte d'airain pire que l'entrée du tombeau, elle allait fuir encore, fuir... Elle posa sur le lit l'enfant repue, alla chercher, pour le refaire plus solide, son baluchon de la veille. Quarante-deux francs, noués dans un coin de mouchoir, lui donneraient cette fois quelques jours de répit... Mais le mouchoir à carreaux jaunes était devant elle, son nœud défait, le coin encore chiffonné : l'argent n'y était plus.

Elle ne chancela pas, ne cria pas, ne perdit même pas de temps à chercher ailleurs; une douche de glace la parcourut de la nuque aux talons et jusqu'aux ongles de ses mains soudain roidies. Il

avait dû prendre ça le matin pendant qu'elle dormait encore. Elle continua, seulement avec plus de gaucherie, à cause de ses mains glacées, à empiler et à comprimer les effets, pour que le paquet fût moins encombrant. Elle allait lentement, avec des gestes méthodiques, tandis que des visions éperdues galopaient devant elle. Tout allait recommencer, non pas dans le faubourg familier de Saint-Jean, dans le quartier à la fois élégant et rustique de Mustapha, mais dans ce Bab-el-Oued ordurier, pourri de bouges et de filles. Les portes s'ouvriraient, se refermeraient.

— De l'ouvrage?

— Non, non, pas d'ouvrage.

— Du pain?

— Non, non, pas de pain.

Et la suite. Seulement, ce qu'elle jetterait à la mer avec elle, ce ne serait plus un paquet aveugle et sourd, mais un petit être bien vivant, qui se tenait déjà solide sur ses reins, qui tournait sa tête ronde sur son cou si mince, avec un geste vif d'oiseau, qui savait rire...

— Allons, dit-elle, on verra bien!

Elle ouvrit sa porte pour l'évasion.

Le Mahonnais ouvrit la sienne.

Sans doute il l'avait entendue aller et venir, se préparer; il la guettait. Cette fois il ne dit rien, le geste remplaça la parole. Lucie poussa un cri

de femme violentée, elle rentra précipitamment, referma la porte à double tour et l'entendit rire.

Elle jeta la petite sur le lit, le paquet n'importe où et elle-même par terre, secouée de sanglots, de honte, d'horreur physique, touchant à la folie.

Au bout d'un temps qui échappait à toute mesure, sans même se lever, elle se traîna jusqu'à la bouteille... Les heures passèrent...

— Alors, demanda Gabriel, alors on n'est plus méchante ? On ne parle plus de me planter là ?

Lucie murmura dans un soupir :

— Non, oh non !

C'était la nuit, la nuit complice qu'elle avait voulu fuir... L'enfant dormait sur son tas de varech.

Il reprit :

— N'est-ce pas que ça serait dommage de se quitter ?

La même voix pâmée répondit :

— Oh oui !..

— On ne se quittera pas. Peut-être qu'on ira ensemble au fond de l'eau. Alors on se dira : tant mieux que la petite soit à l'abri ; hé ?

Elle ne put pas répondre. Il reprit :

— Dis que j'ai raison ?

— Tu as raison...

— Dis que je ferai ce que je voudrai?

— Tu feras ce que tu voudras.

Il continua :

— Elle sera bien. On les place à la campagne.

Elle dit tout bas :

— Tais-toi...

Il se tut. Il ne voulait pas l'irriter, pas même la taquiner. La brutalité est l'arme des maldroits. Il la conduisait au crime avec la patience de ceux qui se savent sûrs de réussir.

Quand le jour parut, il dit :

— Tiens! elle a été sage cette nuit...

Il y a des choses qu'on ne raconte pas. Quand une femme criminelle a été condamnée par la justice, elle peut nourrir son enfant dans la prison ; on lui laisse son nourrisson, quelquefois même les aînés en bas âge tandis qu'elle attend à l'île de Ré je crois, le départ du prochain convoi pour Cayenne. Mais quand le bateau va enfin lever l'ancre, elle part seule, elle laisse en France, pour les années de bagne et d'exil, les enfants qui n'ont pu ni l'arrêter devant le crime, ni empêcher la justice humaine d'ordonner l'expiation.

Pendant toute cette journée — c'était le 24 décembre — Gabriel ne quitta pas un instant Lucie et la petite. Une seconde bouteille

d'eau-de-vie avait remplacé la première. Il y mettait du sucre, faisait semblant quelquefois d'y jeter un peu d'eau. Lucie acceptait tout sans résistance. Par petites phrases, dans les moments où il la sentait à la fois docile et lucide, il donnait ses instructions et ses ordres :

— Il s'en irait à cinq heures et demie, avant la nuit noire. En prenant le tram du boulevard il serait au..., enfin au but vers les six heures. Il passerait avant de rentrer chez le copain qui devait les conduire en voiture à Guyotville, pour tout régler. Lucie l'attendrait, tranquillement, n'est-ce pas? sagement. Il reviendrait la prendre le plus tôt possible...

Mais dans les instants où il la voyait trop farouche, comme jetée hors du monde par l'ivresse ou par ses pensées, il ne disait rien. Ce fut midi: ils mangèrent; deux heures: la petite téta. On mange et on dort à côté du cadavre encore chaud de ceux qu'on a le plus aimés.

A cinq heures, il dit :

— Il est cinq heures...

A cinq heures et quart :

— Habille-la.

Lucie le regarda. Sa mâchoire inférieure se mit à trembler, lui secouant les joues, par un mouvement nerveux irrésistible. A ce moment-là,

il eut vraiment peur qu'elle ne fût devenue folle.

— Hé bien, dit-il, qu'est-ce que c'est?

Elle fit signe qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Elle mit à Gabrielle les bas gris, le petit bonnet à ruches, elle la roula dans son manteau. Il dit :

— Elle ne risque pas de prendre froid.

Mais Lucie n'entendait plus, ne voyait plus. L'homme prit la petite dans ses bras. Gabrielle se mit à hurler.

Ce cri parut réveiller Lucie de son somnambulisme. Ses yeux redevinrent vivants, elle empoigna le bras de Gabriel, elle essaya de dire :

— Je ne veux pas!

Il jeta :

— Tu es saoule! en se dégageant d'un mouvement d'épaules.

Elle alla tomber sur le pied du lit.

La petite ne se taisait pas. Il chercha des yeux, autour de lui, ce qui pourrait la calmer, un bout de pain, une sucette. Ne voyant rien, il tira son mouchoir de sa poche, trempa le coin dans le broc, et le lui fourra dans la bouche.

*
**

Lucie ne retrouva pas la raison par degrés,

comme il arrive d'ordinaire quand on sort de l'ivresse et de la stupeur. La réalité rentra en elle d'un seul coup. Elle se redressa.

L'heure? Il était nuit noire.

Des cloches et des cloches, comme il en sonne la veille de Noël, par volées, jetaient dans l'ombre de grandes vagues sonores qui venaient battre, par la fenêtre ouverte, les murs de cette chambre hideuse.

Gabriel n'était pas revenu. Il allait revenir. Seul.

Elle poussa un gémissement. Elle n'avait jamais été une de ces mères toutes de tendresse qui n'existent plus que par la maternité. Mais la chair criait. Elle pressa des deux mains ses seins douloureux, durs et gonflés d'un lait maintenant inutile. La fenêtre l'attirait comme un gouffre. Elle vit passer des couples déjà en route pour le réveillon et qui certes ne commenceraient pas par l'église. Elle se pencha davantage : le pavé... Elle se rejeta en arrière avec frayeur. Trop lâche. Elle voulait vivre.

Gabriel allait rentrer, gratter une allumette, faire de la lumière. Elle verrait là, par terre, les linges et les robes, la dépouille de l'enfant. Elle dit :

— Non!

Tout le reste avait été possible. Pas ça. Elle

était assez lâche pour vouloir vivre, pour pouvoir vivre. Elle se jugeait, comme on dit que se jugent les damnés quand au seuil de l'enfer ils entendent et approuvent la sentence éternelle. Oui, elle pouvait survivre, à condition d'effacer par d'autres images, fussent-elles infâmes, mais violentes, mais neuves, mais étrangères, l'image de ces mois, de ces jours, de ces heures. Vivre, à condition de tout fuir, de tout renier de ce qui aurait pu garder une trace du passé; à condition de tout jeter à l'abîme avec la petite, tout, elle-même, l'enfance, les souvenirs, Thérèse, et surtout cette ignoble tendresse de deux nuits.

Elle gagna la porte à tâtons.

Le voisin?... Non. Un autre, n'importe qui. Pas celui-là.

Sans même rattacher ses cheveux, le corsage ouvert, les joues luisantes de larmes, Lucie descendit dans la rue.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I. — La muse d'Isly.....	7
II. — Le quartier Saint-Jean.....	15
III. — Catherine	24
IV. — Conseil des laveuses.....	32
V. — Un vieux ménage.....	46
VI. — Rue d'El-Biar.....	59
VII. — Sur la terrasse.....	74
VIII. — La lavette d'alfa.....	84
IX. — Le flacon.....	101
X. — Les chemises.....	113
XI. — Le corsage rouge.....	122
XII. — La promenade.....	137
XIII. — Catherine reparaît.....	155
XIV. — Sur la pente.....	168
XV. — Autre dimanche.....	180
XVI. — Mlle Gertrude moucharde.....	198
XVII. — L'épidémie	216
XVIII. — Mme Raimon part en voyage.....	234
XIX. — L'armoire à linge.....	247
XX. — Aller et retour.....	268
XXI. — L'arrêt de la victoire.....	279
XXII. — Gabriel	283
XXIII. — Une lettre.....	292
XXIV. — Dans la rue.....	301

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE E. RAMLOT & C^{ie},
52, AVENUE DU MAINÉ.
PARIS.

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

JUN 25 1932

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 08975 443 4

